XXXVII. 6(c

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

LXIII

A

72

NAPOLI

LX III A72

LXIII 472

LA PUCELLE D'ORLÉANS,

POËME HÉROÏ-COMIQUE

EN

DIX-HUIT CHANTS.

Non vultus, non color unus.

NOUVELLE ÉDITION,

Sans faute & sans lacune.

Augmentée d'une ÉPITRE du Pere GRISBOURDON à Mr. DE VOLTAIRE.

Et d'un JUGEMENT sur le Poëme de la Pucelle à M***, avec une EPIGRAMME sur le même Poëme.

A LONDRES.

M. DCC. LXXX.

AVIS.

MONSIEUR DE VOLTAIRE, au lieu de remercier les premiers éditeurs de ce Poëme des retranchemens qu'ils y avaient faits, s'eſt plaint dans ſa lettre à l'Académie des additions qu'ils n'y avaient pas faites. C'eſt ce qui nous a engagés à le publier tel qu'il eſt. Nous l'avons fidèlement imprimé, d'après une copie qu'il a lui-même donnée à un de ſes amis, & chargée de corrections de ſa main. Peut-être enfin ſe taira-t-il : & certainement l'Académie, qui partage ſi tendrement ſa peine, reconnaîtra ici ce confrere illuſtre, dont les écrits toujours déſavoués ſont pleins de beautés & de défauts, de traits de vertu & d'impiété, d'ingénieuſes & de froides plaiſanteries. Il n'eſt point d'écrivain plus inégal : & moins il eſt ſemblable à lui-même, &

plus il eſt lui. Nous ne concevons point pourquoi Mr. DE VOLTAIRE déshérite un enfant qu'il a été trente ans à faire. Parmi nous autres Anglais, cela ne l'a point déshonoré : nous entendons raillerie.

LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT PREMIER.

Amours honnêtes de Charles VII & d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de St. Denis, &c. &c. &c.

Vous m'ordonnez de célébrer des saints :
Ma voix est faible, & même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne,
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.

Elle affermit de ſes pucelles mains
Des fleurs de lys la tige gallicane,
Sauva ſon roi de la rage anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Rheims.
Jeanne montra ſous féminin viſage,
Sous le corſet & ſous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux le ſoir pour mon uſage
Une beauté douce comme un mouton;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion:
Vous le verrez, ſi liſez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ſes exploits nouveaux;
Et le plus grand de ſes rares travaux
Fut de garder un an ſon pucelage.
O Chapelain, toi dont le violon
De diſcordante & gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton ſi dur a raclé ſon hiſtoire:
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie.
Je n'en veux point; c'eſt pour la Motte-Houdart,
Quand l'Iliade eſt par lui traveſtie.
Ou pour quelqu'un de ſon Académie.
Le bon roi Charles, au printems de ſes jours,
Au tems de pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce prince aimait la danſe)
Avait trouvé pour le bien de la France
Une beauté nommée Agnès Sorel.

Jamais l'amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeuneſſe :
La taille & l'air de la nymphe des bois,
Et de Vénus la grace enchantereſſe,
Et de l'amour le ſéduiſant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des ſirènes ;
Elle avait tout, elle aurait dans ſes chaînes
Mis les héros, les ſages & les rois.
La voir, l'aimer, ſentir l'ardeur brûlante
Des doux deſirs en leur chaleur naiſſante,
Lorgner Agnès, ſoupirer & trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Preſſer ſes mains d'une main careſſante,
Laiſſer briller ſa flamme impatiente,
Montrer ſon trouble, en cauſer à ſon tour,
Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.
Princes & rois vont très-vîte en amour.
Agnès voulut, ſavante en l'art de plaire,
Couvrir le tout des voiles du myſtère,
Voiles de gaze, & que les courtiſans
Percent toujours de leurs yeux malfaiſans.
Donc pour cacher comme on put cette affaire,
Le roi choiſit le conſeiller Bonneau,
Confident ſûr, & très-bon tourangeau :
Il eut l'emploi qui certes n'eſt pas mince,
Et qu'à la cour où tout ſe peint en beau,
Nous appellons être l'ami du prince,
Mais qu'à la ville, & ſur-tout en province,
Les gens groſſiers ont nommé maquereau.

Monſieur Bonneau ſur le bord de la Loire,
Etait ſeigneur d'un fort joli château.
Agnès un ſoir s'y rendit en bateau ;
Et le roi Charles y vint à la nuit noire.
On y ſoupa, Bonneau ſervit à boire.
Tout fut ſans faſte, & non pas ſans apprêts.
Feſtins des dieux, vous n'êtes rien auprès.
Nos deux amans pleins de trouble & de joie,
Ivres d'amour, à leurs deſirs en proie,
Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaiſirs brûlans avant-coureurs.
Les doux propos, libres ſans indécence,
Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le prince en feu des yeux la dévorait ;
Contes d'amour d'un air tendre il faiſait,
Et du genou le genou lui ſerrait.
Le ſoûper fait on eut une muſique,
Italienne en genre cromatique ;
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flûtes, aux haut-bois.
Elles chantaient l'allégorique hiſtoire
De cent héros qu'amour avait domptés,
Et qui pour plaire à de jeunes beautés
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette muſique était :
Près de la chambre où le bon roi ſoupait.
La belle Agnès diſcrete & retenue,
Entendait tout, & d'aucuns n'était vue.
Déja la lune eſt au haut de ſon cours ;

Voilà minuit ; c'eſt l'heure des amours.
Dans une alcove artiſtement rangée,
Point trop obſcure & point trop éclairée,
Entre deux draps que la Friſe a tiſſus,
D'Agnès Sorel les apas ſont reçus.
Près de l'alcove une porte eſt ouverte,
Que dame Alix ſuivante très-experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous, amans, vous qui ſavez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétillait notre bon roi de France !
Sur ſes cheveux en treſſe retenus
Parfums exquis ſont déja répandus.
Il vient, il entre au lit de ſa maîtreſſe ;
Moment divin, de joie & de tendreſſe ;
Le cœur leur bat ; l'amour & la pudeur
Au front d'Agnès ſont monter la rougeur.
La pudeur paſſe & l'amour ſeul demeure.
Son tendre amant l'embraſſe tout-à-l'heure.
Ses yeux ardens, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ſes beautés ;
Qui n'en ſerait en effet idolâtre ?
Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux tetons ſéparés, faits au tour,
Allans, venans, arrondis par l'amour ;
Leur boutonnet a la couleur des roſes.
Teton charmant qui jamais ne repoſes,
Vous invitiez les mains à vous preſſer,
L'œil à vous voir, la bouche à vous ſucer.

Pour mes lecteurs tout plein de complaiſance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaubis
De ce beau corps les contours arrondis ;
Mais la vertu qu'on nomme bienſéance,
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
Tout eſt beauté, tout eſt charmant dans elle.
La volupté dont Agnès a ſa part,
Lui donne encor une grace nouvelle,
Elle l'anime ; amour eſt un grand fard ;
Et le plaiſir embellit toute belle.
Trois mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces raviſſemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeûné, reſtaurant délectable,
Rend à leurs ſens leur première vigueur ;
Puis pour la chaſſe épris de même ardeur,
Ils vont tous deux ſur des chevaux d'Eſpagne,
Suivre cent chiens japans dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche & polie,
Sont prodigués ſur eux à pleines mains.
Le dîner vient ; la délicate chère !
L'oiſeau du Phaſe, & le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,
Charment le nez, le palais & les yeux.
Du vin d'Aï la mouſſe pétillante,
Et du Tokai la liqueur jauniſſante,
En chatouillant les fibres des cerveaux,

Y porte un feu qui s'exhale en bons mots.
Le dîner fait, on digère, on raiſonne,
On compte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un ſinge, un arlequin.
Le ſoleil baiſſe; une troupe choiſie
Avec le roi court à la comédie;
Et ſur la fin de ce fortuné jour
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.
Plongés tous deux dans l'excès des délices,
Ils paraiſſaient en goûter les prémices.
Toujours heureux, & toujours plus ardens,
Point de ſoupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur; & l'amour & le tems
Auprès d'Agnès ont oublié leurs ailes.
Charles ſouvent diſait entre ſes bras,
En lui donnant des baiſers tout de flamme;
Ma chère Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre & régner n'eſt rien qu'une folie.
Mon parlement me bannit aujourd'hui;
Au fier Anglais la France eſt aſſervie.
Ah! qu'il ſoit roi, mais qu'il me porte envie:
J'ai votre cœur, je ſuis plus roi que lui.
Un tel diſcours n'eſt pas trop héroïque;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtreſſe honnête, & que l'amour le pique,
Peut s'oublier, & ne ſait ce qu'il dit.

Comme il menait une joyeuſe vie,
Tel qu'un abbé dans ſa graſſe abbaye,
Le prince Anglais toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête, & la dague au côté,
Lance en arrêt, abaiſſant la viſière,
Foulait aux pieds la France priſonnière:
Il marche, il vole, il renverſe en ſon cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le ſang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux ſoldats & la mère & la fille,
Fait violer des couvens de nonins,
Boit le muſcat des pères bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les ſaints;
Et ſans reſpect pour *Jeſus* ni *Marie*,
De mainte égliſe il fait mainte écurie:
Ainſi qu'on voit dans une bergerie
Des loups ſanglans de carnage altérés,
Et ſous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin couché dans la prairie
Colin s'endort ſur le ſein d'Egérie,
Et que ſon chien près d'eux eſt occupé
A ſe ſaiſir des reſtes du ſoupé.

Or, du plus haut du brillant Apogée,
Séjour des ſaints, & fort loin de nos yeux,
Le bon Denis prêcheur de nos aïeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, & le roi très-chrétien

Baiſant

Baiſant Agnès, & ne ſongeant à rien.
Ce bon Denis eſt patron de la France,
Ainſi que Mars fut le ſaint des Romains
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence,
Un ſaint vaut mieux que tous les dieux payens.
Ah, par mon chef, dit-il, il n'eſt pas juſte
De voir ainſi tomber l'empire auguſte,
Où de la foi j'ai planté l'étendard;
Trône des lys, tu cours trop de haſard,
Sang des Valois, je reſſens tes misères.
Ne ſouffrons pas que les ſuperbes frères
De Henri cinq, ſans droit & ſans raiſon,
Chaſſent ainſi le fils de la maiſon.
J'ai, quoique ſaint, & Dieu me le pardonne,
Averſion pour la race Bretonne:
Car ſi j'en crois le livre des deſtins,
Un jour ces gens raiſonneurs & mutins,
Se gauſſeront des ſaintes décrétales,
Déchireront les romaines annales,
Et tous les ans le pape brûleront.
Vengeons de loin ce ſacrilège affront,
Mes chers Français ſeront tous catholiques;
Ces fiers Anglais ſeront tous hérétiques:
Frappons, chaſſons ces dogues Britanniques,
Puniſſons-les par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

Des Gallicans ainſi parlait l'apôtre,
De maudiſſons lardant ſa patenôtre :
Et cependant que tout ſeul il parlait,
Dans Orléans un conſeil ſe tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée
Au roi de France allait être extorquée.
Quelques ſeigneurs & quelques conſeillers,
Les uns pédans & les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain diſaient : Que faut-il faire ?
Poton, la Hire, & le brave Dunois,
S'écriaient tous en ſe mordant les doigts ;
» Allons, amis, mourons pour la patrie,
» Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criait tout haut : Par Dieu,
» Dans Orléans il faut mettre le feu ;
» Et que l'Anglais qui penſe ici nous prendre,
» N'ait rien de nous que fumée & que cendre.
Pour la Trimouille, il diſait : » Attendons
» Juſqu'à demain, & beau jeu nous verrons.
Le préſident Louvet grand perſonnage,
Au maintien grave, & qu'on eût pris pour ſage,
Dit : » Je voudrais que préalablement
» Nous fiſſions rendre arrêt du parlement
» Contre l'Anglais, & qu'en ce cas énorme
» Sur toute choſe on procédât en forme.
Sur cette affaire ils parlaient tous fort bien,
Ils diſaient d'or, & ne concluaient rien.

Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne sais quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme au visage vermeil
Sur un rayon détaché du soleil,
Des cieux ouverts fend la voûte profonde.
Odeur de saint se sentait à la ronde.
Le bon Denis dessus son chef avait
A deux pendants une mître pointue
D'or & d'argent, sur le sommet fendue.
Sa dalmatique au gré des vents flottait,
Son front brillait d'une sainte auréole,
Son cou penché laissait voir son étole,
Sa main portait ce bâton pastoral
Qui fut jadis *lituus augural*.
A cet objet qu'on discernait fort mal,
Voilà d'abord monsieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie & s'agenouille.
Le Richemont qui porte un cœur de fer,
Blasphémateur, jureur impitoyable,
Haussant la voix dit que c'était le diable
Qui leur venait du fin fond de l'enfer;
Que ce serait chose très-agréable,
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vîte
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, la Hire & Dunois ébahis
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets sont couchés sur le ventre.

L'objet approche, & le ſaint fantôme entre
Tout doucement porté ſur ſon rayon,
Puis donne à tous ſa bénédiction.
Soudain chacun ſe ſigne & ſe proſterne.
Il les relève avec un air paterne;
Puis il leur dit : « Ne faut vous effrayer,
» Je ſuis Denis, & ſaint de mon métier;
» J'aime la Gaule, & l'ai catéchiſée,
» Et ma bonne ame eſt très-ſcandaliſée
» De voir Charlot mon filleul tant aimé,
» Dont le pays en cendre eſt conſumé;
» Et qui s'amuſe au lieu de le défendre,
» A deux tetons qu'il ne ceſſe de prendre.
» J'ai réſolu d'aſſiſter aujourd'hui
» Les bons Français qui combattent pour lui.
» Je veux finir leur peine & leur misère.
» Tout mal, dit-on, guérit par le contraire.
» Or ſi Charlot veut pour une catin
» Perdre la France & l'honneur avec elle,
» J'ai réſolu, pour ſauver ſon deſtin,
» De me ſervir des mains d'une Pucelle.
» Vous, ſi d'enhaut vous deſirez les biens,
» Si vos cœurs ſont & Français & Chrétiens,
» Si vous aimez le roi, l'état, l'égliſe,
» Aſſiſtez-moi dans ma ſainte entrepriſe;
» Montrez le nid où convient de chercher
» Le vrai Phénix que je veux dénicher.

A tant ſe tut le vénérable ſire.
Quand il eut fait, chacun ſe prit à rire.
Le Richemont né plaiſant & moqueur,
Lui dit : Ma foi, mon cher prédicateur,
Monſieur le ſaint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleſte domaine
Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous eſtimez tant.
Quand il s'agit de ſauver une ville,
Un pucelage eſt aſſez inutile.
Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays?
Vous en avez tant dans le Paradis!
Rome & Lorette ont cent fois moins de cierges
Que chez les ſaints il n'eſt là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas! il n'en eſt plus.
Tous nos moûtiers ſont à ſec là-deſſus.
Nos francs-archers, nos officiers, nos princes
Ont dès long-tems dégarni les provinces.
Ils ont tous fait, en dépit de vos ſaints,
Plus de bâtards encor que d'orphelins.
Monſieur Denis, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.
Le ſaint rougit de ce diſcours brutal;
Puis auſſi-tôt il remonte à cheval
Sur ſon rayon ſans dire une parole,
Pique des deux, & par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il ſe peut, ce bijou,
Qu'on tient ſi rare & dont il ſemble fou.

Laiſſons-le aller ; & tandis qu'il ſe perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour ;
Ami lecteur, puiſſiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche.

CHANT SECOND.

Jeanne armée par St. Denis, va trouver Charles VII à Tours : ce qu'elle fit en chemin.

Heureux cent fois qui trouve un pucelage !
C'eſt un grand bien ; mais de toucher un cœur
Eſt à mon ſens un plus cher avantage.
Se voir aimé, c'eſt là le vrai bonheur.
Qu'importe, hélas ! d'arracher une fleur ?
C'eſt à l'amour à nous cueillir la roſe.
Mais chers amis, ayons tous cet honneur :
Ainſi ſoit-il ! mais parlons d'autre choſe.
Vers les confins du pays Champenois,
Où cent poteaux marqués de trois merlettes,
Diſaient aux gens : *en Lorraine vous êtes*,
Eſt un vieux bourg peu fameux autrefois ;
Mais il mérite un grand nom dans l'hiſtoire,
Car de lui vient le ſalut & la gloire
Des fleurs de lys & du peuple Gaulois.
De dom Remy chantons tous le village,
Faiſons paſſer ſon beau nom d'âge en âge.
O dom Remy ! tes pauvres environs
N'ont ni muſcats, ni pêches, ni citrons,

Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne ;
Mais c'eſt à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne y naquit : certain curé du-lieu,
Faiſant par-tout des ſerviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeanne fut le père.
Une robuſte & graſſe chambrière
Fut l'heureux moule où ce paſteur jeta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.
Vers les ſeize ans, en une hôtellerie
On l'engagea pour ſervir l'écurie
A Vaucouleurs : & déjà de ſon nom
La renommée empliſſait le canton.
Son air eſt fier aſſuré, mais honnête ;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête ;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de ſa bouche vermeille,
Qui ſemble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée & vive en ſa couleur,
Appétiſſante & fraîche par merveille :
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, & le caſque, & le froc :
Elle eſt active, adroite, vigoureuſe ;
Et d'une main potelée & nerveuſe
Soutient fardeaux, verſe cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble, le robin :
Chemin faiſant, vingt ſoufflets diſtribue
Aux étourdis dont l'indiſcrete main
Va tâtonnant ſa cuiſſe ou gorge nue ;

Travaille & rit du ſoir juſqu'au matin,
Conduit chevaux, les panſe, abreuve, étrille;
Et les preſſant de ſa cuiſſe gentille,
Les monte à cru comme un ſoldat romain.
O profondeur! ô divine ſageſſe!
Que tu confonds l'orgueilleuſe faibleſſe
De tous ces grands ſi petits à tes yeux!
Que les petits ſont grands quand tu le veux!
Ton ſerviteur Denis le bienheureux
N'alla roder aux palais des princeſſes,
N'alla chez vous, meſdames les ducheſſes,
Denis courut, amis, qui le croirait?
Chercher l'honneur, où? dans un cabaret.
Il était tems que l'apôtre de France
Envers ſa Jeanne usât de diligence.
Le bien public était en grand haſard.
De Satanas la malice eſt connue:
Et ſi le ſaint fût arrivé plus tard
D'un ſeul moment, la France était perdue.
Un cordelier nommé Roch Grisbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Etait alors dans cette hôtellerie:
Il aimait Jeanne autant que ſa patrie.
C'était l'honneur de la penaillerie,
De tous côtés allant en miſſion,
Prédicateur, confeſſeur, eſpion,
De plus, grand clerc en la ſorcellerie,
Savant dans l'art en Egypte ſacré,
Dans ce grand art cultivé chez les Mages;

Chez les Hébreux, chez les antiques sages,
De nos savants dans nos jours ignoré,
Jours malheureux! tout est dégénéré.
En feuilletant ses livres de cabale,
Il vit qu'aux siens Jeanne seroit fatale,
Qu'elle portait dessous son court jupon
Tout le destin d'Angleterre & de France.
Encouragé par la noble assistance
De son génie, il jura son cordon,
Qu'il saisirait ce beau palladion.
J'aurai, dit-il, Jeanne dans ma puissance.
Je suis Anglais : je dois faire le bien
De mon pays, mais encor plus le mien.
Au même tems, un ignorant, un rustre,
Lui disputait cette conquête illustre :
Cet ignorant valait un cordelier ;
Car vous saurez qu'il était muletier,
Le jour, la nuit, offrant sans fin, sans terme,
Son lourd service & l'amour le plus ferme.
L'occasion, la douce égalité,
Faisait pencher Jeanne de son côté :
Mais sa pudeur triomphait de la flame,
Qui par les yeux se glissait dans son ame.
Roch Grisbourdon vit sa naissante ardeur.
Mieux qu'elle encor il lisait dans son cœur.
Il vint trouver son rival si terrible ;
Puis il lui tint ce discours très-plausible.
Puissant héros qui pansez au besoin
Tous les sujets soumis à votre soin :

Je ſais combien Jeannette vous eſt chère ;
Je l'aime auſſi d'une amour non légere.
Elle a mon cœur, comme elle a tous vos vœux:
Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux,
En bons amis accordons-nous pour elle,
Amans unis, & rivaux ſans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand,
Qu'on pourroit perdre en ſe le diſputant.
Conduiſez-moi vers le lit de la belle,
J'évoquerai le démon du dormir,
Ses doux pavots vont ſoudain l'aſſoupir,
Et tour-à-tour nous veillerons pour elle.
Incontinent le mage en capuchon
Prend ſon grimoire, évoque le démon,
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce peſant diable eſt maintenant en France.
Avec meſſieurs il ronfle à l'audience.
Dans le parterre il vient bailler le ſoir.
Aux cris du moine il monte en ſon char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit ſombre.
Dans l'air il gliſſe, & doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés il arrive en bâillant,
Se met ſur Jeanne, & tâtonne & s'étend ;
Et ſecouant ſon pavot narcotique,
Lui ſouffle au ſein vapeur ſoporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard,
En confeſſant la gentille Cadière,
Inſinuoit de ſon ſouffle paillard
De diablotaux une ample fourmillière.

Nos deux galans, pendant ce doux ſommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Ont de Jeannette ôté la couverture.
Déja trois dez roulans ſur ſon beau ſein,
Vont décider au jeu de ſaint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'aventure.
Le moine gagne ; un ſorcier eſt heureux !
Le Grisbourdon ſe ſaiſit des enjeux ;
Embraſſe Jeanne.... Oh ſoudaine merveille !
Denis arrive, & Jeanne ſe réveille.
O Dieu! qu'un ſaint fait trembler tout pécheur!
Nos deux rivaux ſe renverſent de peur.
Chacun d'eux fuit, en portant dans le cœur,
Avec la crainte un deſir de mal faire.
Vous avez vu ſans doute un commiſſaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus ;
Un jeune eſſain de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'eſquive, ſe dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe.
Ainſi fuyaient nos paillards confondus.
Denis s'avance, & reconforte Jeanne
Tremblante encor de l'attentat profane.
Puis il lui dit : « Vaſe d'élection,
» Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
» Veut des Français venger l'oppreſſion,
» & renvoyer dans les champs d'Albion
» Des fiers Anglais les cohortes ſanglantes.
» Dieu ſait changer d'un ſouffle tout-puiſſant
» Le roſeau faible en cèdre du Liban.
» Sécher

» Sécher les mers, abaiſſer les collines,
» Du monde entier réparer les ruines.
» Devant tes pas ſa foudre grondera,
» Autour de toi la terreur volera,
» Et tu verras l'ange de la victoire
» Ouvrir pour toi les ſentiers de la gloire.
» Suis-moi, renonce à tes humbles travaux:
» Charles eſt un Jean, Jeanne eſt un héros.
A ce diſcours flateur & pathétique,
Et qui n'eſt point en ſtyle académique,
Jeanne étonnée ouvrant un large bec,
Dit à part ſoi : Mais me parle-t-on grec?
Dans le moment un rayon de la grace
Dans ſon eſprit porte un jour efficace.
Jeanne ſentit dans le fond de ſon cœur
Tous les élans d'une ſublime ardeur.
Non, ce n'eſt plus Jeanne la chambrière,
C'eſt un Céſar c'eſt une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble, ſimple, groſſier,
Qu'un vieux richard a fait ſon héritier,
En un palais fait changer ſa chaumière:
Son air honteux devient démarche fière:
Les grands ſurpris admirent ſa hauteur,
Et les petits l'appellent *Monſeigneur*.
Telle plutôt cette heureuſe griſette
Que la nature ainſi que l'art forma
Pour le b..... ou bien pour l'opéra,
Qu'une maman aviſée & diſcrette

Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'amour, d'une main plus adroite,
Sous un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure eſt un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majeſté,
Sa voix a pris le ton de ſouveraine,
Et ſur ſon rang ſon eſprit s'eſt monté.
Or pour hâter leur auguſte entrepriſe,
Jeanne & Denis s'en vont droit à l'égliſe.
Lors apparut deſſus le maître autel,
(Fille de Jean quelle fut ta ſurpriſe!)
Un beau harnois tout frais venu du ciel
Des arſenaux du terrible empirée,
En cet inſtant, par l'archange Michel,
La noble armure avait été tirée:
On y voyait l'armet de Débora;
Ce clou pointu, funeſte à Sizara;
Le caillou rond, dont un berger fidele
De Goliath entama la cervelle;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samſon, qui ſes cordes rompit,
Lorſqu'il ſe vit vendu par ſa donzelle;
Ces pots brillans dont Gédéon défit
De Madian la cohue infidele;
Le contelas de la belle Judith,
Cette beauté ſi ſaintement perfide,
Qui, pour le ciel, putain & homicide;
Oſa tuer ſon amant dans ſon lit,

Et de relais ce ſacré cimeterre
Dont le ſauveur voulut que s'armât Pierre
Pour lui donner une oreille à guérir.
A ces objets, Jeannette émerveillée,
De cette armure eſt bientôt habillée :
Elle vous prend & caſque & corſelet,
Braſſars, cuiſſars, baudriers, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'eſſaie, & brûle pour la gloire.
Toute héroïne a beſoin d'un courſier,
Jeanne en demande au triſte muletier :
Mais auſſi-tôt un âne ſe préſente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, ſellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracolant, du pied frappant la terre,
Comme un courſier de Thrace ou d'Angleterre.
Ce beau griſon deux aîles poſſédait
Sur ſon échine, & ſouvent s'en ſervait.
Ainſi Pégaſe, au haut des deux collines,
Portait ſouvent neuf pucelles divines ;
Et l'Hypogriphe à la lune volant,
Portait Aſtolphe au pays de ſaint Jean.
Tu veux, lecteur, ſavoir qu'était cet âne,
Qui vint d'abord offrir ſa croupe à Jeanne :
Tu le ſauras, mais dans quelqu'autre chant.
En attendant, crois-moi, tremble, révère
Cet âne heureux, il n'eſt pas ſans myſtère.

Sur ſon griſon Jeanne a déja monté,
Sur ſon rayon Denis eſt reporté :
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire,
Porter au roi l'eſpoir de la victoire.
L'âne, tantôt trotte d'un pied léger,
Tantôt s'élève & fend les champs de l'air.
Le Cordelier toujours plein de luxure,
Un peu remis de ſa triſte aventure,
Uſant enfin de ſes droits de ſorcier,
Change en mulet le pauvre muletier,
Monte deſſus, chevauche, pique & jure,
Qu'il ſuivra Jeanne au bout de la nature.
Le muletier en ſon mulet caché,
Bât ſur le dos, croit gagner au marché ;
Et du vilain, l'ame terreſtre & craſſe,
A peine voit qu'elle a changé de place.
Jeanne & le ſaint s'en allaient donc vers Tours,
Chercher ce roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans, comme enſemble ils paſsèrent,
L'oſt des Anglais enſemble ils traversèrent.
Ces fiers Bretons ayant bu triſtement,
Cuvaient leur vin, dormaient profondément.
Tout était ivre, & goujeats & vedettes !
On n'entendait ni tambours ni trompettes,
L'un dans ſa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait près d'un page étendu.
Alors Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la Pucelle :

Fille de bien, tu ſauras que Niſus
Etant un ſoir aux tentes de Turnus,
Bien ſecondé de ſon cher Euriale,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.
Le même advint au quartier de Rheſus,
Quand la valeur du preux fils de Tidée,
Par la nuit noire & par Ulyſſe aidée,
Sut envoyer ſans danger, ſans effort,
Tant de Troyens du ſommeil à la mort.
Tu peux jouir de ſemblable victoire.
Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire?
Jeanne lui dit, je n'ai point lu l'hiſtoire;
Mais je ferai d'un courage bien bas,
De tuer gens qui ne combattent pas.
Diſant ces mots elle aviſe une tente
Que les rayons de la lune brillante
Faiſaient paraître à ſes yeux éblouis,
Tente d'un chef, ou d'un jeune marquis:
Cent gros flacons remplis d'un vin exquis,
Sont tout auprès. Jeanne avec aſſurance
D'un grand pâté prend les vaſtes débris,
Et boit ſix coups avec monſieur Denis,
A la ſanté de ſon bon roi de France.
La tente était celle de Jean Chandos,
Fameux guerrier qui dormait ſur le dos.
Jeanne ſaiſit ſa redoutable épée,
Et ſa culotte en velours découpée.
Ainſi jadis, David aimé de Dieu,

Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
De ſa chemiſe il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire, & ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour ſon âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre amour.
Non loin du page était un écritoire,
Dont ſe ſervait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il faiſait,
Pour la beauté qui ſon cœur ſéduiſait.
Jeanne prend l'encre, & ſa main lui deſſine
Trois fleurs de lys, juſte deſſous l'échine;
Préſage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ſes rois.
Le bon Denis voyait, ſe pâmant d'aiſe,
Les lys français ſur une feſſe anglaiſe.
Qui fut penaut le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé ſon vin;
Car s'éveillant, il vit ſur ce beau page
Les fleurs de lys. Plein d'une juſte rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;
A ſon épée il court auprès du lit;
Il cherche en vain, l'épée eſt diſparue;
Point de culotte: il ſe frotte la vue,
Il gronde, il crie, & penſe fermement
Que le grand diable eſt entré dans le camp.

Ah ! qu'un rayon de ſoleil & qu'un âne,
Cet âne aîlé qui ſur ſon dos a Jeanne,
Du monde entier ferait bientôt le tour !
Jeanne & Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat ſait par expérience
Qu'on eſt railleur à cette cour de France.
Il ſe ſouvient des propos inſolens
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus à pareille aventure
D'un ſaint évêque expoſer la figure.
Pour ſon honneur il prit un nouveau tour ;
Il s'affubla de la triſte encolure
Du bon Roger ſeigneur de Baudricour,
Preux chevalier, & ferme catholique,
Hardi parleur, loyal & véridique,
Malgré cela pas trop mal à la cour.
« Eh, jour de Dieu, dit-il, parlant au prince,
» Vous languiſſez au fond d'une province,
» Eſclave roi, par l'amour enchaîné,
» Quoi votre bras indignement repoſe !
» Ce front royal, ce front n'eſt couronné
» Que de tiſſus, & de mirthe & de roſe !
» Et vous laiſſez vos cruels ennemis
» Rois dans la France & ſur le trône aſſis !
» Allez mourir, ou faites la conquête
» De vos états ravis par ces mutins :
» Le diadême eſt fait pour votre tête,
» Et les lauriers n'attendent que vos mains.

» Dieu dont l'eſprit allume mon courage,
» Dieu dont ma voix annonce le langage,
» De ſa faveur eſt prêt à vous couvrir.
» Oſez le croire, oſez vous ſecourir:
» Suivez du moins cette auguſte amazone,
» C'eſt votre appui, c'eſt le ſoutien du trône,
» C'eſt par ſon bras que le maître des rois
» Veut rétablir nos autels & nos loix.
» Jeanne avec vous chaſſera la famille
» De cet Anglais ſi terrible & ſi fort:
» Devenez homme, & ſi c'eſt votre ſort
» D'être à jamais mené par une fille,
» Fuyez au moins celle qui vous perdit,
» Qui dans ſes bras votre cœur amollit,
» Et digne enfin de ce ſecours étrange,
» Suivez les pas de celle qui vous venge ».

Un roi de France a toujours dans le cœur
Malgré le vice un très-grand fond d'honneur.
Vous l'avez vu dernièrement, mes frères,
Lorſque Louis, ſe dérobant des bras
De la beauté qu'exorciſait Linieres
Aux bords du Rhin du fond des Pays bas
Vint cogner Charles, & braver le trépas.
Du vieux ſoldat le diſcours pathétique
Frapa le prince, amant des blonds apas.
Ainſi qu'un ange un jour du haut des airs
De ſa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la pouſſière,

Rappellera les morts à la lumière :
Charles éveillé ; Charles bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant aux armes.
Les ſeuls combats à ſes yeux ont des charmes.
Il prend ſa pique, il brûle de fureur.
Bientôt après la première chaleur
De ces tranſports où ſon ame eſt en proie,
Il voulut voir ſi celle qu'on envoie
Vient de la part du diable ou du ſeigneur,
Ce qu'il doit croire, & ſi ce grand prodige
Eſt en effet ou miracle ou preſtige.
Donc ſe tournant vers la fière beauté,
Le roi lui dit d'un ton de majeſté,
Qui confondrait toute autre fille qu'elle,
Jeanne, écoutez : Jeanne, êtes-vous pucelle?
Jeanne lui dit : O grand ſire, ordonnez
Que médecins, lunettes ſur le nez,
Matrones, clercs, pédans, apothicaires,
Viennent ſonder ces féminins myſtères :
Et ſi quelqu'un ſe connaît à cela,
Qu'il trouſſe Jeanne, & qu'il regarde là.
A ſa réponſe & ſage & meſurée,
Le roi vit bien qu'elle était inſpirée.
Oh bien, dit-il, ſi vous en ſavez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'inſtant,
Ce que j'ai fait cette nuit à ma Belle :
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le roi ſurpris ſoudain s'agenouilla,

Cria tout haut : Miracle, & ſe ſigna.
Incontinent la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient obſerver le pur & noble ſein
De la guerrière entre leurs mains livrée :
On la met nue, & monſieur le doyen
Ayant le tout conſidéré très-bien,
Deſſus, deſſous, expédie à la belle,
En parchemin un brevet de pucelle.
L'eſprit tout fier de ce brevet ſacré,
Jeanne ſoudain d'un pas délibéré
Retourne au roi, devant lui s'agenouille,
Et déployant la ſuperbe dépouille
Que ſur l'Anglais elle a priſe en paſſant,
Permets, dit-elle, ô mon maître puiſſant!
Que ſous tes loix la main de ta ſervante
Oſe venger la France gémiſſante.
Je remplirai les oracles divins :
J'oſe à tes yeux jurer par mon courage,
Par cette épée, & par mon pucelage,
Que tu ſeras huilé bientôt à Rheims.
Tu chaſſeras les anglaiſes cohortes,
Qui d'Orléans environnent les portes.
Viens accomplir tes auguſtes deſtins,
Viens ; & de Tours abandonnant la rive,
Dès ce moment ſouffre que je te ſuive.
Les courtiſans autour d'elle preſſés ;
Les yeux au ciel & vers Jeanne adreſſés,

Battent des mains, l'admirent, la ſecondent.
Cent cris de joie à ſon diſcours répondent.
Dans cette foule il n'eſt point de guerrier
Qui ne voulût lui ſervir d'écuyer,
Porter ſa lance, & lui donner ſa vie :
Il n'en eſt point qui ne ſoit poſſédé
Et de la gloire & de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir chaque officier s'empreſſe :
L'un prend congé de ſa vieille maîtreſſe,
L'un ſans argent, va droit à l'uſurier,
L'autre à ſon hôte, & compte ſans payer.
Denis a fait déployer l'oriflamme.
A cet aſpect le roi Charles s'enflamme
D'un noble eſpoir à ſa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal,
Cette héroïne, & cet âne aux deux ailes,
Tout lui promet des palmes immortelles.
Denis voulut, en partant de ces lieux,
Aux deux amans épargner les adieux.
Ont eût verſé des larmes trop amères,
On eût perdu des heures toujours chères.
Agnès dormait quoiqu'il fût un peu tard :
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un ſonge heureux dont les erreurs la frappent,
Lui retraçait des plaiſirs qui s'échappent.
Elle croyait tenir entre ſes bras
Le cher amant dont elle eſt ſouveraine,

Songe flatteur, tu trompais ſes appas :
Son amant fuit, & ſaint Denis l'entraîne.
Tel dans Paris un médecin prudent
force au régime un malade gourmand,
A l'appétit ſe montre inexorable,
Et ſans pitié le fait ſortir de table.

CHANT TROISIEME.

Description du palais de la sottise. Agnès se revêt de l'armure pour aller trouver son amant : elle est prise par les Anglais, & sa pudeur souffre beaucoup.

CE n'est le tout d'avoir un grand courage,
Un coup-d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aspect du carnage,
Et de conduire un monde de soldats;
Car tout cela se voit en tout climats,
Et tour-à-tour ils ont cet avantage.
Qui me dira si nos ardens Français
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus savans que l'intrépide Anglais!
Si le Germain l'emporte sur l'Ibère?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut battu par Turenne.
Créqui vaincu fut ensuite vainqueur.
L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.
De Stanislas le vertueux support,
Ce roi soldat, don Quichote du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu dans le fond de l'Ukraine,

A Poltava tous ſes lauriers flétris,
Par un rival, objet de ſes mépris?
Pour éblouir & duper le vulgaire,
Un ſûr moyen ſerait, à mon avis,
De s'établir un divin caractère,
Avec cela tout eſt humble & ſoumis.
Voyons comment dans la grande chronique
Du fin Jethro le gendre politique
S'y prit jadis pour être plus que roi.
Aux bonnes gens, dont Jacob fut le père,
Gens d'eſprit faible & de robuſte foi,
Il dit que Dieu lui montrant ſon derrière
L'endoctrinait ſur l'admirable loi,
Qui le devait, & les fils de ſon frère,
Entretenir pour jamais à rien faire:
Qu'il lui dictait tous les importans cas
Où les lépreux, les femmes bien apriſes,
Devaient changer de robe & de chemiſes,
Paraître en rue, ou reſter dans les draps.
De vingt pétards & d'autant de fuſées
Le feu ſaillant, & les brillans éclats
Sur un rocher caché dans les nuées,
Dont une garde & des ordres exprès
Aux curieux interdiſaient l'accès,
Pour les idiots furent une tempête.
Le peuple au loin admirant le fracas,
Du Tout-puiſſant crut connaître le bras,
Et treſſaillit pour le hardi prophète.
Le drole avait étudié ſa bête.

Seul au ſommet du myſtérieux mont,
Comme il voulut il fit la quarantaine,
Puis tout-à-coup ſe montra dans la plaine
Cornes de bouc flamboyantes au front.
Du phyſicien le brillant phénomène
Sur les eſprits fit un effet fort prompt.
Il dit que Dieu, roulé dans un buiſſon,
A lui chétif avait donné leçon.
C'en fut aſſez. Il vit en révérence
Tous un chacun recevoir ſon ſermon.
On crut du ciel encourir la vengeance,
Si l'on oſait manquer d'obéiſſance
Et de reſpect à monſieur Aaron.
Et des ſtatuts, dont l'auteur malhabile
Eut mérité les petites maiſons,
Furent des loix, que ce peuple imbécile
Crut renfermer le ſens des nations.
Le bon Numa de ſa nymphe légère,
S'aida très-bien chez les enfans de Mars.
Le grand Bacchus, qui mit l'Aſie en cendre,
L'antique Hercule, & le fier Alexandre,
Et le premier de ces fameux Céſars
De quelque Dieu prétendirent deſcendre.
Ces fiers Romains, à qui tout fut ſoumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles,
Ce ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux & tous les dieux,
Guidaient leur aigle & combattaient pour eux.

Pour mieux régner ſur les peuples conquis,
De Jupiter ont paſſé pour les fils :
Et l'on voyait les princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre.
Denis ſuivit ces exemples fameux ;
Du merveilleux ſut ſe ſervir comme eux.
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais paſsât même pour telle,
Et que Bedfort, & Talbot, & Chandos,
Et Tirconel, qui n'étaient pas des ſots,
Cruſſent la choſe, & qu'ils viſſent dans Jeanne
Un bras divin fatal à tout profane.
Pour réuſſir en ce hardi deſſein,
Il s'en va prendre un vieux bénédictin,
Non tel que ceux dont le travail immenſe
Vient d'enrichir les libraires de France,
Mais un prieur engraiſſé d'ignorance,
Et n'ayant lu que ſon miſſel latin :
Frère Lourdis fut le bon perſonnage
Qui fut choiſi pour ce nouveau voyage.
Devers la lune où l'on tient que jadis
Etait placé deſſous le paradis,
Sur les confins de cet abyme immenſe,
Où le cahos, & l'Erèbe, & la nuit,
Avant les tems de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puiſſance ;
Il eſt un vaſte & caverneux ſéjour
Inacceſſible à la clarté du jour,

Et qui n'a rien qu'une lumière affreuſe,
Froide, tremblante, incertaine & trompeuſe:
Pour toute étoile on a des feux folets.
L'air eſt peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine eſt la ſottiſe.
Ce vieil enfant porte une barbe griſe,
Oreille longue, avec le chef pointu,
Bouche béante, œil louche, pied tortu.
De l'ignorance elle eſt, dit-on, la fille.
Près de ſon trône eſt ſa ſotte famille,
Le fol orgueil, l'opiniâtreté,
Et la pareſſe & la crédulité.
Elle eſt ſervie, elle eſt flattée en reine;
On la croirait en effet ſouveraine;
Mais ce n'eſt rien qu'un fantôme impuiſſant,
Un Chilpéric, un vrai roi fainéant.
La fourberie eſt ſon miniſtre avide.
Tout eſt réglé par ce maire perfide;
Et la ſottiſe eſt ſon digne inſtrument.
Sa cour plénière eſt à ſon gré fournie
De gens profonds en fait d'aſtrologie,
Sûrs de leur art, à tous momens déçus,
Dupes, fripons, & partant toujours crus.
C'eſt-là qu'on voit les maîtres d'alchymie
Faiſant de l'or, & n'ayant pas un ſou,
Les Roſes-croix, & tout ce peuple fou
Argumentant ſur la théologie.
Le gros Lourdis, pour aller en ces lieux,
Fut donc choiſi parmi tous ſes confrères.

Lorſque la nuit couvrait le front des cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Enveloppé dans le ſein du repos,
Il fut conduit au paradis des ſots.
Quand il y fut, il ne s'étonna guère:
Tout lui plaiſait, & même en arrivant,
Il crut encor être dans ſon couvent.
Il vit d'abord la ſuite emblématique
Des beaux tableaux de ce ſéjour antique.
Caco-Démon qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaiſir grifona
Un long tableau de toutes nos ſottiſes,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdiſes,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confuſes,
Parmi ces flots d'impoſteurs & de buſes,
On voit ſur-tout un ſuperbe Ecoſſais,
Lavv eſt ſon nom, nouveau roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadême,
Et ſur ſon front il eſt écrit *ſyſtême*,
Environné de grands balots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant:
Prêtres, catins, guerriers, gens de juſtice
Lui vont porter leur or par avarice.
Ah quel ſpectacle! Ah vous êtes donc là,
Tendre Eſcobar, *ſuffiſant* Molina,
Petit Doucin, dont la main pateline
Donne à baiſer une bulle divine,

Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du nouveau teſtament.
Ciel ! à leurs yeux une cohorte fière
En même tems s'en torche le derrière.
L'ignatien furieux, éperdu,
Court ſe ſaiſir du ſacré torche-cu.
Dieux ! quels combats, quels flots d'encre & de bile ?
On prêche, on court, on barbouille, on exile.
Toi qui jadis des grenouilles, des rats
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera ſur la terre.
Le janſéniſte eſclave du deſtin,
Enfant perdu de la *grace efficace*,
Dans ſes drapeaux porte un ſaint Auguſtin,
Et pour *pluſieurs* il marche avec audace.
Les ennemis s'avancent tout courbés
Deſſus le dos de cent petits abbés.
Ceſſez, ceſſez, ô diſcordes civiles ;
Tout va changer, place, place, imbéciles.
Un grand tombeau ſans ornement, ſans art,
Eſt élevé non loin de ſaint Médard.
L'eſprit divin pour éclairer la France
Sous cette tombe enferme ſa puiſſance ;
L'aveugle y court, & d'un pas chancelant
Aux quinze-vingts retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient clopinant ſur ſa tombe,
Crie *hoſanna*, ſaute, gigotte, & tombe.

Le ſourd approche, écoute, & n'entend rien.
Tout auſſi-tôt de pauvres gens de bien
D'aiſe pâmés, vrais témoins du miracle,
Du bon *Pâris* baiſent le tabernacle.
Frère Lourdis, fixant ſes deux gros yeux,
Voit ce ſaint œuvre, en rend graces aux cieux,
Joint les deux mains, & riant d'un ſot rire,
Ne comprend rien, & toute choſe admire.
Ah! le voici, ce ſavant tribunal,
Moitié prélats & moitié monacal;
D'inquiſiteurs une troupe ſacrée,
Eſt là pour Dieu de sbires entourée.
Ces ſaints docteurs aſſis en jugement,
Ont pour habit plumes de chat-huant;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguſte:
Et pour peſer le juſte avec l'injuſte,
Le vrai, le faux, balance eſt dans leurs mains.
Cette balance a deux larges baſſins;
Qui tour-à-tour s'éloignent & ſe choquent.
L'un tout comblé contient l'or qu'ils ex-
croquent,
Dans l'autre ſont bulles, brefs, *oremus*,
Beaux chapelets, ſcapulaires, *agnus*.
Aux pieds bénits de la docte aſſemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée,
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raiſon?
Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume?
C'eſt un curé que le bûcher conſume:

Tous ſes faquins ont déclaré ſorcier,
Et fait griller meſſire Urbain Grandier.
Galigaï, ma chère maréchale,
Du parlement épaulé de maint pair,
La compagnie ignorante & vénale
Te fait chauffer en feu brillant & clair,
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Qu'aux gens d'eſprit notre France eſt fatale!
Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
Et ſe borner à ſavoir ſon *pater!*
Je vois plus loin cet arrêt authentique,
Pour Ariſtote, & contre l'émétique.
Venez, venez, mon beau père Girard,
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confeſſeur de fille,
Tendre dévot qui prêchez à la grille;
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras?
J'eſtime fort cette douce aventure.
Tout eſt humain, Girard, en votre fait;
Ce n'eſt pas là pécher contre nature:
Que de dévots en ont encor plus fait!
Mais, mon ami, je ne m'attendais guère
De voir entrer le diable en cette affaire.
Girard, Girard, tous tes accuſateurs,
Jacobin, carme & faiſeur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'eſt ſorcier, je vous jure.

Lourdis était auſſi dans ce tableau :
Mais à ſes yeux il n'en put rien paraître.
Il ne vit rien. Le cas n'eſt pas nouveau ;
Le plus habile a peine à ſe connaître.
Quand vers la lune ainſi l'on préparait
Contre l'Anglais cet innocent myſtère,
Une autre ſcène en ce moment s'ouvrait,
Chez les grands fous du monde ſublunaire.
Charles eſt déja parti pour Orléans,
Ses étendards flottent au gré des vents.
A ſes côtés Jeanne le caſque en tête,
Déja de Rheims lui promet la conquête.
Voyez vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers ?
La lance au poing cette troupe environne
Avec reſpect notre ſainte amazone.
Ainſi l'on voit le ſexe maſculin
A Fontevraux ſervir le féminin.
Le ſceptre eſt là dans les mains d'une femme ;
Et père Anſelme eſt béni par madame.
La belle Agnès en ces cruels momens,
Ne voyant plus ſon amant qu'elle adore
Cède au chagrin dont l'excès la dévore ;
Un froid mortel s'empare de ſes ſens.
L'ami Bonneau toujours plein d'induſtrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ſes yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'eſt plus que pour verſer des pleurs :

Puis ſur Bonneau ſe penchant d'un air tendre,
C'en eſt donc fait, dit-elle, on me trahit.
Où va-t-il donc? que veut-il entreprendre?
Etait-ce là le ſerment qu'il me fit,
Lorſqu'à ſa flamme il me fit condeſcendre?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre
Sans mon amant, ſeule au milieu d'un lit:
Jeanne en ces lieux conduite par l'envie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Portant culotte & brayette au devant,
Large brayette, inutile ornement,
Jeanne la brune en gendarme vêtue
Va déſormais lui faſciner la vue,
Jeanne plaira, moi je ſerai perdue.
Diſant ces mots elle pleure & rougit,
Frémit de rage, & de douleur gémit.
La jalouſie en ſes yeux étincelle,
Puis tout-à-coup d'une ruſe nouvelle
Le tendre amour lui fournit le deſſein.
Vers Orléans elle prend ſon chemin,
De dame Alix & de Bonneau ſuivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'inſtant laſſe de chevaucher,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant ſubtilement s'informe
Où couche Jeanne, où l'on met ſon harnois:
Puis dans la nuit ſe gliſſe en tapinois,

De Jean Chandos prend la culotte, & passe
Ses cuisses entre, & l'aiguillette lace;
De l'amazone elle prend la cuirasse;
Le dur acier forgé pour les combats,
Presse & meurtrit ses membres délicats.
L'ami Bonneau la soutient sous ses bras.
La belle Agnès dit alors à voix basse:
Amour, amour, maître de tous mes sens,
Donne la force à cette main tremblante;
Fais-moi porter cette armure pesante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un soldat pour lui plaire:
Je le suivrai; qu'il permette aujourd'hui
Que ce soit moi qui combatte avec lui;
Et si jamais la terrible tempête
Des dards anglais vient menacer sa tête,
Qu'ils tombent tous sur ces tristes appas,
Qu'il soit du moins sauvé par mon trépas,
Qu'il vive heureux, que je meure pâmée
Entre ses bras, & que je sois aimée.
Tandis qu'ainsi cette belle parlait,
Et que Bonneau ses armes lui mettait,
Le roi Charlot à trois mille était.
La tendre Agnès prétend à l'heure même
Pendant la nuit aller voir ce qu'elle aime.
Ainsi vêtue, & pliant sous le poids,
N'en pouvant plus, maudissant son harnois,

Sur

Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, & la feſſe écorchée.
Le gros Bonneau ſur un normand monté,
Va lourdement & ronfle à ſon côté.
Le tendre amour, qui craint tout pour la belle,
La voit partir & ſoupire pour elle.
Agnès à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voiſin
Bruit de chevaux, & grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble; & voici des gendarmes,
Vêtus de rouge; & pour comble de maux,
C'était les gens de monſieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance, & demande *qui vive?*
A ce grand cri notre amante naïve,
Songeant au roi, répondit ſans détour,
Je ſuis Agnès, vive France & l'amour.
A ces deux noms que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès & ſon gros confident;
Ils ſont tous deux menés incontinent
A ce Chandos, qui terrible en ſa rage,
Avait juré de venger ſon outrage,
Et de punir les brigands ennemis
Qui ſa culotte & ſon fer avaient pris.
Dans ces momens où la main bienfaiſante
Du doux ſommeil laiſſe nos yeux ouverts,
Quand les oiſeaux reprennent leurs concerts,
Qu'on ſent en ſoi ſa vigueur renaiſſante,

Que les desirs pères des voluptés
Sont par les sens dans notre ame excités,
Dans ces momens, Chandos, on te présente
La belle Agnès plus belle & plus brillante
Que le soleil au bord de l'Orient.
Que sentis-tu, Chandos, en t'éveilant,
Lorsque tu vis cette nymphe si belle
A tes côtés, & tes grègues sur elle ?
Chandos pressé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de son regard lascif.
Agnès en tremble, & l'entend qu'il marmotte
Entre ses dents : *Je l'aurai, ma culotte.*
A son chevet d'abord il la fait seoir :
Quittez, dit-il, ma belle prisonnière,
Quittez ce poids d'une armure étrangère.
Ainsi parlant plein d'ardeur & d'espoir,
Il la décasque, il vous la décuirasse :
La belle Agnès s'en défend avec grace ;
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Mais il faut bien tout souffrir d'un vainqueur.
Le gros Bonneau que le Chandos destine
Au digne emploi de chef de sa cuisine,
Va dans l'instant mériter cet honneur ;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô nation française,
Pâtés d'anguille, & gigots à la braise.
La dame Alix, malgré son teint flétri,
Parut encor à la troupe Bretonne
De bonne prise, & Robert Makarti,

Brave Ecoſſais, vaillant chef du parti,
Dedans ſa tente emmena tôt la bonne.
Monſieur Chandos, hélas! que faites-vous?
Diſait Agnès d'un ton timide & doux.
Pardieu, dit-il, (tout héros Anglais jure)
Quelqu'un m'a fait une ſanglante injure.
Cette culotte eſt mienne; & je prendrai
Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainſi, mettre Agnès toute nue,
C'eſt même choſe; & la belle éperdue
Tout en pleurant lutait entre ſes bras,
Et lui diſant, non je n'y conſens pas.
Dans l'inſtant même un horrible fracas
Se fait entendre; on crie, alerte, aux armes,
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, & porte les alarmes.
A ſon réveil Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnois maſculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et ſon haubert & ſa large braguette,
Sans raiſonner ſaiſit ſoudainement,
D'un écuyer le dur accoutrement,
Monte à cheval ſur ſon âne, & s'écrie:
Venez venger l'honneur de la patrie.
Cent chevaliers s'empreſſent ſur ſes pas,
Ils ſont ſuivis de ſix cent vingt ſoldats.
Frère Lourdis, en ce moment de criſe,
Du beau palais où règne la ſottiſe

Eſt deſcendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atômes tout groſſiers;
Sur ſon gros dos portant balourderies,
Œuvres de moine, & belles âneries.
Ainſi bâté, ſi-tôt qu'il arriva,
Sur les Anglais ſa robe il ſecoua,
Son ample robe, & dans leur camp verſa
Tous les tréſors de ſa crace ignorance,
Tréſors communs au bon pays de France.
Ainſi des nuits la noire déité,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand ſur nous les pavots & les ſonges,
Et nous endort dans le ſein des menſonges.

CHANT QUATRIEME.

La Pucelle & Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château de Conculix.

SI j'étais roi, je voudrais être juſte,
Dans le repos maintenir mes ſujets,
Et tous les jours de mon empire auguſte
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que ſi j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux eſprits,
Par-ci, par-là, de bonnes récompenſes ;
Car après tout, leur travail vaut ſon prix.
Que ſi j'étais archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le moliniſte
D'apprivoiſer le rude janſéniſte :
Mais ſi j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle ;
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chaſſant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait ſon cœur en mes fers arrêté.
Heureux amans, que l'abſence eſt cruelle !
Que de danger on eſſuie en amour !
On riſque hélas ! dès qu'on quitte ſa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.

Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir ſur ſa nouvelle proie,
Quand tout-à-coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort & fait couler le ſang.
De Débora la redoutable lance
Perce Dildo ſi fatal à la France,
Lui qui pilla les tréſors de Clerveaux,
Et viola les ſœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Soukemart, digne d'aller en Grève.
Cet impudent né dans les durs climats
De l'Hibernie au milieu des frimats,
Depuis trois ans faiſait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terraſſe & milord Halifax,
Et ſon couſin l'impertinent Borax,
Et Midarblon qui renia ſon père,
Et Marbonay qui fit cocu ſon frère.
A ſon exemple on ne voit chevalier,
Il n'eſt gendarme, il n'eſt bon écuyer,
Qui dix Anglais n'enfile de ſa lance;
La mort les ſuit, la terreur les devance:
Ils penſent voir en ce moment affreux
Un dieu puiſſant qui combat avec eux.
Parmi le bruit de l'horrible tempête
Frère Lourdis criait à pleine tête;
Elle eſt pucelle : Anglais, frémiſſez tous;
C'eſt ſaint Denis qui l'arme contre vous;

Elle eſt pucelle, elle a fait des miracles ;
Contre ſon bras vous n'avez point d'obſtacles,
Vite à genoux, excrémens d'Albion,
Demandez-lui ſa bénédiction.

Certain Anglais, écumant de colère,
Incontinent fait empoigner le frère ;
On vous le lie, & le moine content,
Sans s'émouvoir continuait criant :
Je ſuis martyr ; Anglais, il faut me croire ;
Elle eſt pucelle, elle aura la victoire.

L'homme eſt crédule, & dans ſon faible cœur
Tout eſt reçu : c'eſt une molle argile.
Mais que ſur-tout il paraît bien facile
De nous ſurprendre & de nous faire peur !
Du bon Lourdis le diſcours extatique
Fit plus d'effet ſur le cœur des ſoldats ;
Que l'amazone & ſa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil inſtinct qui fait croire aux prodiges,
L'eſprit d'erreur, le trouble, les vertiges,
La froide crainte & la confuſion,
Sur les Anglais répandent leur poiſon.
Les cris perçans & les clameurs qu'ils jettent,
Les hurlemens que les échos répetent,
Et la trompette & le ſon des tambours,
Font un vacarme à rendre les gens ſourds.

Le grand Chandos toujours plein d'aſſurance,
Leur crie : Enfans, conquérans de la France,

Marchez à droite ; il dit, & dans l'instant
On tourne à gauche, & l'on fuit en jurant.
Ainsi jadis dans ces plaines fécondes,
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des cieux,
Dieu ne voulant d'un pareil voisinage,
En cent jargons transmua leur langage.
Si-tôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait ;
Et cette gent de qui Dieu se moquait,
Se sépara, laissant là son ouvrage.
On sait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les assiégeans.
La renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la *Pucelle :*
Vous connaissez l'impétueuse ardeur
De nos Français ; ces fous sont pleins d'honneur :
Ainsi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déjà Dunois la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Grèce on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, & la Hire, & Saintrailles,
Et Richemont, sont sortis des murailles,
Croyant déjà chasser les ennemis,
Et criant tous ; où sont-ils ? où sont-ils ?
Ils n'étaient pas bien loin ; car près des portes
Sire Talbot, homme de très-grand sens,
Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens,
En embuscade avait mis dix cohortes.

Nos chevaliers à peine ont fait cent pas,
Que ce Talbot leur tombe sur les bras ;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble & petit théatre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le sang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraissa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama, de Pharsale,
De Malplaquet la campagne fatale,
Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous eussiez vu les lances hérissées,
L'une sur l'autre en cent tronçons cassées ;
Les écuyers, les chevaux renversés,
Dessus leurs pieds dans l'instant redressés ;
Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du soleil redoubler la lumière ;
De tous côtés, voler, tomber à bas
Epaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.
Du haut des cieux les anges de la guerre,
Le fier Michel, & l'exterminateur,
Et des Persans le grand flagellateur,
Avaient les yeux attachés sur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.
Michel alors prit les vastes balances
Où dans le ciel on pèse les humains.
D'une main sûre il pesa les destins,
Et les héros d'Angleterre & de France.

Nos chevaliers peſés exactement,
Légers de poids par malheur ſe trouvèrent :
Du grand Talbot les deſtins l'emportèrent :
C'était du ciel un ſecret jugement.
Le Richemont ſe voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la feſſe ;
Le vieux Saintraille au-deſſus du genou,
Le beau la Hire, ah, je n'oſe dire où :
Mais que je plains ſa gentille maîtreſſe !
Dans un marais la Trimouille enfoncé,
N'en put ſortir qu'avec un bras caſſé :
Donc à la ville il fallut qu'ils revinſſent
Tout éclopés, & qu'au lit ils ſe tinſſent.
Voilà comment ils furent bien punis ;
Car ils s'étaient moqués de ſaint Denis.
Comme il lui plaît Dieu fait juſtice ou grace:
Queſnel l'a dit, nul ne peut en douter.
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux laidement ajuſté
S'en retournait ſur un brancard porté,
En maugréant & Jeanne & ſa fortune.
Dunois n'ayant égratignure aucune,
Pouſſe aux Anglais plus prompt que les éclairs:
Il fend leurs rangs, ſe fait jour à travers,
Paſſe, & ſe trouve au lieu où la Pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.
Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du ſommet des montagnes,

Mêlent leurs flots, assemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes:
Plus dangereux étaient Jeanne & Dunois,
Unis ensemble & frappans à la fois.
Dans leur ardeur si bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chassèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit survint; Jeanne & l'autre héros
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte en criant *vive France*
Au coin d'un bois où régnoit le silence:
Au clair de lune ils cherchent le chemin,
Ils viennent, vont, tournent, le tout en vain;
Enfin rendus, ainsi que leur monture,
Mourans de faim & lassés de chercher,
Ils maudissaient la fatale aventure
D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voile, sans bousole,
Tournoie au gré de Neptune & d'Eole.
Un certain chien qui passa tout auprès,
Pour les sauver sembla venir exprès;
Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête,
Virant sa queue, & portant haut sa tête:
Devant eux marche, & se tournant cent fois,
Il paraissait leur dire en son patois,
Venez par-là, messieurs, suivez-moi vîte;
Venez, vous dis-je, & vous aurez bon gîte.
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ces façons ce que voulait ce chien.

Ils ſuivent donc guidés par l'eſpérance,
En priant Dieu pour le bien de la France,
En ſe faiſant tous deux de tems en tems
Sur leurs exploits de très-beaux complimens.
Du coin laſcif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle;
Mais il ſavait qu'à ſon bijou caché
De tout l'état le ſort eſt attaché,
Et qu'à jamais la France eſt ruinée,
Si cette fleur ſe cueille avant l'année.
Il étouffait noblement ſes deſirs,
Et préférait l'état à ſes plaiſirs.
Au point du jour apparut à leur vue
Un beau palais d'une vaſte étendue:
De marbre blanc était bâti le mur:
Une dorique & longue colonade
Porte un balcon formé de jaſpe pur;
De porcelaine était la baluſtrade.
Nos paladins enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien aboie; auſſi-tôt vingt trompettes
Se font entendre, & quarante eſtafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
Très-galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduiſent;
Dans des bains filles les introduiſent
Honnêtement; puis lavés, eſſuyés,
D'un déjeûner amplement feſtoyés,

Dans

Dans de beaux lits brodés ils ſe couchèrent,
Et juſqu'au ſoir en héros ils ronflèrent.
Il faut ſavoir que le maître & ſeigneur
De ce logis digne d'un empereur,
Etait le fils de l'un de ces génies
Des vaſtes cieux habitans éternels,
De qui ſouvent les grandeurs infinies
S'humaniſaient chez les faibles mortels.
Or cet eſprit mêlant ſa chair divine
Avec la chair d'une bénédictine,
En avait eu le ſeigneur Conculix,
Grand Négromant, & le très-digne fils
De cet incube & de la ſœur Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
Son géniteur deſcendant de ſa ſphère,
Lui dit, enfant, tu me dois la lumière;
Je viens te voir, tu peux former des vœux;
Souhaite, parle, & je te rends heureux.
Le Conculix né très-voluptueux,
Et digne en tout de ſa noble origine,
Dit: Je me ſens de race bien divine,
Car je raſſemble en moi tous les deſirs;
Et je voudrais avoir tous les plaiſirs.
Des voluptés raſſaſiez mon ame;
Je veux aimer comme homme & comme femme,
Etre la nuit du ſexe féminin,
Et tout le jour du ſexe maſculin.
L'incube dit: *Tel ſera ton deſtin*;

Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de sa double nature.
Mais Conculix avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant, eh quoi? celui de plaire.
Dieu pour punir ce génie effréné,
Le rendit laid comme un diable incarné:
Et l'impudique avait dessous le linge,
Odeur d'un bouc, & poil gris d'un vieux singe:
Pour comble enfin, de lui-même charmé,
Il se croyait tout fait pour être aimé.
De tous côtés on lui cherchait des belles,
Des bacheliers, des pages, des pucelles.
Et si quelqu'un à ce monstre lascif
N'acordait pas le plaisir malhonnête,
Bouchait son nez, ou détournait la tête,
Il était sûr d'être empalé tout vif.
Le soir venu, Conculix étant femme,
Un farfadet de la part de madame,
S'en vint prier monseigneur le bâtard
A manger caille, oie, bœuf au gros lard
Dans l'entresol, tandis qu'en compagnie,
Jeanne soupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé descend,
Chez Conculix, un soupé fin l'attend.
Madame avait prodigué la parure,
Les diamans surchargeaient sa coëffure:

Son gros cou jaune & ſes deux bras quarrés,
Sont de rubis, de perles entourés,
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le preſſe au ſortir de la table.
Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois :
Il eût voulu de quelque politeſſe
payer au moins les ſoins de ſon hôteſſe :
Et du tendron contemplant la laideur,
Il ſe diſait, j'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point : le plus bouillant courage
Peut quelquefois eſſuyer cet outrage.
Lors Conculix, qui le crut impuiſſant,
Chaſſa du lit le guerrier languiſſant :
Et prononça la ſentence fatale,
Criant aux ſiens : Sergens qu'on me l'empale.
Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Ce fier guerrier, l'honneur de ſa patrie,
S'en va périr au printems de ſa vie.
Dedans la cour il eſt conduit tout nu,
Pour être aſſis ſur un bâton pointu.
Déjà du jour la belle avant-courière
De l'Orient entr'ouvrait la barrière.
Or vous ſavez que cet inſtant préfix
Changeait madame en monſieur Conculix.
Alors brûlant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,

Les rideaux tire, & lui fourant au ſein
Les doigts velus d'une gluante main,
Il a déjà l'héroïne empeſtée
D'un gros baiſer de ſa bouche infectée.
Plus il s'agite, & plus il devient laid.
Jeanne qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un ſoufflet
A poing fermé ſur ſon vilain viſage.
Le magot tombe, & roule en bas du lit,
Les yeux ſe pochent, & le nez ſe meurtrit.
Il crie, il heurle. Une troupe profane
Vient à ſon aide : on vous empoigne Jeanne.
On va punir ſa fière cruauté
Par l'inſtrument chez les Turcs uſité.
De ſa chemiſe auſſi-tôt dépouillée,
De coups de fouet en paſſant flagellée,
Elle eſt livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois ſoumis à leurs fureurs,
N'attendant plus que ſon heure dernière,
Faiſait à Dieu ſa dévote prière ;
Mais une œillade impérieuſe & fière,
De tems en tems étonnait les bourreaux,
Et ſes regards diſaient, c'eſt un héros.
Mais quand Dunois eut vu ſon héroïne,
Des fleurs de lys vengereſſe divine,
Prête à ſubir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconſtance du ſort :
De la Pucelle il parcourait les charmes ;
Et regardant les funeſtes appréts

De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne verſa jamais,
Non moins ſuperbe, & non moins charitable,
Jeanne aux frayeurs toujours impénétrable,
Languiſſamment le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui ſeul ſon grand cœur gémiſſait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeuneſſe
Dans leur pitié mettait trop de tendreſſe:
Leurs feux ſecrets, par un deſtin nouveau,
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau:
Et cependant l'animal amphibie
A ſon dépit joignant la jalouſie,
Faiſait aux ſiens l'effroyable ſignal
Qu'on embrochât le couple déloyal.
Dans ce moment une voix de tonnerre,
Qui fit trembler & les airs & la terre,
Crie: *Arrêtez, gardez-vous d'empaler,*
N'empalez pas. Ces mots font reculer
Les fiers licteurs. On regarde, on aviſe
Sous le portail un grand homme d'égliſe,
Coëffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon,
On reconnut le père Grisbourdon.
Ainſi qu'un chien dans la forêt voiſine,
Ayant ſenti d'une adroite narine
Le doux fumet, & tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors,
Il le pourſuit d'une courſe légère;
Et ſans le voir, par l'odorat mené,

Franchit foſſés, ſe gliſſe en la bruyère,
Par d'autres cerfs il n'eſt point détourné :
L'indigne fils de ſaint François d'Aſſiſe,
Porté toujours ſur ſon gros muletier,
De la Pucelle a ſuivi le ſentier,
Courant ſans ceſſe & ne lâchant point priſe.
En arrivant, il crie à Conculix :
Au nom du diable & par les eaux du Stix,
Par le démon qui fut ton digne père,
Par le pſeautier de ſœur Alix ta mère,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux,
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier & ſi cette Pucelle
N'ont pu remplir avec toi leur devoir,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle ;
D'un cordelier éprouve le pouvoir ;
Tu vois de plus cet animal inſigne,
Ce mien mulet de me porter ſi digne ;
Je t'en fais don, c'eſt pour toi qu'il eſt fait ;
Et tu diras, tel moine, tel mulet.
Laiſſons aller ce gendarme profane ;
Qu'on le délie, & qu'on nous laiſſe Jeanne ;
Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs ſont épris.
On vous dira, qu'il n'eſt point de femelle,
Tant pudibonde & tant vierge fut-elle,
Qui n'eut été fort aiſe en pareil cas.
Mais la Pucelle aimait mieux le trépas ;

Et ce ſecours infernal & lubrique,
Semblait horrible à ſon ame pudique.
Elle pleurait, elle implorait les cieux ;
Et rougiſſant d'être ainſi toute nue,
De tems en tems fermant ſes triſtes yeux,
Ne voyant point, penſait n'être point vue.
Le bon Dunois était déſeſpéré ;
Quoi, diſait-il, ce paillard décloîtré
Aura ma Jeanne & perdra ma patrie !
Tout va céder à ce ſorcier impie,
Tandis que moi diſcret juſqu'à ce jour,
Modeſtement je cachais mon amour.
Pour Conculix, le diſcours énergique,
Du cordelier fit ſur lui grand effet.
Il accepta le marché ſéraphique.
Ce ſoir, dit-il, vous & votre mulet
Tenez-vous prêts... Cependant je pardonne
A ces marmots, & vous les abandonne.
Le moine alors, d'un air d'autorité,
Frapa trois coups ſur l'animal bâté,
Puis fit un cercle, & prit de la pouſſière,
Que ſur la bête il jeta par derrière,
En lui diſant ces mots toujours puiſſans,
Que Zoroaſtre enſeignait aux Perſans...
A ces grands mots dits en langue du diable,
O grand pouvoir, ô merveille ineffable !
Notre mulet ſur deux pieds ſe dreſſa,
Sa tête oblongue en ronde ſe changea,
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent;

Sous ſon bonnet ſes oreilles ſe tinrent.
Ainſi jadis ce ſublime empereur,
Dont Dieu punit le cœur dur & ſuperbe,
Sept ans cheval, & ſept ans nourri d'herbe,
Redevint homme, & n'en fut pas meilleur.
Du ceintre bleu de la céleſte ſphère,
Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le triſte & piteux cas.
Faire eut-il dû de Vulcain le faux pas,
Il eût voulu s'élancer ſur la terre.
Mais il était lui-même en embarras.
Denis s'était attiré ſur les bras
Par ſon voyage une fâcheuſe affaire.
Saint George était le patron d'Angleterre;
Il ſe plaignit que monſieur ſaint Denis,
Sans aucun ordre & ſans aucun avis,
A ſes Bretons eût fait ainſi la guerre.
George & Denis de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les ſaints Anglais ont dans leur caractère
Je ne ſais quoi de fier & d'inſulaire:
Mais il eſt tems, lecteur, de m'arrêter;
Il faut fournir une longue carrière:
J'ai peu d'haleine, & je dois vous conter
L'événement de tout ce grand myſtère,
Dire comment ce nœud ſe débrouilla,
Ce que fit Jeanne, & ce qui ſe paſſa
Dans les enfers, au ciel & ſur la terre.

CHANT CINQUIEME.

Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, eſt en enfer. Il raconte ſon aventure aux diables.

O Mes amis, vivons en bons chrétiens,
C'eſt le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A ſon devoir il faut enfin ſe rendre.
Dans mon printems j'ai hanté des vauriens :
A leurs deſirs ils ſe livraient en proie,
Souvent au bal, jamais dans le ſaint lieu,
Soupant, couchant chez les filles de joie,
Et ſe moquant des ſerviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t-il? La mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vient viſiter nos diſeurs de bons mots ;
La fièvre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huiſſière d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux ;
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire : allons, il faut partir ;
Où voulez-vous, monſieur, qu'on vous enterre ?
Lors un tardif & faible repentir

Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à ſon aide appelle ſaint Martin,
L'autre ſaint Roch, l'autre ſainte Nitouche.
On pſalmodie, on braille du latin,
On les aſperge, hélas! le tout en vain.
Aux pieds du lit ſe tapit le malin,
Ouvrant la griffe, & lorſque l'ame échappe
Du corps chétif, au paſſage il la happe,
Puis vous la porte au fin fond des enfers,
Digne ſéjour de ces eſprits pervers.
Mon cher lecteur, il eſt tems de te dire,
Qu'un jour ſatan, ſeigneur du ſombre empire,
A ſes vaſſaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal;
On avait fait une énorme recrue,
Et les démons buvaient la bien-venue
D'un certain pape & d'un gros cardinal,
D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
De deux curés & de quarante moines,
Tous frais venus du ſéjour des mortels,
Et dévolus aux braſiers éternels.
Le roi cornu de la huaille noire
Se déridait au milieu de ſes pairs.
On s'enivrait du nectar des enfers,
On fredonnait quelques chanſons à boire;
Lorſqu'à la porte il s'élève un grand cri:
Ah, bon jour donc, vous voilà, vous voici,
C'eſt lui, meſſieurs, c'eſt le grand émiſſaire,

C'eſt Grisbourdon notre féal ami,
Entrez, entrez, & chauffez-vous ici;
Et bras deſſus, & bras deſſous, beau-père,
Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,
Fils de Satan, apôtre de l'enfer.
On vous l'embraſſe, on le baiſe, on le ſerre;
On vous le porte en moins d'un tour de main,
Toujours baiſé, vers le lieu du feſtin.
Satan ſe lève, & lui dit: Fils du diable,
O des frapparts ornement vénérable,
Certes ſi-tôt je n'eſpérais te voir;
Chez les humains tu m'étais néceſſaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir?
Par toi la France était mon ſéminaire;
En te voyant je perds tout mon eſpoir,
Mais du deſtin la volonté ſoit faite,
Bois avec nous, & prends place à ma droite.
Le cordelier plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon ſeigneur,
Puis d'un air morne, il jette au loin la vue
Sur cette vaſte & brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuſe mort, les tourmens, les forfaits;
Trône éternel où ſied l'eſprit immonde,
Abîme immenſe où s'engloutit le monde;
Sépulchre où gît la docte antiquité,
Eſprit, amour, ſavoir, grace, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable,
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.

Tu ſais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois ſont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan des princes le modèle,
Ce doux Titus, l'amour de l'univers,
Les deux Catons, ces fléaux des pervers,
Ce Scipion, maître de ſon courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage;
Vous y grillez, ſage & docte Platon,
Divin Homère, éloquent Ciceron;
Et vous, Socrate, enfant de la ſageſſe,
Martyr de Dieu dans la profane Grèce;
Juſte Ariſtide, & vertueux Solon,
Tous malheureux morts ſans confeſſion.
Mais ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudière grande
Certains quidams ſaints ou rois, dont le nom
Orne l'hiſtoire & pare la légende.
Un des premiers était le roi Clovis.
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne,
Qu'un ſi grand roi, qui tout ſon peuple a mis
Dans le chemin du benoît paradis,
N'ait pu jouir du ſalut qu'il nous donne.
Ah! qui croirait qu'un premier roi chrétien
Fût en effet damné comme un payen?
Mais mon lecteur ſe ſouviendra très-bien,
Qu'être lavé de cette eau ſalutaire
Ne ſuffit pas, quand le cœur eſt gâté.

Or

Or ce Clovis dans le crime empâté,
Portait un cœur inhumain, ſanguinaire ;
Et ſaint Remi ne put laver jamais
Ce roi des Francs gangrené de forfaits.
Parmi ces grands, ces ſouverains du monde,
Enſevelis dans cette nuit profonde,
On diſcernait le fameux Conſtantin.
Eſt-il bien vrai ? criait avec ſurpriſe
Le moine gris : ô rigueur ! ô deſtin !
Quoi, ce héros fondateur de l'égliſe,
Qui de la terre a chaſſé les faux dieux,
Eſt deſcendu dans l'enfer avec eux ?
Lors Conſtantin dit ces triſtes paroles :
J'ai renverſé le culte des idoles :
Sur les débris de leurs temples fumans
Au Dieu du ciel j'ai prodigué l'encens ;
Mais tous mes ſoins pour ſa grandeur ſuprême
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même ;
Les ſaints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marchepied du trône des Céſars.
L'ambition, les fureurs, les délices
Etaient mes dieux, avaient mes ſacrifices.
L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur ſang
Ont cimenté ma fortune & mon rang.
Pour conſerver cette grandeur ſi chère,
J'ai maſſacré mon malheureux beau-père.
Dans les plaiſirs & dans le ſang plongé,
Faible & barbare en ma fureur jalouſe,

Ivre d'amour, & de ſoupçons rongé,
Je fis périr mon fils & mon épouſe.
O Grisbourdon ! ne ſois plus étonné,
Si comme toi Conſtantin eſt damné.
Ainſi que lui vingt rois fêtés à Rome,
Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
Le pape eut beau, pour payer leurs bienfaits,
Les mettre en rouge au livre qu'on renomme,
Leur donner jour, & vouloir qu'on les
chomme.
Le diable rit de tous ces beaux décrets.
D'après leur vie il leur lut leurs arrêts,
Et chacun d'eux jugé ſur ſes forfaits,
Rôtit ou bout comme il fut méchant homme.
Riant au nez du ſire Conſtantin,
Le cordelier en fort mauvais latin
Fit compliment, puis en marchant admire
Tous les ſecrets du ténébreux empire.
En même rang que ces fameux brigands
Si ſottement célébrés ſur la terre,
Et juſtement dévoués aux tourmens
Dans les enfers, le très-révérend frère
Vit ſaint Louis, la fleur de nos patrons,
Ce ſaint Louis, le père des Bourbons.
Il maudiſſait la cruelle manie
Qui ſur la foi d'un fourbe Ultramontain
Lui fit laiſſer à ſon mauvais deſtin
Sans nuls galans ſa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la Turque Syrie

Aſſaſſiner le pauvre Sarrazin.
Ce roi bigot, inſenſé paladin,
Qui dans le ciel aurait eu belle place,
S'il eût été tout ſimplement chrétien,
Grillait là-bas, & le méritait bien.
Homme pieux, ſans être homme de bien,
Laiſſant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au-delà de la grace,
Et bien plus loin que les commandemens.
Il ſe feſſa, ſe couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaiſe chère,
Onc ne tâta de biſques, d'ortolans,
Onc ne mangea ni perdrix ni faiſans.
Sur un châlit, ſans fermer la paupière,
L'eſprit au ciel, la diſcipline en main,
Il attendit ſouvent le lendemain.
Il eut mieux fait certes, le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa margoton
Tranquillement au ſein de ſon empire,
C'eſt, ſur ma foi, pour aller au démon,
Un ſot chemin que celui du martyre.
Cet innocent renta les Quinze-vingt,
Pour le moutier dota cent pauvres filles,
Et fonda gîte aux dévots pélerins.
C'eſt bien de quoi le mettre au rang des ſaints!
Mais ſans remords dans le ſein des familles,
Il répandit de ſes dévotes mains
Les triſtes fruits des combats inhumains,

Et le trépas & l'affreuſe indigence.
Il apauvrit, il dévaſta la France,
Il la remplit de veuves, d'orphelins.
Quel diable eut fait plus de mal aux humains?
Le Grisbourdon le vit, & ſut ſe taire.
Dans un réduit à feu de réverbère,
Il vit bouillir maint grands prédicateurs,
Riches prélats, caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne, & nonnains d'Italie;
De tous les rois les graves confeſſeurs;
De nos beautés les paillards directeurs;
Le paradis ils ont eu en leur vie.
Dans le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron,
Soûs un grand feutre, en forme de galère,
Le moine vit le féroce Calvin,
Qui des deux yeux au défaut de la main,
Faiſait la nique à Luther ſon confrère,
Puis menaçait un pontife Romain.
A ſon regard farouche, atrabilaire,
On connaiſſait de l'orgueilleux ſectaire
Le mauvais cœur, l'eſprit intolérant,
L'ame jalouſe & digne d'un tyran.
Tout en cuiſant, il ſemblait être encore
Dans ſa cité, qu'un galant homme abhorre,
Et que redoute un eſprit dégagé
Des contes vieux, & du ſot préjugé
A voir rôtir Servet le grand apôtre,
Juſte ennemi, toutefois indiſcret,

De ſaint auteur, de ſainte patenôtre,
Rival haï, dont tout le crime était
De raiſonner mieux que lui ne faiſait
Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
Semblait entendre & voir à ſes genoux
Lui crier grace & demander la vie
Ce Nivernois (*) dont il fut ſi jaloux,
Ce ſot prélat faiſeur de boutonnières,
Galant chéri des jeunes chambrières,
Qui préféra les caffards Genevois
Aux bonnes gens du pays Champenois.
Pendez, pendez, le vilain ſemblait dire.
Baiſer ſoubrette eſt péché dont ma loi
Ne permet point aux huguenots de rire.
Et ce paillard doit périr ſur ma foi,
Pour avoir eu plus de plaiſir que moi.
Le cordelier d'une voix de tonnerre,
Qu'accompagnait un regard furieux,
Lui dit : Maraut, de quel droit ſur la terre
Prétendis-tu punir l'amour heureux ?
Qui t'avoua de la cruelle guerre
Que tu livras à ces enfans des dieux,
Qu'un zèle ardent pour la paix des familles
Conſacre au ſoin de ſoulager les filles.
Dans la fureur dont il était atteint,
Certes le moine allait faire tapage,

(*) *Spiſame*, Evêque de Nevers.

Et de Genève à mal mettre le saint,
Quand il connut qu'il était dans la cage,
Où de sa main Lucifer même a peint
Tous les damnés que fournira chaque âge.
Quiconque entrait dans ce damné réduit
Se sentait tôt animé de l'esprit.
Il croyait voir, il lui semblait entendre
Se démener, & gennir les portraits.
De l'avenir pénétrant les secrets
Comme présens, sans jamais s'y méprendre.
Il les avait dans son cerveau frappé :
Et des damnés chez les races futures
Il devinait les noires aventures,
Mieux que prophète, ou démon incarné.
Le Grisbourdon dedans la galerie,
Venant calmer sa claustrale furie,
Il apperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en étoile arrondie.
Au fier aspect de cet animal pie,
Le cordelier riant d'un ris malin,
Se dit tout bas : Cet homme est jacobin.
» Quel est ton nom ? s'écria-t-il soudain.
L'ombre répond d'un ton mélancholique :
» Hélas ! mon fils, je suis saint Dominique.
A ce discours, à cet auguste nom,
Vous eussiez vu reculer Grisbourdon ;
Il se signait, il ne pouvait le croire.
Comment, dit-il, dans la caverne noire

Un ſi grand ſaint, un apôtre, un docteur!
Vous, de la foi le ſacré protecteur,
Homme de Dieu, prêcheur évangélique,
Certes ici la grace eſt en défaut.
Vous dans l'enfer ainſi qu'un hérétique!
Pauvres humains qu'on eſt trompé là-haut!
Et puis allez dans vos cérémonies,
De tous les ſaints chanter les litanies.
Lors repartit avec un ton dolent,
Notre Eſpagnol au manteau noir & blanc:
Ne ſongeons plus aux vains diſcours des hommes;
De leurs erreurs qu'importe le fracas?
Infortunés, tourmentés où nous ſommes,
Loués, fêtés où nous ne ſommes pas:
Tel ſur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'enfer eſt cuit bien triſtement;
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les cieux a la vie éternelle.
Pour moi je ſuis dans la noire ſéquelle,
Très-juſtement pour avoir autrefois
Perſécuté ces pauvres Albigeois.
Je n'étais pas envoyé pour détruire,
Et je ſuis cuit pour les avoir fait cuire.
Non que je ſois condamné ſans retour.
J'eſpère encore me trouver quelque jour
Avec les ſaints, au ſéjour de la gloire,
Mais en ces lieux je fais mon purgatoire.

Oh, quand j'aurais une langue de fer
Toujours parlant, je ne pourrais ſuffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer & dire,
Combien de ſaints on rencontre en enfer.
Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut aſſez fait au fils de ſaint François
Tous les honneurs de leur triſte patrie,
Chacun cria d'une commune voix,
Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte;
Qui t'a conduit vers une fin ſi prompte;
Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton ame dure eſt tombée ici-bas.
Meſſieurs, dit-il, je ne m'en défends pas;
Je vous dirai mon étrange aventure,
Elle pourra vous étonner d'abord;
Mais il ne faut me taxer d'impoſture,
On ne ment plus ſi-tôt que l'on eſt mort.
J'étais là-haut, comme on ſait, votre apôtre,
Et pour l'honneur du froc & pour le vôtre;
Je concluais l'exploit le plus galant
Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah, l'animal inſigne!
Ah, le grand-homme! ah, quel rival condigne!
Mon muletier ferme dans ſon devoir,
De Conculix avait paſſé l'eſpoir.
J'avais auſſi pour ce monſtre femelle
Sans vanité prodigué tout mon zèle:
Le Conculix, ravi d'un tel effort,
Nous laiſſait Jeanne en vertu de l'accord.

Jeanne la forte, & Jeanne la rebelle
Perdait bientôt ce grand nom de Pucelle,
Entre mes bras elle ſe débattait;
Le muletier par-deſſous la tenait,
Et Conculix de bon cœur ricannait.
Mais croirez-vous ce que je vais vous dire?
L'air s'entr'ouvrit, & du haut de l'empire
Qu'on nomme ciel, lieu où ni vous ni moi
N'irons jamais, & vous ſavez pourquoi;
Je vis deſcendre, ô fatale merveille!
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,
Quand Balaam ſur la montagne alla.
Quel terrible âne! il portait une ſelle
D'un beau velours, & ſur l'arçon d'icelle
Etait un ſabre à deux larges tranchans:
De chaque épaule il lui ſortait une aîle,
Dont il volait, & devançait les vents.
A haute voix alors s'écria Jeanne,
Dieu ſoit loué, voici venir mon âne.
A ce diſcours je fus tranſi d'effroi;
L'âne à l'inſtant ſes quatre genoux plie,
Lève ſa queue & ſa tête polie,
Comme diſant à Dunois, monte-moi.
Dunois le monte, & l'animal s'envole
Sur notre tête, & paſſe, & caracole.
Dunois planant le cimeterre en main,
Sur moi chétif fondit d'un vol ſoudain.
Mon cher Satan, mon ſeigneur ſouverain,

Ainſi, dit-on, lorſque tu fis la guerre
Imprudemment au maître du tonnerre,
Tu vis ſur toi s'élancer ſaint Michel,
Vengeur fatal des injures du ciel.
Réduit alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la ſorcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux cordelier
Le ſourcil noir & le viſage altier.
Je pris la mine & la forme charmante
D'une beauté douce, fraîche, innocente;
De blonds cheveux ſe jouaient ſur mon ſein.
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naiſſante.
J'avais tout l'art du ſexe féminin.
Je compoſais mes yeux & mon viſage;
On y voyait cette naïveté
Qui toujours trompe, & qui toujours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus ſage.
J'euſſe amolli le cœur le plus ſauvage;
Car j'avais tout, artifice & beauté.
Mon paladin en parut enchanté.
J'allais périr; ce héros invincible
Avait levé ſon braquemart terrible;
Son bras était à demi deſcendu,
Et Grisbourdon ſe croyait pourfendu.
Dunois regarde, il s'émeut, il s'arrête.
Qui de Méduſe eût vu jadis la tête,

Etait en roc mué ſoudainement :
Le beau Dunois changea bien autrement.
Il avait l'ame avec les yeux frappée ;
Je vis tomber ſa redoutable épée :
Je vis Dunois ſentir à mon aſpect
Beaucoup d'amour & beaucoup de reſpect.
Qui n'aurait cru que j'euſſe eu la victoire ?
Mais voici bien le pis de mon hiſtoire.
Le muletier qui preſſait dans ſes bras
De Jeanne d'Arc les robuſtes appas,
En me voyant ſi gentille & ſi belle,
Brûla ſoudain d'une flamme nouvelle.
Hélas ! mon cœur ne le ſoupçonnait pas
De convoiter des charmes délicats.
Un cœur groſſier connaître l'inconſtance !
Il lâcha priſe, & j'eus la préférence.
Il quitte Jeanne, ah, funeſte beauté !
A peine Jeanne eſt-elle en liberté,
Qu'elle apperçut le brillant cimeterre
Qu'avait Dunois laiſſé tomber par terre.
Du fer tranchant ſa dextre ſe ſaiſit,
Et dans l'inſtant que le ruſtre infidele
Quittait pour moi la ſuperbe Pucelle,
Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
Et d'un revers la nuque me fendit.
Depuis ce tems je n'ai nulle nouvelle
Du muletier, de Jeanne la cruelle,
De Conculix, de l'âne, de Dunois.
Puiſſent-ils tous être empalés cent fois !

Et que le ciel qui confond les coupables,
Pour mon plaiſir les donne à tous les diables !
Ainſi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'enfer en rit d'aſſez bon cœur.

CHANT SIXIEME.

Aventure d'Agnès & de Monroſe. Temple de la Renommée. Aventure de Dorothée.

Quittons l'enfer, quittons ce gouffre immonde,
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer :
Dreſſons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui ſe paſſe au monde.
Ce monde, hélas, eſt bien un autre enfer.
Je vois par-tout l'innocence proſcrite,
L'homme de bien flétri par l'hypocrite ;
L'eſprit, le goût, les beaux arts éperdus,
Sont envolés, ainſi que les vertus.
Une rampante & lâche politique
Tient lieu de tout, eſt le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le ſage arme la main des ſots :
Et l'intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait & la paix & la guerre,
Triſte & penſif auprès d'un coffre-fort,
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels inſenſés & coupables,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
Ah, malheureux qui péchez ſans plaiſir,

Dans vos erreurs ſoyez plus raiſonnables ;
Soyez au moins des pécheurs fortunés ;
Et puiſqu'il faut que vous ſoyez damnés,
Damnez-vous donc par des fautes aimables.
Agnès Sorel ſut en uſer ainſi :
On ne lui peut reprocher en ſa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne, & je penſe qu'auſſi
Dieu tout clément aura pris pitié d'elle :
En paradis tout ſaint n'eſt pas pucelle.
Quand Jeanne d'Arc défendait ſon honneur,
En combattant avec tant de bonheur,
Et que du fil de ſa céleſte épée
De Grisbourdon la tête fut tranchée,
Notre âne ailé qui deſſus ſon harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner & de l'ôter à Jeanne.
Quelle raiſon en avait-il? l'amour ;
Le tendre amour, & la naiſſante envie,
Dont en ſecret ſon ame était ſaiſie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel doux eſpoir, quelle flamme hardie,
Preſſaient déja ce héros d'Arcadie.
Il prend ſon vol, & Dunois ſtupéfait
A tire d'aile eſt porté comme un trait.
Il regardait de loin ſon héroïne,
Qui toute nue, & le fer à la main,

Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de ſang ſe frayait un chemin.
Le Conculix veut l'arrêter en vain;
Ses farfadets, ſon peuple aërien,
En cent façons volent ſur ſon paſſage.
Jeanne s'en moque & paſſe avec courage.
Lorſqu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, & s'approchant admire
L'art étonnant de ce palais de cire;
De toutes parts un eſſaim bourdonnant
Sur mon badaut s'en vint fondre avec rage,
Un peuple ailé lui couvre le viſage;
L'homme piqué court à tort, à travers,
De ſes deux mains il frappe, il ſe démène,
Diſſipe, tue, écraſe par centaine,
Cette canaille habitante des airs.
C'était ainſi que la Pucelle fière
Chaſſait au loin cette foule légère.
A ſes genoux le chétif muletier
Craignant pour ſoi le ſort du cordelier,
Tremble & s'écrie, *O pucelle, ô ma mie!*
Dans l'écurie autrefois tant ſervie!
Quelle furie! épargne au moins ma vie,
Que les honneurs ne changent point tes mœurs.
Tu vois mes pleurs, ah, Jeanne! je me meurs.
Jeanne répond, faquin, je te fais grace,
Dans ton vil ſang de fange tout chargé
Ce fer divin ne ſera point plongé.
Végète encor, & que ta lourde maſſe

Ait à l'inſtant l'honneur de me porter :
Je ne te puis en mulet tranſlater ;
Mais ne m'importe ici de la figure,
Homme ou mulet tu ſeras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
Et je prétends le retrouver en toi ;
Ça qu'on ſe courbe : elle dit, & la bête
Marche des mains, & Jeanne ſur ſon dos
Va dans les champs affronter les héros.
Pour Conculix, honteux, plein de colère,
Il s'en alla murmurer chez ſon père.
Mais que devint la belle Agnès Sorel ?
Vous ſouvient-il de ſon trouble cruel ?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embraſſait toute nue ?
Ce Jean Chandos s'élança de ſes bras,
Très-bruſquement & courut aux combats.
La belle Agnès crut ſortir d'embarras.
De ſon danger encor toute ſurpriſe,
Elle jurait de n'être jamais priſe
A l'avenir en un ſemblable cas.
Au bon roi Charles elle jurait tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
De reſpecter ce tendre & doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle.
Mais il ne faut jamais jurer de rien.
Dans ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp ſurpris tumulte inſéparable,

Quand chacun court, officier & ſoldat,
Que l'un s'enfuit, & que l'autre combat,
Que les valets, fripons ſuivans l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis :
Parmi les cris, la poudre & la fumée,
La belle Agnès ſe voyant ſans habits,
Du grand Chandos entre en la garderobe ;
Puis aviſant chemiſe, mules, robe,
Saiſit le tout en tremblant & ſans bruit,
Même elle prend juſqu'au bonnet de nuit.
Tout vint à point ; car de bonne fortune
Elle apperçut une jument bai-brune,
Bride à la bouche & ſelle ſur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.
Son écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va ſubtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant,
Puis ſe ſervant de certaine eſcabelle,
Y poſe un pied, monte, ſe met en ſelle,
Pique, & s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte & de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudiſſant ſa peſante bedaine,
Ce beau voyage, & la guerre, & la cour,
Et les Anglais, & Sorel, & l'amour.
Or, de Chandos le très-fidèle page,
(Monroſe était le nom du perſonnage)

Qui revenait ce matin d'un meſſage,
Voyant de loin tout ce qui ſe paſſait,
Cette jument qui vers les bois courait,
Et de Chandos la robe & le bonnet;
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était ſon cher maître,
Qui loin du camp demi nud s'enfuiait.
Epouvanté de l'étrange aventure,
D'un coup de fouet il hâte ſa monture,
Galope & crie, ah mon maître! ah ſeigneur!
Vous pourſuit-on? Charlot eſt-il vainqueur?
Où courez-vous? Je vais par-tout vous ſuivre:
Si vous mourez, je ceſſerai de vivre,
Il dit, & vole, & le vent emportait
Lui, ſon cheval & tout ce qu'il diſait.
La belle Agnès qui ſe croit pourſuivie,
Court dans le bois au péril de ſa vie:
Le page y vole, & plus elle s'enfuit,
Plus notre Anglais avec ardeur la ſuit.
La jument bronche, & la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté, ſur la terre étendue.
Le page arrive auſſi prompt que les vents;
Mais il perdit l'uſage de ſes ſens,
Quand cette robe ouverte & voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un ſein d'albâtre, & cuiſſes dont l'amour
A deſſiné la forme & le contour.

Bel Adonis, telle fut ta ſurpriſe,
Quand la maîtreſſe & de Mars & d'Anchiſe,
Du haut des cieux, le ſoir au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus ſans doute avait plus de parure ;
Une jument n'avait point renverſé
Son corps divin de fatigue haraſſé ;
Bonnet de nuit n'était point ſa coëffure,
Son cu d'ivoire était ſans meurtriſſure.
Mais Adonis à ces attraits tout nuds,
Balancerait entre Agnès & Vénus.
Le jeune Anglais ſe ſentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de reſpect & de crainte ;
Il prend Agnès, & l'embraſſe en tremblant ;
Hélas ! dit-il, ſeriez-vous point bleſſée ?
Agnès ſur lui tourne un œil languiſſant,
Et d'une voix timide, embarraſſée,
En ſoupirant elle lui parle ainſi :
» Qui que tu ſois qui me pourſuis ici,
» Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
» N'abuſe point du malheur qui m'opprime,
» Jeune étranger, conſerve mon honneur,
» Sois mon appui, ſois mon libérateur.
Elle ne put en dire davantage:
Elle pleura, détourna ſon viſage,
Triſte, confuſe, & tout bas promettant
D'être fidelle au bon roi ſon amant.
Monroſe ému, fut un tems en ſilence ;

Puis il lui dit d'un ton tendre & touchant,
» O de ce monde adorable ornement,
» Que ſur les cœurs vous avez de puiſſance!
» Je ſuis à vous: comptez ſur mon ſecours;
» Vous diſpoſez de mon cœur, de mes jours,
» De tout mon ſang; ayez tant d'indulgence
» Que d'accepter que j'oſe vous ſervir:
» Je n'en veux point une autre récompenſe:
» C'eſt être heureux que de vous ſecourir.
Il tire alors un flacon d'eau des Carmes;
Sa main timide en arroſe ſes charmes,
Et les endroits de roſe & de lys,
Qu'avaient la ſelle & la chûte meurtris.
La belle Agnès rougiſſait ſans colère,
Ne trouvait point ſa main trop téméraire,
Et le lorgnait ſans crainte, ſans effroi,
Jurant toujours d'être fidelle au roi.
Le page ayant employé ſa bouteille;
Rare beauté, dit-il, je vous conſeille
De cheminer juſques au bourg voiſin,
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul ſoldat ne demeure:
Nous y ſerons avant qu'il ſoit une heure.
J'ai de l'argent, & l'on vous trouvera
Et coëffe & jupe, & tout ce qu'il faudra
Pour habiller avec plus de décence
Une beauté digne d'un roi de France.
La dame errante approuva ſon avis;
Monroſe était ſi tendre & ſi ſoumis,

Etait ſi beau, ſavait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le ſuivre.
Quelque cenſeur, interrompant le fil
De mon diſcours, dira, mais ſe peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune Anglais, qu'un page
Fût près d'Agnès reſpectueux & ſage?
Qu'il ne prît point la moindre liberté?
Ah laiſſez là vos cenſures rigides;
Ce page aimait, & ſi la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous tend timides.
Agnès & lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre & de chevalerie,
De contes vieux & de galanterie.
Notre écuyer de cent pas en cent pas
S'approchait d'elle, & baiſait ſes beaux bras;
Le tout d'un air reſpectueux & tendre;
La belle Agnès ne ſavait s'en défendre;
Mais rien de plus: ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, & ne demandait rien.
Dedans le bourg ils ſont entrés à peine,
Dans un logis ſon écuyer la mène
Bien fatiguée; Agnès entre deux draps
Modeſtement repoſe ſes appas;
Monroſe court, & va tout hors d'haleine
Chercher partout pour dignement ſervir,
Alimenter, chauffer, coëffer, vêtir
Cette beauté déjà ſa ſouveraine.

O jeune enfant ! dont l'amour & l'honneur
Ont pris plaiſir à diriger le cœur,
Où ſont les gens dont la ſageſſe égale
Les procédés de ton ame loyale ?
Dans ce logis, ciel ! que vais-je avouer ?
De Jean Chandos logeait un aumônier.
Tout aumônier eſt plus hardi qu'un page.
Le ſcélérat informé du voyage
Du beau Monroſe & de la belle Agnès,
Et trop inſtruit que dans ſon voiſinage
A quatre pas repoſaient tant d'attraits ;
Preſſé ſoudain de ſon deſir infame,
Les yeux ardens, le ſang rempli de flamme,
Le corps en rut, de luxure enivré,
Entre en jurant comme un déſeſpéré,
Ferme la porte & les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que faiſait en ce même moment
Le beau Dunois ſur ſon âne volant.
Au haut des airs où les Alpes chenues
Portent leur tête & diviſent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal,
Fameux paſſage aux Romains ſi fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir ſur ſa tête,
Et ſous ſes pieds ſe former la tempête,
Eſt un palais de marbre tranſparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans ſont des glaces fidelles ;
Si que chacun qui paſſe devant elles,

Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut ſe mirer tant qu'il lui ſemble bon.
Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux-lieux où ſi bien l'on ſe mire :
Mais ces chemins ſont tous bien dangereux ;
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel bien ſouvent ſur ce nouvel olympe
Eſt arrivé ſans trop ſavoir par où ;
Chacun y court, & tandis qu'un y grimpe ;
Il en eſt cent qui ſe caſſent le cou.
De ce palais la ſuperbe maîtreſſe
Eſt cette vieille & bavarde déeſſe,
La Renommée, à qui dans tous les tems
Le plus modeſte a donné quelque encens.
Le ſage dit que ſon cœur la mépriſe,
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange eſt pour l'ame un poiſon.
Le ſage ment, & dit une ſottiſe.
La Renommée eſt donc en ces hauts lieux.
Les courtiſans dont elle eſt entourée,
Princes, pédans, guerriers, religieux,
Eſcorte vaine, & de vent enivrée,
Vont tous priant, & criant à genoux :
O Renommée ! ô puiſſante déeſſe !
Qui ſavez tout, & qui parlez ſans ceſſe,
Par charité parlez un peu de nous.
Pour contenter leurs ardeurs indiſcrettes,
La Renommée a toujours deux trompettes :

L'une à ſa bouche appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros :
L'autre eſt..au cu, puiſqu'il faut vous le dire :
C'eſt celle-là qui ſert à nous inſtruire
De ce fatras de volumes nouveaux,
Vers de Danchet, proſe de Marivaux,
Productions de plumes mercénaires
Et du Parnaſſe inſectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipſés tour-à-tour,
Faits en un mois, périſſent en un jour ;
Enſevelis dans le fond des collèges,
Rongés de vers, eux & leurs privilèges.
Gentil Dunois ſur ton âne monté,
En ce beau lieu tu te vis tranſporté.
Ton nom fameux qu'avec juſtice on fête,
Etait corné par la trompette honnête.
Tu regardais ces miroirs ſi polis.
O quelle joie enchantait tes eſprits !
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes ;
Non-ſeulement des ſièges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas :
Mais des vertus encor plus difficiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,
Te béniſſant au ſein de leurs aſyles :
Des gens de bien à la cour protégés :
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainſi contemplant ſon hiſtoire,
Se complaiſait à jouir de ſa gloire.

Son

Son âne auſſi s'amuſait à ſe voir,
Se pavanait de miroir en miroir.
On entendit deſſus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes :
Elle diſait : *Voici l'horrible jour*
Où dans Milan la ſentence eſt dictée ;
On va brûler la belle Dorothée.
Pleurez, mortels, qui connaiſſez l'amour.
Qui ? dit Dunois, quelle eſt donc cette Belle ?
Qu'a-t-elle fait ? pourquoi la brûle-t-on ?
Paſſe après tout ſi c'eſt une Laidron ;
Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
Par tous les ſaints c'eſt choſe trop cruelle.
Comme il parlait, la trompette reprit :
Telle eſt la loi ; hélas ! il eſt écrit,
O Dorothée, ô pauvre Dorothée !
Qu'en feu cuiſant tu vas être jettée,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te ravit à ce braſier fatal.
A cet avis Dunois ſentit dans l'ame
Un prompt deſir de ſecourir la dame.
Car vous ſavez que ſi-tôt qu'il s'offrait
Occaſion de marquer ſon courage,
Venger un tort, redreſſer quelque outrage,
Sans raiſonner ce héros y courait.
Allons, dit-il à ſon âne fidèle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.

L'âne auſſi-tôt ſes deux ailes étend ;
Un Chérubin va moins rapidement.
Il voit déjà la ville où la juſtice
Arrangeait tout pour cet affreux ſupplice.
Dans la grand'place on élève un bûcher ;
Trois cents archers, gens cruels & timides,
Du mal d'autrui monſtres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit par-tout le beau monde aux fenêtres ;
Attendant l'heure, & déjà larmoyant ;
Sur un balcon l'archevêque & ſes prêtres
Obſervent tout d'un œil ferme & conſtant.
Quatre Alguazils amènent Dorothée,
Nue en chemiſe, & de fers garrottée ;
Le juſte excès de ſon affliction,
Le déſeſpoir & la confuſion,
Devant ſes yeux répandent un nuage,
Des pleurs amers inondent ſon viſage ;
Elle entrevoit d'un œil mal aſſuré
L'affreux poteau pour ſa mort préparé,
Et ſes ſanglots ſe faiſant un paſſage :
» O mon amant ! ô toi qui dans mon cœur
» Règnes encor en ces momens d'horreur ! ...
Elle ne put en dire davantage,
Et béguayant le nom de ſon amant,
Elle tomba ſans voix, ſans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle ;
Dans cet état elle était encor belle.

Un scélérat nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infame champion,
La dague au poing vers le bûcher s'avance;
Le front armé de fer & d'impudence,
Et dit tout haut : Messieurs, je jure Dieu,
Que Dorothée a mérité le feu.
Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle ?
Est-il quelqu'un qui combatte pour elle ?
S'il en est un, que cet audacieux
Ose à l'instant se montrer à mes yeux,
Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Disant ces mots, il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart tranchant,
Roulant les yeux, tordant sa laide bouche;
On frémissait à son aspect farouche;
Et dans la ville il n'était écuyer
Qui Dorothée osât justifier :
Sacrogorgon venait de les confondre :
Chacun pleurait, & nul n'osait répondre.
Le fier prélat, du haut de son balcon,
Encourageait le cruel champion.
Le beau Dunois qui planait sur la place,
Fut si touché de l'insolente audace
De ce pervers; & Dorothée en pleurs
Etait si belle au sein de tant d'horreurs,
Son désespoir la rendait si touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il saute à terre, & d'un ton élevé :
C'est moi, dit-il, face de réprouvé,

Qui viens ici montrer par mon courage,
Que Dorothée eſt vertueuſe & ſage ;
Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
Suppôt du crime, & menteur déloyal.
Je veux d'abord ſavoir de Dorothée,
Quelle noirceur lui peut être imputée,
Quel eſt ſon cas, & par quel guet-à-pan
On fait brûler les filles à Milan ;
Il dit ; le peuple à la ſurpriſe en proie
Pouſſa des cris d'eſpérance & de joie.
Sacrogorgon, qui ſe mourait de peur,
Fit comme il put ſemblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat ſous ſa mine hypocrite
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.
A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air humble & courtois.
Et cependant que la Belle lui conte
En ſoupirant ſon malheur & ſa honte :
L'âne divin ſur l'égliſe perché
De tout ce cas paraiſſait fort touché :
Et de Milan les dévotes familles
Béniſſaient Dieu qui prend pitié des filles.

CHANT SEPTIEME.

Dunois ravit l'innocente Dorothée à la ſainte inquiſition.

LORSQU'AUTREFOIS, au printems de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtreſſe,
Mon tendre cœur fut navré de triſteſſe;
Je déteſtai l'empire des amours;
Mais d'offenſer par le moindre diſcours,
Cette beauté que j'avais encenſée,
De ſon bonheur oſer troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma penſée.
Gêner un cœur ce n'eſt pas ma façon.
Que ſi je traite ainſi les infidelles,
Vous comprenez à plus forte raiſon,
Que je reſpecte encor plus les cruelles.
Il eſt affreux d'aller perſécuter
Un tendre cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtreſſe, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux eſclavage;
On trouve aſſez de quoi ſe conſoler;
Ou bien buvez: c'eſt un parti fort ſage.

Et plût à Dieu qu'en un cas tout pareil,
Ce fier prélat qu'amour rendit barbare,
Cet oppreſſeur d'une beauté ſi rare,
Se fût ſervi d'un auſſi bon conſeil!
Déja Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage & l'eſpoir :
Mais avant tout il convenait ſavoir,
Les attentats dont elle était chargée.
O vous, dit-elle, en baiſſant ſes beaux yeux,
Ange divin qui deſcendez des cieux,
Vous qui venez prendre ici ma défenſe,
Vous ſavez bien quelle eſt mon innocence.
Dunois reprit : Je ne ſuis qu'un mortel ;
Je ſuis venu par une étrange aliure,
Pour vous ſauver d'un trépas ſi cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel.
Je crois votre ame & vertueuſe & pure ;
Mais dites-moi pour Dieu votre aventure.
Lors Dorothée en eſſuyant ſes pleurs,
Dont le torrent ſon beau viſage mouille,
Dit : l'amour ſeul a fait tous mes malheurs.
Connaiſſez-vous monſieur de la Trimouille ?
Oui, dit Dunois, c'eſt mon meilleur ami,
Peu de héros ont une ame auſſi belle ;
Mon roi n'a point de guerrier plus fidèle ;
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi ;
Nul chevalier n'eſt plus digne qu'on l'aime.
Il eſt trop vrai, dit-elle, c'eſt lui-même.

Il ne s'eſt pas écoulé plus d'un an,
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'eſt en ces lieux qu'il m'avait adorée ;
Il le jurait, & j'oſe être aſſurée,
Que ſon grand cœur eſt toujours enflammé,
Qu'il m'aime encor ; car il eſt trop aimé.
Ne doutez point, dit Dunois, de ſon ame ;
Votre beauté vous répond de ſa flamme :
Je le connais, il eſt, ainſi que moi ;
A ſes amours fidèle comme au roi.
L'autre reprit, ah ! monſieur, je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable & le plus vertueux,
Où de mon cœur il ſe rendit le maître !
Je l'adorais avant que ma raiſon
Eût pu ſavoir ſi je l'aimais ou non.
Ce fut, monſieur, ô moment délectable !
Chez l'archevêque où nous étions à table,
Que ce héros plein de ſa paſſion
Me fit, me fit ſa déclaration.
Ah ! j'en perdis la parole & la vue.
Mon ſang brûla d'une ardeur inconnue :
Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaiſir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit viſite :
Elle fut courte, il s'en alla bien vîte.
Quand il partit, mon cœur le rappellait,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.

Le lendemain il eut un tête-à-tête
Un peu plus long, mais non pasmoins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix,
Par deux baiſers ſur mes lèvres ravis.
Le lendemain il oſa davantage,
Il me promit la foi de mariage.
Le lendemain il fut entreprenant.
Le lendemain il me fit un enfant.
Que dis-je, hélas ? faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs & ma honte,
Sans que je ſache, ô digne chevalier !
A quel héros j'oſe me confier ?
Lors le guerrier par pure obéiſſance,
Dit ſans vanter ſes faits ni ſa naiſſance,
Je ſuis *Dunois*. C'était en dire aſſez.
Dieu, reprit-elle, ô Dieu qui m'exaucez,
Quoi vos bontés font voler à mon aide
Ce grand *Dunois*, ce bras à qui tout cède !
Gentil guerrier ! noble fils de l'amour !
Eh quoi ! c'eſt vous ! vous, l'eſpoir de la France !
Qui me ſauvez & l'honneur & le jour !
Votre nom ſeul aurait ma confiance.
Vous ſavez donc, brave & gentil Dunois,
Que mon amant au bout de quelque mois
Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funeſte, & maudite Angleterre !
Il écouta la voix de ſon devoir.
Mon tendre amour était au déſeſpoir.

Un tel état vous eſt connu ſans doute ;
Et vous ſavez, monſieur, ce qu'il en coute :
Ce fier devoir fait ſeul tous nos malheurs ;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs :
Mon cœur était forcé de ſe contraindre,
Et je mourais, mais ſans pouvoir m'en plaindre.
Il me donna le préſent amoureux,
D'un bracelet fait de ſes blonds cheveux,
Et ſon portrait qui trompant ſon abſence,
M'a fait cent fois retrouver ſa préſence.
Un tendre écrit ſur-tout il me laiſſa,
Que de ſa main le ferme amour traça.
C'était, monſieur, une juſte promeſſe,
Un cher garant de ſa ſainte tendreſſe :
On y liſait : *je jure par l'amour,*
Par les plaiſirs d'mon ame enchantée,
De revenir bientôt en cette cour,
Pour épouſer ma chère Dorothée.
Las ! il partit, il porta ſa valeur
Dans Orléans. Peut-être il eſt encore
Dans ces remparts, où l'appella l'honneur.
S'il y ſavait quels maux & quelle horreur
Sont loin de lui le prix de mon ardeur !
Non, juſte ciel ! il vaut mieux qu'il l'ignore.
Il partit donc ; & moi je m'en allai,
Loin des ſoupçons d'une ville indiſcrète,
Chercher aux champs une ſombre retraite,
Conforme aux ſoins de mon cœur déſolé.

Mes parens morts, libre dans ma triſteſſe,
Cachée au monde, & fuyant tous les yeux,
Dans le ſecret le plus myſtérieux
J'enſevelis mes pleurs & ma groſſeſſe.
Mais par malheur, hélas! je ſuis la nièce
De l'archevêque. A ces funeſtes mots
Elle ſentit redoubler ſes ſanglots.
Puis vers le ciel tournant ſes yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en ſecret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour;
Avec mon fils conſolant mes alarmes,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'archevêque il prit en fantaiſie
De venir voir quelle eſpèce de vie
Menait ſa nièce au fond de ces forets;
Pour ma campagne il quitta ſon palais;
Il fut touché de mes faibles attraits.
Cette beauté, préſent cher & funeſte,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteſte,
Perça ſon cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua: Ciel que je fus ſurpriſe!
Je lui parlai des devoirs de ſon rang,
De ſon état, des nœuds ſacrés du ſang.
Je montrai l'horreur de l'entrepriſe;
Elle outrageait la nature & l'égliſe.
Hélas! j'eus beau lui parler de devoir,
Il s'entêta d'un chimérique eſpoir.
Il ſe flattait que mon cœur indocile,
D'aucun objet ne s'était prévenu;

Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
Que ſon triomphe en ſerait plus facile ;
Il m'accablait de ſes ſoins fatiguans,
De ſes devoirs rebutés & preſſans.
Hélas ! un jour que toute à ma triſteſſe
Je reliſais cette douce promeſſe,
Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en liſant me ſurprit.
Il ſe ſaiſit d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie ;
Il lut, il vit dans cet écrit fatal,
Tous mes ſecrets, ma flamme & ſon rival.
Son ame alors jalouſe & forcenée,
A ſes deſirs fut plus abandonnée.
Toujours alerte & toujours m'épiant,
Il ſut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute un autre en eût perdu courage,
Mais l'archevêque en devint plus ardent ;
Et ſe ſentant ſur moi cet avantage,
Ah ! me dit-il, n'eſt-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être ſage ?
Et vos faveurs ſeront le ſeul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi ?
Oſez-vous bien me faire réſiſtance ?
Y penſez-vous ? vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos appas :
Cédez ſur l'heure, ou craignez ma vengeance.
Je me jetai tremblante à ſes genoux :
J'atteſtai Dieu ; je répandis des larmes,

Lui furieux d'amour & de courroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renverſe, & va me violer;
Je me débats, ſans que je me dégage:
A mon ſecours il fallut appeller;
Tout ſon amour ſoudain ſe tourne en rage.
D'un oncle, ô ciel! ſouffrir un tel outrage!
De coups affreux il meurtrit mon viſage.
On vient au bruit; l'archevêque à l'inſtant
Joint à ſon crime un crime encor plus grand.
Chrétiens, dit-il, ma niéce eſt une impie:
Je l'abandonne, & je l'excommunie:
Un hérétique, un damné ſuborneur
Publiquement a fait ſon déshonneur:
L'enfant qu'ils ont eſt un fruit d'adultère.
Que Dieu confonde & le fils & la mère!
Et puiſqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils ſoient livrés à l'Inquiſition.
Il ne fit point une menace vaine:
Et dans Milan le traître arrive à peine,
Qu'il fait agir le grand inquiſiteur.
On me ſaiſit, priſonnière on m'entraîne
Dans des cachots où le pain de douleur
Etait ma ſeule & triſte nourriture:
Lieux ſouterrains, lieux d'une nuit obſcure,
Séjour des morts, & tombeau des vivans!
Après trois jours on me rend la lumière,
Mais pour la perdre au milieu des tourmens;
Vous les voyez ces braſiers dévorans,

C'eſt-là

C'eſt-là qu'il faut expirer à vingt ans.
Voilà mon lit à mon heure dernière.
C'eſt-là, c'eſt-là, ſans votre bras vengeur,
Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur.
Plus d'un guerrier aurait, ſelon l'uſage,
Pris ma défenſe & pour moi combattu;
Mais l'archevêque enchaîne leur vertu:
Contre l'égliſe ils n'ont point de courage.
Ardens au mal, de glace pour le bien:
Qu'attendre hélas! d'un cœur italien?
Ils tremblent tous à l'aſpect d'une étole;
Mais un Français n'eſt alarmé de rien,
Il braverait le pape au capitole.
A ces propos Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accuſée,
Plein de courroux pour ſon perſécuteur,
Brûlait déja d'exercer ſa valeur,
Et ſe flattait d'une victoire aiſée:
Bien ſurpris fut de ſe voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'inveſtiſſait noblement par derrière.
Un cuiſtre en robe avec bonnet quarré,
Criait d'un ton de vrai *miſerere*,
« On fait ſavoir de par la ſainte égliſe,
» Par monſeigneur, pour la gloire de Dieu,
» A tous chrétiens que le ciel favoriſe,
» Que nous venons de condamner au feu
» Cet étranger, ce champion profane,
» De Dorothée infame chevalier,

» Comme infidèle, hérétique & ſorcier :
» Qu'il ſoit brûlé ſur l'heure ſur ſon âne.
Cruel prélat, Buſiris en ſoutane,
C'était, perfide, un tour de ton métier ;
Tu redoutais le bras de ce guerrier,
Tu t'entendais avec le ſaint office,
Pour opprimer, ſous le nom de juſtice,
Quiconque eût pu lever le voile affreux
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.
Tout auſſi-tôt l'aſſaſſine cohorte,
Du ſaint office abominable eſcorte,
Pour ſe ſaiſir du ſuperbe Dunois,
Deux pas avance & en recule trois ;
Puis marche encor ; puis ſe ſigne & s'arrête.
Sacrogorgon qui tremblait à leur tête,
Leur crie : Allons, il faut vaincre ou périr ;
De ce ſorcier tâchons de nous ſaiſir.
Au milieu d'eux les diacres de la ville,
Les ſacriſtains arrivent à la file :
L'un tient un pot, & l'autre un goupillon ;
Ils font leur ronde, & de leur eau ſalée
Benoîtement aſpergent l'aſſemblée.
On exorciſe, on maudit le démon :
Et le prélat toujours l'ame troublée,
Donne partout la bénédiction.
Le grand Dunois, non ſans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable :
Lors ſaiſiſſant de ſon bras redoutable,
Sa grande épée, & de l'autre montrant

Un chapelet, catholique inſtrument,
De ſon ſalut cher & ſacré garant,
Allons, dit-il, venez à moi, mon âne :
L'âne deſcend, Dunois monte & ſoudain
Il va frappant en moins d'un tour de main
De ces croyans la cohorte profane.
Il perce à l'un le *ſternum* & le bras :
Il atteint l'autre, à l'os qu'on nomme *atlas.*
Qui voit tomber ſon nez & ſa mâchoire,
Qui ſon oreille & qui ſon *humerus* ;
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit diſant ſes *orémus* :
L'âne au milieu du ſang & du carnage,
Du paladin ſeconde le courage ;
Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayés.
Sacrogorgon abaiſſant la viſière,
Toujours jurant s'en allait en arrière ;
Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis*,
Le fer ſanglant lui ſort par le *coccis* :
Le vilain tombe, & le peuple s'écrie,
Béni ſoit Dieu, le barbare eſt ſans vie.
Le ſcélérat encor ſe débattoit
Sur la pouſſière, & ſon cœur palpitait,
Quand le héros lui dit : Ame traîtreſſe,
L'enfer t'attend, crains le diable, & confeſſe
Que l'archevêque eſt un coquin mitré,
Un raviſſeur, un parjure avéré,

Que Dorothée eſt l'innocence même,
Qu'elle eſt fidelle au tendre amant qu'elle aime,
Et que tu n'es qu'un ſot & qu'un fripon.
Oui, monſeigneur : oui, vous avez raiſon ;
Je ſuis un ſot, la choſe eſt par trop claire,
Et votre épée a prouvé cette affaire.
Il dit : ſon ame alla chez le démon.
Ainſi mourut le fier Sacrogorgon.
Dans l'inſtant même où ce bravache infame
A Belzébut rendait ſa vilaine ame,
Devers la place arrive un écuyer
Portant ſalade avec lance dorée :
Deux poſtillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était, choſe aſſurée,
Qu'il arrivait quelque grand chevalier.
A cet objet la belle Dorothée
D'étonnement & d'amour tranſportée,
Ah Dieu puiſſant, ſe mit-elle à crier,
Serait-ce lui ! ſerait-il bien poſſible !
A mes malheurs le ciel eſt trop ſenſible.
Les Milanais, peuples très-curieux,
Vers l'écuyer avoit tourné les yeux.
Eh ! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De reſſembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux & votre eſprit
Du changement qui dans Milan ſe fit ?
Eſt-ce donc là le but de mon ouvrage ?
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels aſſiégeans,

A la Pucelle, à l'illuſtre amazone,
La vengereſſe & du peuple & du trône,
Qui ſans jupon, ſans pourpoint ni bonnet,
Parmi les champs comme un centaure allait ;
Ayant en Dieu ſa plus ferme eſpérance,
Comptant ſur lui plus que ſur ſa vaillance,
Et s'adreſſant à monſieur ſaint Denis,
Qui cabalait alors en paradis
Contre ſaint George en faveur de la France.
Sur-tout, lecteur, n'oubliez point Agnès,
Ayez l'eſprit tout plein de ſes attraits,
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Eſt-il quelqu'un ſi morne & ſi ſévère,
Que pour Agnès il ſoit ſans intérêt ?
Et franchement dites-moi, s'il vous plaît,
Si Dorothée au feu fut condamnée ;
Si le Seigneur du haut du firmament
Sauva le jour à cette infortunée,
Semblable cas advient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'eſſuyer,
Soit dans les bras d'un robuſte aumônier,
Ou ſemble épris pour quelque jeune page ;
Cet accident peut-être eſt plus commun.
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avouerai, j'aime toute aventure,
Qui tient de près à l'humaine nature ;

Car je ſuis homme, & je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faibleſſes ;
J'ai dans mon tems poſſédé des maîtreſſes
Et j'aime encor à retrouver mon cœur.

CHANT HUITIEME.

Agnès Sorel pourſuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de ſon amant.

EH quoi toujours clôuer une préface
A tous mes chants ? la morale me laſſe ;
Un ſimple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré ſuccinct, ſans frivole ornement,
Point trop d'eſprit, aucun rafinement,
Voilà de quoi déſarmer la cenſure.
Va donc, Voltaire, au fait plus rondement :
C'eſt mon avis. Tableau d'après nature,
S'il eſt bien fait, n'a beſoin de bordure.
Le bon roi Charles entré dans Orléans,
Enflait le cœur de ſes fiers combattans,
Les rempliſſait de joie & d'eſpérance,
En leur vantant les deſtins de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats ;
Il étalait une fière allégreſſe ;
Mais en ſecret il ſoupirait tout bas,
De ſe trouver abſent de ſa maîtreſſe.
L'avoir laiſſée, avoir pu ſeulement
De ſon Agnès s'écarter un moment,

C'était un trait d'une vertu ſuprême ;
C'était quitter la moitié de ſoi-même.
Lorſqu'il fut ſeul en ſa chambre enfermé,
Et qu'en ſon cœur il eut un peu calmé
L'emportement du démon de la gloire ;
L'autre démon qui préſide à l'amour,
Vint à ſes ſens s'expliquer à ſon tour ;
Il plaidait mieux ; il gagna la victoire.
D'un air diſtrait le bon prince écouta
Le gros Louvet, qui long-tems harangua :
Puis à ſa chambre en ſecret il alla,
Où d'un cœur triſte & d'une main tremblante
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ſes pleurs tendrement il mouilla ;
Pour les ſécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère !
Notre butor rapporte le poulet.
Le roi ſaiſi d'une crainte mortelle,
Lui dit, hélas ! pourquoi donc reviens-tu ?
Quoi mon billet ?... Sire, tout eſt perdu ;
Sire, armez-vous de force & de vertu.
Les Anglais, ... Sire, ... ah tout eſt confondu,
Sire... ils ont pris Agnès & la Pucelle.
A ce propos dit ſans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout ſentiment,
Et de ſes ſens il ne reprit l'uſage
Que pour ſentir l'effet de ſon tourment.

Contre un tel coup quiconque a du courage,
N'eſt pas ſans doute un véritable amant :
Le roi l'était ; un tel événement
Le tranſportait de douleur & de rage.
Ses chevaliers perdirent tous leurs ſoins
A l'arracher à ſa douleur cruelle ;
Charles fut prêt d'en perdre la cervelle :
Son père hélas ! devint fou pour bien moins.
Ah ! cria-t-il, que l'on m'enlève Jeanne,
Mes chevaliers, tous mes gens à ſoutane,
Mon directeur, & le peu de pays
Que m'ont laiſſé mes deſtins ennemis !
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laiſſez-moi ce que mon cœur adore.
Amour, Agnès, monarque malheureux !
Que fais-je ici, m'arrachant les cheveux ?
Je l'ai perdue ; il faudra que j'en meure.
Je l'ai perdue ; & pendant que je pleure,
Peut-être hélas ! quelqu'inſolent anglais
A ſon plaiſir ſubjugue ſes attraits,
Faits ſeulement pour des baiſers français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourrait ravir ces faveurs ſucculentes ?
Une autre main careſſer tes beautés ?
Une autre... ô ciel ! que de calamités !
Et qui ſait même en ce moment horrible,
A leurs tranſports ſi tu n'es pas ſenſible !
Qui ſait hélas ſi ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant !

Le triſte roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus ſouffrir l'inquiétude,
Va ſur ce cas conſulter les docteurs,
Nécromanciens, devins, ſorboniqueurs,
Juifs, Jacobins, quiconque ſavait lire.
Meſſieurs, dit-il, il convient de me dire
Si mon Agnès eſt fidelle à ſa foi,
Si pour moi ſeul ſa belle ame ſoupire;
Gardez-vous bien de tromper votre roi;
Dites-moi tout; de tout il faut m'inſtruire.
Eux bien payés conſultèrent ſoudain,
En grec, hébreu, ſyriaque, latin;
L'un du roi Charles examine la main,
L'autre en quarré deſſine une figure;
Un autre obſerve & Vénus & Mercure;
Un autre va ſon pſautier parcourant,
Diſant *amen* & tout bas marmotant.
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre:
Il n'eſt aucun qui doute de ſon art;
Aucun ne croit qu'un diable y prenne part.
Aux yeux du prince ils travaillent, ils ſuent;
Puis louant Dieu tous enſemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos,
Qu'il eſt le ſeul parmi tous les héros
A qui le ciel, par ſa grace infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie;
Qu'Agnès eſt ſage, & fuit tous les amans.
Ils ſe trompaient, hélas! les bonnes gens;

Agnès aimait ; Agnès était faillie :
Puis fiez-vous à meſſieurs les ſavans.
Cet aumônier terrible, inexorable,
Avait ſaiſi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ſes jeunes attraits,
Et l'accablant de ſa mâle éloquence,
Il raviſſait des plaiſirs imparfaits ;
Volupté triſte & fauſſe jouiſſance,
Vuide d'apas, brutale violence,
Honteux plaiſirs qu'amour ne connaît pas :
Car qui voudrait tenir entre ſes bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ſes pleurs inonde votre couche ?
Un honnête homme a bien d'autres deſirs :
A ſes baiſers il veut que l'on ripoſte,
Et qu'on l'invite à courir chaque poſte.
Il n'eſt heureux qu'en donnant des plaiſirs.
Un aumônier n'eſt pas ſi difficile :
Il va piquant ſa monture indocile,
Sans s'informer ſi le jeune tendron
Sous ſon empire a du plaiſir ou non.
Le page aimable, amoureux & timide,
Qui dans le bourg était allé courir,
Pour dignement honorer & ſervir
La déité qui de ſon ſort décide,
Revint enfin. Las il revint trop tard.
Il rentre, il voit le damné de frappart,

Qui tout en feu dans sa brutale joie
Se démenait étendu sur sa proie.
Le beau Monrose à cet objet fatal,
Le fer en main vole sur l'animal ;
Du chapelain l'impudique furie
Cède au besoin de défendre sa vie :
Du lit il saute ; il empoigne un bâton ;
Il s'en escrime, il accolle le page.
Chacun des deux est brave champion :
Monrose est plein d'amour & de courage,
Et l'aumônier de luxure & de rage.

Les gens heureux qui goûtent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,
Ont vu souvent près de quelque bocage
Un loup cruel affamé de carnage,
Qui de ses dents déchire la toison,
Et boit le sang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien à l'oreille écourtée,
A l'œil ardent, à la gueule édentée,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnassier
Laisse tomber de sa gueule écumante,
Sur le gazon la victime innocente :
Il court au chien, qui sur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat sanglant.
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler son superbe adversaire ;
Et le mouton palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très-sincères vœux.

C'était

C'était ainſi que l'aumônier nerveux,
D'un cœur farouche & d'un bras formidable
Se débattait contre le page aimable ;
Tandis qu'Agnès demi-morte de peur,
Reſtait au lit, digne prix du vainqueur.
L'hôte & l'hôteſſe, & toute la famille,
Et les valets, & la petite fille,
Montent au bruit : on ſe jette entre deux :
On fait ſortir l'aumônier ſcandaleux,
Et contre lui chacun eſt pour le page :
Jeuneſſe & grace ont par-tout l'avantage.
Le beau Monroſe eut donc la liberté
De reſter ſeul auprès de ſa beauté,
Et ſon rival hardi dans ſa détreſſe,
Sans s'étonner alla chanter ſa meſſe.
Agnès honteuſe, Agnès au déſeſpoir
Qu'un ſacriſtain à ce point l'eût pollue,
Et plus encore qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,
Verſait des pleurs, & n'oſait plus le voir.
Elle eût voulu que la mort la plus prompte
Fermât ſes yeux, & terminât ſa honte :
Elle diſait dans ſon grand déſarroi,
Pour tous diſcours : ah ! monſieur, tuez-moi.
Qui vous, mourir ? lui répondit Monroſe,
Je vous perdrais ! ce prêtre en ſerait cauſe ?
Ah ! croyez-moi, ſi vous aviez péché,
Il faudrait vivre & prendre patience.
Eſt-ce à nous deux de faire pénitence ?

D'un vain remords votre cœur eſt touché,
Divine Agnès : quelle erreur eſt la vôtre,
De vous punir pour le péché d'un autre ?
Si ſon diſcours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'étaient, un feu tendre & touchant
Inſinuait à la belle attendrie,
Quelque deſir de conſerver ſa vie.
Fallut dîner : car malgré nos chagrins,
Chétifs mortels (j'en ai l'expérience)
Les malheureux ne font point abſtinence.
En enrageant on fait encor bombance.
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, & ce bavard d'Homère,
Que tout ſavant même en bâillant revère,
Ne manquent point au milieu des combats
L'occaſion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête,
Près de ſon lit, avec ce page honnête.
Tous deux d'abord également honteux,
Sur leur aſſiette arrêtaient leurs beaux yeux :
Puis enhardis tous deux ſe regardèrent,
Puis firent mieux, & puis ſe careſſèrent.
Vous ſavez bien que dans la fleur des ans,
Quand la ſanté brille dans tous vos ſens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des paſſions les ſemences ſoudaines,
Tout votre cœur cède au beſoin d'aimer :
Vous vous ſentez doucement enflammer

D'une chaleur bénigne & pétillante :
La chair eſt faible, & le diable vous tente.
Le beau Monroſe en ces tems dangereux
Ne pouvant plus commander à ſes feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée :
O cher objet, ô maîtreſſe adorée !
C'eſt à moi ſeul déſormais de mourir :
Ayez pitié d'un cœur ſoumis & tendre ;
Quoi, mon amour ne pourrait obtenir
Ce qu'un barbare a bien oſé vous prendre !
Ah ! ſi le crime a pu le rendre heureux,
Que devez-vous à l'amour vertueux !
C'eſt lui qui parle, & vous devez l'entendre.
Cet argument paraiſſait aſſez bon.
Agnès ſentit le poids de la raiſon.
Une heure encor elle oſa ſe défendre,
Elle voulut reculer ſon bonheur,
Pour accorder le plaiſir & l'honneur ;
Sachant très-bien qu'un peu de réſiſtance
Vaut encor mieux que trop de complaiſance.
Monroſe enfin, Monroſe fortuné,
Eut tous les droits d'un amant couronné ;
Du vrai bonheur il eut la jouiſſance.
Du prince anglais la gloire & la puiſſance
Ne s'étendait que ſur des rois vaincus,
Le fier Henri n'avait pris que la France,
Le lot du page était bien au-deſſus.
Mais que la joie eſt trompeuſe & légère !
Que le bonheur eſt choſe paſſagère !

Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enivré des careſſes d'amour,
C'eſt l'aumônier qui vous joua ce tour.
On prend Agnès, on prend ſon ami tendre;
Devers Chandos on s'en va les mener.
Certes! au diable il me faudrait donner
Pour vous décrire & pour vous bien apprendre
L'effroi, le trouble, & la confuſion,
Le déſeſpoir, la déſolation,
L'amas d'horreurs, l'état épouvantable,
Qui le beau page & ſon Agnès accable.
Ils rougiſſaient de s'être fait heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux?

CHANT NEUVIEME.

Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.

DANS le chemin advint que de fortune
Le corps Anglais rencontra sur la brune
Vingt chevaliers qui pour Charles tenaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rodaient;
Pour découvrir si l'on avait nouvelle
Touchant Agnès & touchant la Pucelle.
Quand deux mâtins, deux coqs & deux amans,
Nez contre nez se rencontrent aux champs,
Lorsqu'un suppôt de la grace efficace
Trouve un col tors de l'école d'Ignace;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par hasard un prêtre ultramontain;
Sans perdre tems un grand combat commence,
A coups de gueule ou de plume ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout de plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent dessus légers comme faucons.
Les gens Anglais sont gens qui se défendent,
Mille beaux coups se donnent & se rendent.
Le fier coursier qui notre Agnès portait,
Etait actif, jeune, fringant comme elle.

Il se cabrait, il ruait, il tournait :
Agnès allait sautillant sur la selle.
Bientôt au bruit des cruels combattans
Il s'effarouche, il prend le mords aux dents;
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans sa course rapide ;
Elle est trop faible : il lui fallut enfin,
A son cheval remettre son destin.
Le beau Monrose au fort de la mêlée,
Ne peut savoir où sa Nymphe est allée ;
Le coursier vole aussi prompt que le vent ;
Et sans relâche ayant couru six mille,
Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monastère :
Auprès du bois une onde vive & claire
Fuit & revient, & par de longs détours
Parmi des fleurs elle poursuit son cours.
Plus loin s'élève une colline verte,
A chaque automne enrichie & couverte
De doux présens dont Noé nous dota,
Lors qu'à la fin son grand coffre il quitta,
Pour réparer du genre humain la perte ;
Et que lassé du spectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore & Pomone, & la féconde haleine
Des doux zéphirs parfument ces beaux champs;
Sans se lasser, l'œil charmé s'y promène.
Le paradis de nos premiers parens

N'avait point eu de vallons plus riants,
Plus fortunés : & jamais la nature
Ne fut plus belle & plus riche & plus pure.
L'air qu'on reſpire en ces lieux écartés,
Porte la paix dans les cœurs agités ;
Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la ſolitude.
Au bord de l'onde Agnès ſe repoſa,
Sur le couvent ſes deux beaux yeux fixa,
Et de ſes ſens le trouble s'appaiſa.
C'était, lecteur, un couvent de nonnettes.
Ah ! dit Agnès, adorables retraites !
Lieux où le ciel a verſé ſes bienfaits,
Séjour heureux d'innocence & de paix !
Hélas du ciel la faveur infinie,
Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
De chaſtes ſœurs, épouſes de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu ;
Et moi fameuſe entre les péchereſſes,
J'ai conſumé mes jours dans les faibleſſes.
Agnès ainſi parlant à haute voix,
Sur le portail apperçut une croix :
Elle adora d'humilité profonde
Ce ſigne heureux du ſalut de ce monde ;
Et ſe ſentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confeſſe ;
Car de l'amour à la dévotion
Il n'eſt qu'un pas : l'un & l'autre eſt faibleſſe.

Or du moûtier la vénérable abbeſſe
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y ſoutenir les droits.
Ma ſœur Beſogne avait en ſon abſence
Du ſaint troupeau la bénigne intendance.
Elle accourut au plus vîte au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
Entrez, dit-elle, aimable voyageuſe,
Quel bon patron, quelle fête joyeuſe
Peut amener au pied de nos autels
Cette beauté dangereuſe aux mortels?
Seriez-vous point quelque ange ou quelque ſainte,
Qui des hauts cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici-bas nous faire la faveur
De conſoler les filles du ſeigneur?
Agnès répond: C'eſt pour moi trop d'honneur;
Je ſuis, ma ſœur, une pauvre mondaine;
De grands péchés mes beaux jours ſont ourdis;
Et ſi jamais je vais en paradis,
Je n'y ſerai qu'auprès de Magdelaine.
De mon deſtin le caprice fatal,
Dieu, mon bon ange, & ſur-tout mon cheval,
Ne ſais comment en ces lieux m'ont portée;
De grands remords mon ame eſt agitée;
Mon cœur n'eſt point dans le crime endurci,
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
Je la retrouve, & je ſens que la grace
Pour mon ſalut veut que je couche ici.

Ma sœur Besogne avec douceur prudente
Encouragea le belle pénitente ;
Et de la grace exaltant les attraits,
Dans sa cellule elle conduit Agnès ;
Cellule propre & bien illuminée,
Pleine de fleurs & galamment ornée,
Lit ample & doux : on dirait que l'amour
A de ses mains arrangé ce séjour.
Agnès tout bas louant la providence,
Dit qu'il est doux de faire pénitence.
Après souper (car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble & digne point ;)
Besogne dit à la belle étrangère,
Il est nuit close, & vous savez, ma chère,
Que c'est le tems où les esprits malins
Rodent par-tout & vont tenter les saints.
Il nous faut faire une œuvre profitable ;
Couchons ensemble, afin que si le diable
Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le diable en soit moins fort.
La dame errante accepta la partie :
Elle se couche, & croit faire œuvre pie ;
Croit qu'elle est sainte, & que le ciel l'absout ;
Mais son destin la poursuivait par-tout.
Puis-je au lecteur raconter sans vergogne,
Ce que c'était que cette sœur Besogne ?
Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma sœur Besogne était un bachelier,

Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux viſage,
N'ayant encor que vingt ans & demi,
Blanc comme lait, & frais comme roſée;
La dame abbeſſe, en perſonne aviſée,
En avait fait depuis peu ſon ami.
Son Bachelier vivait dans l'abbaye,
En cultivant ſon ouaille jolie.
Ainſi qu'Achille en fille déguiſé
Chez Licomède était favoriſé
Des doux baiſers de ſa Déidamie.
La pénitente était à peine au lit
Avec ſa ſœur, ſoudain elle ſentit
Dans la nonnain métamorphoſe étrange.
Aſſurément elle gagnait au change.
Crier, ſe plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un ſcandale imprudent.
Souffrir en paix, ſoupirer & ſe taire,
Se réſigner eſt tout ce qu'on peut faire.
Puis rarement en telle occaſion
On a le tems de la réflexion.
Quand ſœur Beſogne à ſa fureur clauſtrale,
(Car on ſe laſſe) eut mis quelque intervale,
La belle Agnès, non ſans contrition,
Fit en ſecret cette réflexion,
C'eſt donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête;
C'eſt donc en vain que l'on fait ce qu'on peut.
N'eſt pas toujours femme de bien qui veut.

CHANT DIXIEME.

Les Anglais violent le couvent. Combat de saint George, patron d'Angleterre, contre saint Denis, patron de la France.

JE vous dirai, sans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus
Lassés tous deux de plaisirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivresse tranquille.
Un bruit affreux dérangea leur sommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil:
Près du couvent le sang couvrait la terre.
Sept escadrons de malandrins Anglais
Avaient battu sept escadrons Français.
Ceux-ci s'en vont à travers de la plaine,
Le fer en main; ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tous hors d'haleine,
Mourez sur l'heure, ou rendez-nous Agnès:
Mais aucun d'eux n'en savait des nouvelles.
Le vieux Colin, pasteur de ces cantons,
Leur dit: Messieurs, en gardant mes moutons,
Je vis hier le miracle des belles,
Qui vers le soir entrait en ce moûtier;

Lors les Anglais ſe mirent à crier ;
Ah ! c'eſt Agnès, n'en doutons point, c'eſt elle ;
Entrons, amis ; la cohorte cruelle
Saute à l'inſtant deſſus ces murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis.
Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des ſervantes de Dieu,
Attaquent tout ſans honte & ſans ſcrupule.
Ah ! ſœur Agnès, ſœur Maton, ſœur Urſule,
Où courez-vous, levant les mains aux cieux
Le trouble au ſein, la mort dans vos beaux yeux ?
Où fuyez-vous, colombes gémiſſantes ?
Vous embraſſez, de vos mains impuiſſantes
Le ſaint autel, aſyle redouté,
Sacré garant de votre chaſteté.
C'eſt vainement, dans ce péril funeſte,
Que vous criez à votre époux céleſte.
A ſes yeux même, à ces mêmes autels
Tendre troupeau, vos raviſſeurs cruels
Vont profaner la foi pure & ſacrée
Qu'au doux Jeſus votre bouche a jurée.
Je ſais qu'il eſt des lecteurs bien mondains,
Gens ſans pudeur, ennemis des nonnains,
Mauvais plaiſans, de qui l'eſprit frivole
Oſe inſulter aux filles qu'on viole ;
Laiſſons-les dire ; hélas, mes chères ſœurs,
Qu'il eſt affreux pour de ſi jeunes cœurs,

Pour

Pour des beautés ſi ſimples, ſi timides,
De ſe débattre en des bras homicides,
De recevoir des baiſers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans,
Qui d'un effort déteſtable & farouche,
Les yeux en feu, le blaſphême à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité !
De qui l'haleine horrible, empoiſonnée,
La barbe dure & la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir & ſanglant,
Semblent donner la mort en careſſant,
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des anges !
Déja le crime aux regards effrontés
Contemple à nud ces dévotes beautés.
Sœur Rebondi, ſi dévote & ſi ſage,
Au fier Shipunk eſt tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après ſœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on preſſe, on cogne :
Dans le tumulte on voyait ſœur Beſogne
Se débattant contre Bard & Curton.
Qui la preſſaient ſans entendre raiſon.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée :
Et votre ſort, objet charmant & doux,
Eſt à jamais de pécher malgré vous.

Le chef ſanglant de la gent ſacrilège,
Hardi vainqueur, vous preſſe, & vous aſſiège;
Et les ſoldats ſoumis dans leur fureur,
Avec reſpect lui cédaient cet honneur.
Le juſte ciel en ſes décrets ſévères,
Met quelquefois un terme à nos misères.
Car dans le tems que meſſieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la ſainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denis propice à l'innocence,
Sût échapper aux ſoupçons inquiets
Du fier ſaint George ennemi des Français.
Du paradis il vint en diligence:
Mais pour deſcendre au terreſtre ſéjour,
Plus ne monta ſur un rayon du jour:
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le Dieu du myſtère,
Dieu ſage & fin, grand ennemi du bruit,
Qui par-tout vole & ne va que de nuit.
Il favoriſe (& certes c'eſt dommage)
Force fripons; mais il conduit le ſage,
Il eſt ſans ceſſe à l'égliſe, à la cour;
Au tems jadis il a guidé l'amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis; puis il fit le voyage
Par un chemin ſolitaire, écarté,
Parlant tout bas, & marchant de côté.
Des bons Français le protecteur fidèle
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,

Qui ſur le dos de ſon gros muletier,
Gagnait pays par un petit ſentier,
En priant Dieu qu'une heureuſe aventure
Lui fît enfin retrouver ſon armure.
Tout du plus loin que ſaint Denis la vit,
D'un ton bénin le bon patron lui dit:
O ma Pucelle, ô vierge deſtinée
A protéger les filles & les rois,
Viens ſecourir la pudeur aux abois;
Viens reprimer la rage forcenée,
Viens, que ce bras vengeur des fleurs de lys
Soit le ſauveur de mes tendrons bénis:
Vois ce couvent; le tems preſſe, on viole:
Viens, ma Pucelle; il dit & Jeanne y vole;
Le cher patron lui ſervant d'écuyer,
A coup de croſſe hâtait le muletier.
Vous voici, Jeanne, au milieu des infames,
Qui poluaient ces vénérables dames.
Jeanne était nue; un Anglais impudent
Vers cet objet tourne ſoudain la tête;
Il la convoite: il penſe fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court, & ſur ſa nudité
Il va cherchant la ſale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit ſur le nez. L'infame roule à terre,
Jurant ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaiſir conſacré,
Mot que ſouvent le profane vulgaire

Indignement prononce en ſa colère.
Jeanne à ſes pieds foulant ſon corps ſanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
Ceſſez, cruels, ceſſez, troupe profane,
O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeanne.
Ces mécréans au grand œuvre attachés,
N'écoutaient rien, ſur leurs nonnains juchés ;
Tels des ânons broutent des fleurs naiſſantes
Malgré les cris du maître & des ſervantes.
Jeanne qui voit leurs impudens travaux,
De grande horreur ſaintement tranſportée,
Invoquant Dieu, de Denis aſſiſtée,
Le fer en main vole de dos en dos,
De nuque en nuque, & d'échine en échine,
Frappant, perçant de ſa pique divine :
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finiſſait,
Et moiſſonnant la cohorte félonne ;
Si que chacun fut percé ſur ſa nonne,
Et perdant l'ame au fort de ſon deſir,
Allait au diable en mourant de plaiſir.
Le fier Warton, dont la lubrique rage
Avait en bref conſommé ſon ouvrage,
Le fier Warton fut le ſeul écuyer,
Qui de ſa nonne oſa ſe délier ;
Et droit en pied reprenant ſon armure,
Attendit Jeanne & changea de poſture.
O vous, grand ſaint protecteur de l'état,
Bon ſaint Denis, témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muſe fidelle

Ce qu'à vos yeux fit alors la Pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla ;
Mon cher Denis ! mon ſaint, que vois-je là ?
Mon corſelet, mon armure céleſte,
Ce beau préſent que tu m'avais donné,
Brille à mes yeux au dos de ce damné ?
Il a mon caſque ; il a ma ſoubreveſte.
Il était vrai ; la Jeanne avait raiſon.
La belle Agnès en troquant de jupon,
De cette armure en ſecret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Iſac Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure & s'en couvrit le dos.
Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combattit pour icelle.
Le fier Anglais de fer enharnaché
Eut à ſon tour l'ame bien ſtupéfaite,
Quand il ſe vit ſi vivement chargé
Par une jeune & fringante brunette.
La voyant nue il eut un grand remords :
Sa main trembla de bleſſer ce beau corps.
Il laiſſa cheoir ſoudain ſon cimeterre :
Et de la belle admirant les tréſors,
Il recula quatre pas en arrière.
Saint George alors du ſein du paradis,
Ne voyant plus ſon confrère Denis,
Se douta bien que le ſaint de la France
Portait aux ſiens ſa divine aſſiſtance.
Il promenait ſes regards inquiets

Dans les recoins du céleſte palais.
Sans balancer auſſi-tôt il demande
Son beau cheval connu dans la légende.
Le cheval vint, George le bien monté,
La lance au poing, & le ſabre au côté,
Va parcourant cet effroyable eſpace,
Que des humains veut meſurer l'audace;
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le ſonge-creux,
Dans un amas de ſubtile pouſſière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère;
Et que Newton, rêveur bien plus heureux,
Fait tournoyer ſans bouſſole & ſans guide
Autour du rien, tout au travers du vuide.
George enflammé de dépit & d'orgueil,
Franchit ce vuide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arroſés par la Loire,
Où ſaint Denis croyait chanter victoire.
Ainſi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète en ſa longue carrière
Etinceler d'une horrible lumière.
On voit ſa queue, & le peuple frémit;
Le pape en tremble, & la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.
Tout du plus loin que ſaint George apperçut
Monſieur Denis, de colère il s'émut;
Et brandiſſant ſa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère,
Denis, Denis! rival faible & hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,

Tu deſcends donc en ſecret ſur la terre,
Pour égorger mes héros d'Angleterre!
Crois-tu changer les ordres du deſtin,
Avec ton âne & ton bras féminin?
Ne crains-tu pas que ma juſte vengeance
Puniſſe enfin, toi, ta fille & la France?
Ton triſte chef branlant ſur ton col tors,
S'eſt déjà vu ſéparé de ton corps.
Je veux t'ôter, aux yeux de ton égliſe,
Ta tête chauve en ſon lieu mal remiſe,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauts attendris,
Dans ton fauxbourg, où l'on chomme ta fête,
Tenir encor & rebaiſer ta tête.
Le bon Denis levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton noble & pieux:
O grand ſaint George, ô mon puiſſant confrère,
Veux-tu toujours écouter ta colère?
Depuis le tems que nous ſommes au ciel,
Ton cœur dévot eſt tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il bienheureux que nous ſommes,
Saints enchâſſés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux nations,
Nous décrier par nos diviſions?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le ſéjour de la paix éternelle?
Juſques à quand les ſaints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en paradis?
O fier Anglais, gens toujours trop hardis,
Le ciel un jour à ſon tour en colère

Se laſſera de vos façons de faire :
Ce ciel n'aura, grace à vos ſoins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux ſaint, pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple ſanguinaire,
Sois plus traitable, & pour Dieu laiſſe-moi
Sauver la France, & ſecourir mon roi.
A ce diſcours George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à ſon viſage :
Et des badauts contemplant le patron,
Il redoubla de force & de courage ;
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond ſur lui tel qu'un puiſſant faucon
Vole de loin ſur un tendre pigeon.
Denis recule, & prudent il appelle
A haute voix ſon âne ſi fidele,
Son âne aîlé, ſa joie & ſon ſecours ;
Viens, criait-il, viens protéger mes jours.
Contre un méchant viens défendre ma vie.
L'animal ſaint revenait d'Italie
En ce moment ; & moi conteur ſuccint,
Dirai bientôt ce qui fit qu'il revint.
A ſaint Denis dos & ſelle il préſente.
Notre patron ſur ſon âne élancé,
Sentit ſoudain ſa valeur renaiſſante.
Subtilement il avait ramaſſé
Le fer ſanglant d'un Anglais trépaſſé.
Lors brandiſſant le fatal cimeterre,
Il pouſſe à George, il le preſſe, il le ſerre.
George indigné lui fait tomber en bref

Trois horions ſur ſon malheureux chef :
Tous ſont parés : Denis garde ſa tête,
Et de ſes coups dirige la tempête
Sur le cheval & ſur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élaſtique acier :
Les fers croiſés & de taille & de pointe,
A tout moment vont au fort du combat
Chercher le cou, le caſque, le rabat,
Et l'auréole, & l'endroit délicat,
Où la cuiraſſe à l'aiguillette eſt jointe.
Tous deux tenaient la victoire en ſuſpens ;
Paul pour Denis gageait contre Vincent,
Quand de ſa voix terrible & diſcordante
L'âne entonna ſa muſique écorchante.
Le ciel en tremble ; écho du fond des bois
En frémiſſant répète cette voix.
George pâlit : Denis d'une main leſte
Fait une feinte, & d'un revers céleſte
Tranche le nez du grand ſaint d'Albion.
Le bout ſanglant roule ſur ſon arçon.
George ſans nez, mais non pas ſans courage,
Venge à l'inſtant l'honneur de ſon viſage ;
Et jurant Dieu ſelon les nobles *us*
De ſes Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis ſaint Pierre
Certain jeudi fit tomber à Malcus.
A ce ſpectacle, à la voix ampoulée
De l'âne ſaint, à ſes terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris :
Le beau portail de la voûte étoilée

S'ouvrit alors, & des arches du ciel
On vit ſortir l'archange Gabriel,
Qui, ſoutenu ſur ſes brillantes aîles,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le ſorcier Moyſe,
Quand dans la mer ſuſpendue & ſoumiſe,
Il engloutit les peuples & les rois.
Que vois-je ici? cria-t-il en colère,
Deux ſaints patrons, deux enfans de lumière,
Du Dieu de paix confidens éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels!
Laiſſez, laiſſez aux ſots enfans des femmes
Les paſſions, & le fer, & les flammes;
Abandonnez à leur profane ſort
Les corps chétifs de ces groſſières ames,
Nés dans la fange & formés pour la mort:
Mais vous, enfans qu'au ſéjour de la vie
Le ciel nourrit de ſa pure ambroiſie,
Etes-vous las d'être trop fortunés?
Etes-vous fous? Ciel! une oreille, un nez!
Vous que la grace & la miſéricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde!
Pouvez-vous bien de je ne ſais quels rois
En étourdis embraſſer la querelle?
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'inſtant qu'on ſe rende à mes loix.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George inſolent, ramaſſez cette oreille,
Ramaſſez, dis-je; & vous, monſieur Denis,

Prenez ce nez avec vos doigts bénis ;
Que chaque choſe en ſon lieu ſoit remiſe.
Denis ſoudain va d'une main ſoumiſe
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmote
A Gabriel un gentil *oremus*,
Tout ſe rajuſte : & chaque cartilage
Va ſe placer à l'air de ſon viſage.
Sang, fibres, chair, tout ſe conſolida,
Et nul veſtige aux deux ſaints ne reſta
De nez coupé, ni d'oreille abattue ;
Tant les ſaints ont la chair ferme & dodue.
Puis Gabriel d'un ton de préſident,
Ç,à qu'on s'embraſſe ; il dit, & dans l'inſtant
Le bon Denis, ſans fiel & ſans colère,
De bonne foi baiſa ſon adverſaire.
Mais le fier George en l'embraſſant jurait,
Et promettait que Denis le pairait.
Le bel archange, après cette embraſſade,
Prend mes deux ſaints ; & d'un air gracieux,
A ſes côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verſe raſade.
Peu de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais ſous les murs qu'arroſait le Scamandre
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés, de l'olympe deſcendre ?
N'a-t-on pas vu chez le ſage Milton
D'anges ailés, toute une légion
Rougir de ſang les céleſtes campagnes,

Jeter au nez quatre ou cinq cents montagnes,
Et qui pis eſt avoir du gros canon ?
Pardonnez-moi ce peu de fiction,
Qui ſous les noms de Denis & de George
Vous a dépeint les peuples d'Albion
Et les Français qui ſe coupaient la gorge.
Mais dans le ciel ſi la paix revenait,
Il en était autrement ſur la terre,
Séjour maudit de diſcorde & de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait,
Nommait Agnès, la cherchait, & pleurait.
Et cependant Jeanne la foudroyante
De ſon épée invincible & ſanglante
Au fier Warton le trépas préparait ;
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet Anglais pollua le couvent ;
Warton chancèle, & ſon glaive tranchant
Quitte ſa main par la mort engourdie :
Il tombe, & meurt en reniant les ſaints.
Le vieux troupeau des antiques nonnains
Voyant aux pieds de l'amazone auguſte
Le chevalier ſanglant & trébuché,
Diſant *ave*, s'écriait, il eſt juſte
Qu'on ſoit puni par où l'on a péché.
Sœur Rebondi, qui dans la ſacriſtie
A ſuccombé ſous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grace au ciel ;
Et meſurant des yeux le criminel,
Elle diſait d'une voix charitable,
Hélas, hélas, nul ne fut plus coupable.

CHANT ONZIEME.

Monroſe tue l'aumônier. Charles retrouve Agnès, qui ſe conſolait avec Monroſe dans le château de Cutendre.

J'AVAIS juré de laiſſer la morale,
De conter net, de fuir les longs diſcours.
Mais que ne peut ce grand dieu des amours?
Il eſt bavard, & ma plume inégale
Va griffonnant de ſon bec effilé
Ce qu'il inſpire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves, ou femmes,
Qu'il enrôla ſous ſes drapeaux charmans,
Vous qui lancez & recevez ſes flammes,
Or dites-moi; quand deux jeunes amans,
Egaux en grace, en mérite, en talens,
Aux doux plaiſirs tous deux vous ſollicitent,
Egalement vous preſſent, vous excitent,
Mettent en feu vos ſenſibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaiſſez-vous cette hiſtoire frivole
D'un certain âne, illuſtre dans l'école?

Dans l'écurie on vint lui préſenter
Pour ſon dîner deux meſures égales,
De même forme, à pareils intervales;
Des deux côtés l'âne ſe vit tenter
Egalement, & dreſſant ſes oreilles
Juſte au milieu de deux formes pareilles,
De l'équilibre accompliſſant les loix,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitez point cette philoſophie,
Daignez plutôt honorer tout d'un tems,
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de riſquer votre vie.
A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, ſi triſte & ſi ſanglant,
Où le matin vingt nonnes affligées,
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, machicoulis, tourelles;
Un long canal tranſparent, à fleur d'eau,
En ſerpentant tournait au pied d'icelles,
Puis embraſſait en quatre cents jets d'arc,
Les murs épais qui défendaient le parc.
Un vieux baron ſurnommé de Cutendre,
Etait ſeigneur de cet heureux logis.
En ſûreté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux ſeigneur, dont l'ame eſt bonne & tendre,
En avait fait l'aſyle du pays.

Français, Anglais, tous étaient ſes amis.
Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou nonne, ou turc, ou prêtre,
Y recevaient un accueil gracieux :
Mais il fallait qu'on entrât deux à deux ;
Car tout baron a quelque fantaiſie :
Et celui-ci pour jamais réſolut,
Qu'en ſon châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair. Telle était ſa folie.
Quand deux-à-deux on abordait chez lui,
Tout allait bien : mais malheur à celui
Qui venait ſeul en ce logis ſe rendre ;
Il ſoupait mal ; il lui fallait attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.
La fiere Jeanne ayant repris ſes armes,
Qui cliquetaient ſur ſes robuſtes charmes,
Devers la nuit y conduiſit au frais,
En deviſant, la belle & douce Agnès.
Cet aumônier qui la ſuivait de près,
Cet aumônier ardent, infatigable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainſi qu'un loup qui mâche ſous ſa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever ſa curée,
Va du bercail eſcalader l'entrée :
Tel enflammé de ſa lubrique ardeur,

Les yeux en feu, l'aumônier raviſſeur
Allait cherchant les reſtes de ſa joie,
Qu'on lui ravit lorſqu'il tenait ſa proie;
Il ſonne, il crie, on vient, on apperçut
Qu'il était ſeul; & ſoudain il parut
Que les deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les ſolives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis hauſſaient.
A ce ſpectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu? ce fut mon vilain prêtre.
Il ſuit de l'œil les deux mobiles bois;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit ſouvent du haut d'une goutière,
Deſcendre un chat auprès d'une volière,
Tendant la griffe à travers les barreaux,
Qui contre lui défendent les oiſeaux.
Il ſuit des yeux cette eſpèce emplumée,
Qui ſe tapit au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit ſous des ormes touffus
Un beau jeune homme à la treſſe dorée,
Au ſourcil noir, à la mine aſſurée,
Aux yeux brillants, au menton cotonné,
Au teint fleuri par les graces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge:
C'était l'amour, ou c'était mon beau page:
C'étoit Monroſe. Il avait tout le jour

Cherché l'objet de ſon naiſſant amour.
Dans le couvent reçu par les nonettes,
Il apparut à ces filles diſcrètes,
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour dire *ave* venant du haut du ciel.
Les tendres ſœurs voyant le beau Monroſe,
Sentaient rougir leurs viſages de roſe,
Diſant tout bas : ah que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola ;
Toutes en cercle autour de lui ſe mirent,
Parlant ſans ceſſe, & lorſqu'elles apprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le courſier le plus frais,
Avec un guide, afin que ſans eſclandre
Il arrivât au château de Cutendre.
En arrivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.
Lors tout ému de joie & de colère,
Ah, c'eſt donc toi, prêtre de Belzébut !
Je jure ici Chandos & mon ſalut,
Et plus encor, les yeux qui m'ont ſu plaire,
Que tes forfaits vont enfin ſe payer.
Sans repartir, le bouillant aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante
Un piſtolet, en preſſe la détente,
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part ;
Le plomb chaſſé ſiffle & vole au haſard,
Suivant au loin la ligne mal mirée

Que lui traçait une main égarée.
Le page vise, & par un coup plus sûr
Atteint le front, ce front horrible & dur,
Où se peignait une ame détestable.
L'aumônier tombe, & le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de son cœur
De la pitié le mouvement aimable.
Hélas, dit-il, meurs du moins en chrétien;
Dis *Te Deum*; tu vécus comme un chien;
Demande au ciel pardon de ta luxure;
Prononce *Amen*, donne ton ame à Dieu.
Non, répondit le maraud à tonsure,
Je suis damné, je vais au diable, adieu.
Il dit & meurt: son ame déloyale
Alla grossir la cohorte infernale.
Tandis qu'ainsi ce monstre impénitent
Allait rôtir aux brasiers de Satan,
Le bon roi Charle accablé de tristesse,
Allait cherchant son errante maîtresse,
Se promenant, pour calmer sa douleur,
Devers la Loire avec son confesseur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'est qu'un docteur,
Qu'en sa jeunesse un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'est un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ses mains,
Du bien, du mal la trompeuse balance,

Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher ſon maître en conſcience :
Son ton, ſes yeux, ſon geſte compoſant,
Obſervant tout, flattant avec adreſſe
Le favori, le maître, la maîtreſſe ;
Toujours accort, & toujours complaiſant.
Le confeſſeur du monarque gallique
Etait un fils du bon ſaint Dominique.
Il s'appellait le père Bonifoux,
Homme de bien, ſe faiſant tout à tous.
Il lui diſait d'un ton dévot & doux,
Que je vous plains ! la partie animale
Prend le deſſus : la choſe eſt bien fatale.
Aimer Agnès eſt un péché vraiment ;
Mais ce péché ſe pardonne aiſément :
Au tems jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux malgré le décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyans,
Avec Agar s'aviſa d'être père ;
Car ſa ſervante avait des yeux charmans,
Qui de Sara méritaient la colère.
Jacob le juſte épouſa les deux ſœurs.
Tout patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux myſtère.
Le vieux Booz entre ſes draps reçut
Après moiſſon la bonne & ſage Ruth.
Et ſans compter la belle Betzabée,
Du bon David l'ame fut abſorbée

Dans les plaiſirs de ſon ample ſerrail.
Son vaillant fils, fameux par ſa crinière,
Un beau matin, par grace ſingulière,
Vous repaſſa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous ſavez le partage.
Comme un oracle on écoutait ſa voix,
Il ſavait tout, & des rois le plus ſage,
Etait pourtant le plus paillard des rois.
De leurs péchés ſi vous ſuivez la trace,
Si vos beaux ans ſont livrés à l'amour,
Conſolez-vous; la ſageſſe a ſon tour.
Jeune on s'égare, & vieux on obtient grace.
Ah! dit Charlot, ce diſcours eſt fort bon,
Mais que je ſuis bien loin de Salomon!
Que ſon bonheur augmente mes détreſſes!
Pour ſes ébats il eut ſept cents maîtreſſes,
Je n'en eus qu'une; hélas je ne l'ai plus!
Des pleurs alors ſur ſon nez répandus,
Interrompaient ſa voix tendre & plaintive:
Lorſqu'il aviſe, en tournant vers la rive,
Sur un rouſſin trottant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat; c'était Bonneau lui-même.
Un chacun ſait qu'après l'objet qu'on aime,
Rien n'eſt plus doux pour un parfait amant,
Que de trouver ſon très-cher confident.
Le Roi perdant & reprenant haleine,
Crie à Bonneau, quel démon te ramène?

Que fait Agnès, dis, d'où viens-tu, quels lieux
Sont embellis, éclairés par ſes yeux?
Où la trouver? dis donc, répond donc, parle.
Aux queſtions qu'enfilait le Roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait ſervi dans la cuiſine,
Comme il avait par fraude clandeſtine,
Et par miracle à Chandos échappé,
Quand à ſe battre on était occupé;
Comme on cherchait cette beauté divine;
Sans rien omettre il raconta très-bien
Ce qu'il ſavait; mais il ne ſavait rien.
Il ignorait la fatale aventure,
Du prêtre anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour reſpectueux,
Et du couvent le ſac inceſtueux,
N'étaient du tout deſſus ſa tablature.
Et bien en prit à l'amant curieux.
Ainſi Louis ſe perdant à la chaſſe
Dans les taillis de ſon Fontainebleau,
De queſtions fatigue ſon Bonneau,
A ſon retour lui demande la trace
De la beauté qui captive ſon cœur,
Veut que de rien il ne lui faſſe grace,
Et n'en apprend que tout bien, tout honneur.

Après avoir bien expliqué leurs plaintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le ſort & les cruels Anglais,
Ils étaient tous plus triſtes que jamais.
Il était nuit ; le char de la grande ourſe
Vers ſon Nadir avait fourni ſa courſe :
Le Jacobin dit au prince penſif,
Il eſt bien tard, ſoyez mémoratif
Que tout mortel, prince, ou moine à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y ſouper & pour paſſer la nuit.
Le triſte roi par le moine conduit,
Sans rien répondre, & ruminant ſa peine,
Le cou penché galoppe dans la plaine :
Et bientôt Charle & le prêtre & Bonneau
Furent tous trois aux foſſés du château.
Non loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de ſon damné rival,
Ne perdait point l'objet de ſon voyage.
Il dévorait en ſecret ſon ennui,
Voyant ce pont entre ſa dame & lui.
Mais quand il vit aux rayons de la lune
Les trois Français, il ſentit que ſon cœur
Du doux eſpoir éprouvait la chaleur :
Et d'une grace adroite & non commune
Cachant ſon nom, & ſur-tout ſon ardeur,

Dès qu'il parut, dès qu'il ſe fit entendre,
Il inſpira je ne ſais quoi de tendre ;
Il plut au prince, & le moine bénin
Le careſſait de ſon air patelin,
D'un œil dévot & du plat de la main.
Leur nombre heureux était formé de quatre,
On vit bientôt les deux fléches s'abattre
Du pont mobile ; & les quatre courſiers
Font en marchant gémir les madriers,
Le gros Bonneau tout eſſoufflé chemine ;
En arrivant droit devers la cuiſine,
Songe au ſoupé. Le moine au même lieu,
Dévotement en rendit grace à Dieu.
Charles prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît ſon ſomme.
Le bon baron lui fit ſon compliment,
Puis le mena dans ſon appartement.
Charle a beſoin d'un peu de ſolitude,
Il veut jouir de ſon inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne ſe doutait pas
Qu'il fût ſi près de ſes jeunes appas.
Le beau Monroſe en ſut bien davantage.
Avec adreſſe il fit cauſer un page,
Il ſe fit dire où repoſait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux diſtraits.
Ainſi qu'un chat qui d'un regard avide
Guette au paſſage une ſouris timide,
Marchant tout doux, la terre ne ſent pas

L'impreſſion de ſes pieds délicats ;
Dès qu'il l'a vue, il a ſauté ſur elle.
Ainſi Monroſe avançant vers la belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Poſant l'orteil, & hauſſant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre.
Moins promptement la paille vole à l'ambre,
Et le fer ſuit moins ſympatiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monroſe en arrivant ſe jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où ſa maîtreſſe avait entre deux draps
Pour ſommeiller arrangé ſes appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force,
Ni le loiſir ; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil : un baiſer amoureux
Unit ſoudain leurs bouches demi cloſes.
Leur ame vint ſur leurs lèvres de roſes.
Un tendre feu ſortit de leurs beaux yeux :
Dans leurs baiſers leurs langues ſe chercherent.
Qu'éloquemment alors elles parlerent !
Diſcours muets, langage des déſirs,
Charmant prélude, organe des plaiſirs,
Pour un moment il vous fallut ſuſpendre
Ce doux concert & ce *duo* ſi tendre.
Agnès aida Monroſe impatient
A dépouiller, à jeter promptement

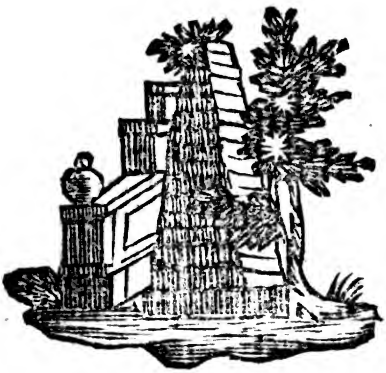
De

De ſes habits l'incommode parure,
Déguiſement qui pèſe à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait ſur-tout un dieu qui va tout nu.
Dieux ! quels objets ! eſt-ce Flore, Zéphire,
Eſt-ce Pſiché qui careſſe l'amour ?
Eſt-ce Vénus que le fils de Cinire
Tient dans ſes bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars eſt jaloux & ſoupire ?
Le Mars Français, Charle au fond du château,
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret & boit avec triſteſſe,
Pour égayer ſa taciturne alteſſe,
Un vieux valet bavard de ſon métier,
Apprit au roi, ſans ſe faire prier,
Que deux beautés, l'une robuſte & fière,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommière :
Charle étonné les ſoupçonne à ces traits ;
Il ſe fait dire, & puis redire encore,
Quels ſont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du tendre objet de ſon cœur amoureux.
C'eſt elle enfin, c'eſt tout ce qu'il adore ;
Il en eſt sûr, il quitte ſon repas.
Adieu, Bonneau ; je cours entre ſes bras.

Il dit & vole, & non pas ſans fracas :
Il était roi, cherchant peu le myſtere.
Plein de ſa joie, il répète, il redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans ſon lit.
Que d'embarras ! comment ſortir d'affaire ?
Voici comment le beau page s'y prit.
Près du lambris, dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où lorſque l'on voulait,
Pour quinze ſous un capucin venait.
Sur le retable en voûte pratiquée
Eſt une niche en attendant ſon ſaint.
D'un rideau verd la niche était maſquée.
Que fait Monroſe ? un beau penſer lui vint
De s'ajuſter dans la niche ſacrée,
En bienheureux. Derrière le rideau,
Il ſe tapit, ſans pourpoint, ſans manteau.
Charles vole, & preſque dès l'entrée
Il ſaute au cou de ſa belle adorée ;
Et tout en pleurs il veut jouir des droits
Qu'ont les amans, ſur-tout quand ils ſont rois.
Le ſaint caché frémit à cette vue :
Il fait du bruit, & la toile remue :
Le roi s'avance, il y porte la main,
Il ſent un corps, il recule, il s'écrie,
Amour, Satan, ſaint François, ſaint Germain,
Moitié frayeur, & moitié jalouſie :
Puis tire à lui, fait tomber ſur l'autel

Avec grand bruit, le rideau ſous lequel
Se blotiſſait cette aimable figure,
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que Céſar ſans pudeur ſoumettait
A Nicomède en ſa belle jeuneſſe,
Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans ſon Epheſtion,
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô ciel, ont de faibleſſe!
Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette hiſtoire, au moins ſe ſouvient-il
Que dans le camp, la courageuſe Jeanne
Traça jadis au bas d'un dos profane,
D'un doigt conduit par monſieur ſaint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lys.
Cet écuſſon, ce ſaint cu, ce derriere
Emûrent Charles: il ſe mit en priere.
Il croit que c'eſt un tour de Belzébut.
De repentir & de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains: Qu'on vole ici vers elle;
Accourez tous; le diable eſt chez ma belle.
Aux cris du roi, le confeſſeur troublé,
Non ſans regret quitte auſſi-tôt la table:
L'ami Bonneau monte tout eſſoufflé;
Jeanne s'éveille, & d'un bras redoutable

Prenant ce ſer que la victoire ſuit,
Cherche l'endroit d'où partait tout ce bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aiſe, & ne put rien entendre.



CHANT DOUZIEME.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle & de Jean Chandos. Etrange loi du combat à laquelle la Pucelle eſt ſoumiſe.

En accourant la fière Jeanne d'Arc,
D'une lucarne apperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers portant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains;
Cent boucliers où des nuits la courière
Réfléchiſſait ſa tremblante lumière,
Cent caſques d'or d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient ſurpris Cutendre.
Mais Jeanne d'Arc ſe trompait lourdement,
En fait de guerre on peut bien ſe méprendre,
Témoin Ajax, & certain général,
Duc, bel eſprit, miniſtre, maréchal:

L'un ſur le Rhin, l'autre aux bords du
Scamandre,
Un beau matin s'avisèrent de prendre
Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
Sans que l'honneur fut en rien compromis.
Ce n'était point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient ſurpris la terre;
C'était Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeanne ſi connu,
Qui ramenait la belle Dorothée.
Elle était d'aiſe & d'amour tranſportée;
Elle en avait ſujet aſſurément.
Car auprès d'elle était ſon cher amant;
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Pour qui ſon œil de pleurs ſouvent ſe mouille.
L'ayant cherchée à travers cent combats,
L'avait trouvée, & ne la quittait pas.
En nombre pair cette troupe dorée,
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola: le bon roi qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, & la ſuivit;
Et dans l'erreur qui trompait ſon courage,
Il laiſſe encor Agnès avec ſon page.
O page heureux, & plus heureux cent fois
Que le plus chaud, le plus chrétien des rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grace
Au benoît ſaint dont tu tenais la place!
Il te fallut r'habiller promptement.
Sur le ſatin de ton cu ferme & blanc,

Tu rajuſtas ta trouſſe diaprée,
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait & ſe trompait ſouvent.
Que de baiſers ſur ſa bouche de roſe
Elle reçut en r'habillant Monroſe!
Que ſon bel œil le voyant rajuſté,
Semblait encor chercher la volupté!
Monroſe au parc deſcendit ſans rien dire.
Le confeſſeur tout ſaintement ſoupire,
Voyant paſſer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la diſtraction.
La douce Agnès compoſait ſon viſage,
Ses yeux, ſon air, ſon maintien, ſon langage.
Auprès du roi, Bonifoux ſe rendit,
Le conſola, le raſſure, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleſte
Etait d'en-haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puiſſance funeſte
Touchait au terme, & que tout doit paſſer;
Que le roi Charle obtiendra la victoire.
Charles le crut, car il aimait à croire.
La fière Jeanne appuya ce diſcours:
» Du ciel, dit-elle, acceptons le ſecours.
» Venez, grand prince, & rejoignons l'armée,
» De votre abſence à bon droit alarmée ».
Sans balancer la Trimouille & Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut préſentée.

Agnès la baiſe, & le noble eſcadron
Sortit enfin du logis du baron.
Les gens du ciel aiment ſouvent à rire
Des paſſions du ſublunaire empire.
Il regardait cheminant dans les champs,
Cet eſcadron de héros & d'amans.
Le roi de France allait près de ſa belle,
Qui s'efforçant d'être toujours fidèle,
Sur ſon cheval la main lui préſentait,
Serrait la ſienne, exhalait ſa tendreſſe;
Et cependant, ô comble de faibleſſe!
De tems en tems le beau page lorgnait.
Le confeſſeur pſalmodiant ſuivait,
Des voyageurs récitant la prière,
S'interrompant en voyant tant d'attraits,
Et regardant avec des yeux diſtraits
Le roi, le page, Agnès, & ſon bréviaire.
Tout brillant d'or, & le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la cour,
Caracolait auprès de Dorothée,
Ivre de joie & d'amour tranſportée,
Qui le nommait ſon cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de ſon cœur.
Jeanne auprès d'eux, ce fier ſoutien du trône,
Portant corſet & jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or & de plumes couvert,

Sur ſon fier âne étalait ſes gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, & ſoupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de ſes armes;
Car elle avait toujours le cœur ému,
Se ſouvenant de l'avoir vu tout nu.
Bonneau portant barbe de patriarche,
Suant, ſoufflant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand roi ſerviteur précieux!
Il penſe à tout; il a ſoin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vin vieux,
Longs ſauciſſons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.
On avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant par-tout ſon Agnès & ſon page,
Au coin d'un bois, près d'un certain paſſage,
Le fer en main rencontra nos héros.
Chandos avait une ſuite aſſez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui ſuit les pas du monarque amoureux.
Mais elle était d'eſpèce différente:
On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.
Oh! oh, dit-il d'une voix menaçante,
» Galans Français, objets de mon courroux,
» Vous avez donc trois filles avec vous,
» Et moi, Chandos, je n'en aurai pas une?
» Ça, combattons: je veux que la fortune
» Décide ici qui de nous ſait le mieux
» Pouſſer ſa lance & plaire à deux beaux yeux.

» Que la valeur ſoit notre ſeule chance !
» Que de vous tous le plus ferme s'avance ;
» Qu'on entre en lice ; & celui qui vaincra
» L'une des trois à ſon aiſe tiendra.
Le roi piqué de cette offre cynique,
Veut l'en punir, s'avance, prend ſa pique.
Dunois lui dit : Ah laiſſez-moi, ſeigneur,
Venger mon prince & ces dames l'honneur.
Il dit & court : la Trimouille l'arrête ;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau toujours de bon accord,
Leur propoſa de s'en remettre au ſort.
Car c'eſt ainſi que les guerriers antiques
En ont uſé dans les tems héroïques :
Ne vit-on pas l'apôtre Matthias
Gagner aux dez la place de Judas ?
Même aujourd'hui dans quelques républiques,
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dez, & tout n'en va que mieux.
Le gros Bonneau tient le cornet, ſoupire,
Craint pour ſon roi, prend les dés, roule, tire.
Denis du haut du céleſte rempart,
Voyait le tout d'un paternel regard ;
Et contemplant la Pucelle & ſon âne,
Il conduiſait ce qu'on nomme haſard.
Il fut heureux, le ſort échut à Jeanne.
Jeanne ! c'était pour vous faire oublier
L'infâme jeu de ce grand cordelier,

Qui ci-devant avait raflé vos charmes.
Jeanne à l'inſtant court au roi, court aux armes,
Modeſtement va derrière un buiſſon
Se délacer, détacher ſon jupon,
Et revêtir ſon armure ſacrée,
Qu'un écuyer tient déjà préparée.
Puis ſur ſon âne elle monte en courroux,
Branlant ſa lance & ſerrant les genoux.
Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidelles.
Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien,
Dans les combats n'invoquait jamais rien.
Jean contre Jeanne avec fureur s'avance;
Des deux côtés égale eſt la vaillance,
Les deux courſiers bardés, coëffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont ſe heurter, & de leur tête dure,
Front contre front fracaſſent leur armure;
La flâme en ſort, & le ſang du courſier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentiſſent,
Des deux courſiers les huit pieds rejailliſſent;
Et les guerriers du coup déſarçonnés,
Tombent chacun ſur la croupe étonnés:
Ainſi qu'on voit deux boules ſuſpendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même inſtant partir,
Hâter leur cours, ſe heurter, s'applatir,

Et remonter ſous le choc qui les preſſe,
Multipliant leur poids par leur vîteſſe.
Chaque parti crut morts les deux courſiers,
Et treſſaillit pour les deux chevaliers.
Or des Français la champione auguſte
N'avait la chair ſi ferme, ſi robuſte,
Les os ſi durs, les membres ſi diſpos,
Si muſculeux, que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné ſa ligne & ſon point fixe,
Son quadrupède un haut le corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur ſon beau dos, ſur ſa croupe gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.
Chandos penſait qu'en ce grand déſarroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi.
Il veut ſoudain contempler ſa conquête :
Le caſque ôté, Chandos voit une tête,
Où languiſſaient deux grands yeux noirs & longs.
De la cuiraſſe il défait les cordons.
Il voit, ô ciel ! ô plaiſir ! ô merveille !
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, ſéparés, demi-ronds,
Et ſurmontés de deux petits boutons
Qu'en ſa naiſſance a la roſe vermeille.
On tient qu'alors en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la première fois.

Elle

Elle eſt à moi la Pucelle de France,
S'écria-t-il, contentons ma vengeance.
J'ai, grace au ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.
Que ſaint Denis me regarde & m'excuſe;
Mars & l'Amour ſont mes droits, & j'en uſe.
Puis ſe tournant devers ſon écuyer,
« Je vois, dit-il, qu'elle eſt hors d'elle-même,
» J'ai ces deux bras pour combattre & tuer:
» Pour la guérir je prendrai le troiſième.
Son écuyer répond: « Pouſſez, milord;
» Du trône anglais affermiſſez le ſort.
» Frère Lourdis en vain nous décourage,
» Il jure en vain que ce ſaint pucelage
» Eſt des Troyens le grand *Palladium*,
» Le bouclier ſacré du *Latium*;
» De la victoire il eſt, dit-il, le gage;
» C'eſt l'oriflamme: il faut nous en ſaiſir.
» Oui, dit Chandos, & j'aurai pour partage
» Les plus grands biens, la gloire & le plaiſir ».
Jeanne pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, & faiſait mille vœux
A ſaint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois d'un courage heroïque
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire? il faut dans tout état
Qu'on ſe ſoumette à la loi du combat.
Les fers en l'air & la tête penchée,
L'oreille baſſe & du choc écorchée,

Languiſſamment le céleſte baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nourriſſait dès-long-tems dans ſon ame
Pour la Pucelle une diſcrette flamme,
Des ſentimens nobles & délicats
Très-peu connus des ânes d'ici-bas.
Il ſoupirait en voyant les trois bras.
Le confeſſeur du bon monarque Charle
Tremble en ſa chair alors que Chandos parle.
Il craint ſur-tout que ſon cher pénitent,
Pour ſoutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A ſon Agnès n'en veuille faire autant;
Et que la choſe encor ſoit imitée
Par la Trimouille & par ſa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraiſon,
Et fait tout bas ſa méditation,
Sur les effets, la cauſe, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure,

CHANT TREIZIEME.

Viſion. Miracle qui ſauve l'honneur de Jeanne.

En méditant avec attention,
Le benoît moine eut une viſion,
Aſſez ſemblable au prophétique ſonge
De ce prophete, heureux par un menſonge,
Pate-velu dont l'eſprit lucratif
Avait vendu ſes lentilles en Juif.
Ce vieux Jacob, (admirez bien, mes frères,
Du livre ſaint les ſublimes myſtères)
Devers l'Euphrate une nuit apperçut
Mille beliers qui grimpèrent en rut
Sur les brebis qui les laiſsèrent faire.
Le moine vit de plus plaiſans objets;
Il vit très-bien, on crut voir le bon père,
Ce qu'aucun ſaint n'obtint de voir jamais:
Il vit courir à la même aventure,
Il vit aux pieds des futures Agnès
Les demi-dieux de la race future:
Il obſerva les différens attraits

De ces beautés dont l'adreſſe féconde
Faiſait danſer tous les maîtres du monde :
Chacune était juſte ſous ſon héros,
Partant enſemble & diſant les grands mots.
Chacune avait ſon trot & ſon allure ;
Chacun piquait à l'envi ſa monture.
Tous excellaient à ce jeu des deux dos.
Tels autour de Flore & du Zéphire,
Quand le printems reprend ſon doux empire,
Tous ces oiſeaux peints de mille couleurs
Par leurs amours agitent les feuillages :
Les papillons ſe baiſent ſur les fleurs,
Et les lions courent ſous les ombrages
Vers leurs moitiés qui ne ſont plus ſauvages.
C'eſt-là qu'il vit le beau François premier :
Ce brave roi, ce loyal chevalier,
Avec Etampe, heureuſement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charles-Quint joint le myrte au laurier,
Baiſe à la fois la Flamande & la Maure.
Quels rois, ô ciel ! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, & l'autre pis encore.
Près de Diane on voit danſer les ris,
Aux mouvemens que l'amour lui fit faire,
Quand dans ſes bras décharnés & flétris
Ivre d'amour tendrement elle ſerre
En ſe pâmant le ſecond des Henris.
De la débauche un long & docte uſage

De la beauté lui fait avoir le prix.
De Charles neuf le ſucceſſeur volage,
Quitte en riant ſa Cloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.
Mais quel combat le Jacobin vit rendre
Par Borgia le ſixième Alexandre !
En cent tableaux il eſt repréſenté.
Là ſans thiare & d'amour tranſporté,
Tournant le dos, trouſſant ſa ſoutanelle,
Avec Vanoſe il ſe fait la femelle.
Un peu plus bas on voit ſa ſainteté,
Pour ſes plaiſirs convoitant ſa famille,
Donner aſſaut à Lucrèce ſa fille.
O Léon dix, ô ſublime Paul trois !
Jules ſecond ! & toi Monté le drille !
A ce beau jeu vous paſſiez tous les rois ;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la ligue rébelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaiſirs que goûta Gabrielle,
Que par vingt ans de travaux & d'exploits.
Le moine vit des doges de Veniſe,
Et ces grands ducs, fiers oppreſſeurs de Piſe,
Avec les boucs partageant leurs plaiſirs ;
Mais les laiſſant à leurs puans déſirs.
Bientôt on voit le plus beau des ſpectacles,
Ce ſiècle heureux, ce ſiècle des miracles,
Ce grand Louis, cette ſuperbe cour,

Où tous les arts ſont inſtruits par l'amour.
L'amour bâtit le ſuperbe Verſailles ;
L'amour aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis,
Malgré les cris du fier dieu des batailles :
L'amour amène au plus beau des humains,
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes ;
De Mazarin la nièce aux yeux divins,
La généreuſe & tendre la Valière,
La Monteſpan plus ardente & plus fiere.
L'une ſe livre au moment de jouir,
Et l'autre attend le moment du plaiſir.
Mais tout-à-coup quelle métamorphoſe !
D'un long froc noir lugubrement paré,
L'amour met bas ſa couronne de roſe ;
Son front ſe perd ſous un bonnet quarré.
Le ſot ſcrupule & la froide décence
Maſquent les traits de ſa riante enfance.
L'hymen le ſuit à pas myſtérieux ;
Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux,
Feux ſans éclat, dont la pâle lumière
Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
A la lueur de ces triſtes flambeaux,
Suivi d'un prêtre, & de deux maquereaux ;
Pour guide un diable en noire ſoutanelle,
Le grand Louis couronné de pavots,
Vient épouſer ſa vieille maquerelle.

Le moine vit ce phœnix des Bourbons
Enſorcelé de deux flaſques tetons,
Sur un ſopha quitter ſa haridelle.
L'amour en pleurs, & ſa ſuite fidelle,
Les jeux, les ris, s'envolent à Paphos,
Paris, la cour, ſont en proie aux dévots.
Une groſſière & mauſſade luxure
Rappelle aux ſens toute la volupté.
Sous l'air caffard un ciniſme effronté
Mit Diogene où régnait Epicure.
Dans les excès d'une crapule obſcure,
Le courtiſan cherche la liberté.
Hercule en froc, & Priape en ſoutane,
Dans les palais portent l'obſcénité:
Tout leur fait jour, & le couple profane,
Recommandé par ſa brutalité,
A ſon plaiſir patine la beauté.
C'en était fait du tendre amour en France,
Quand la fortune ou bien la providence,
A ſaint Denis logea le roi bigot.
Le moine voit à ce régne cagot
Dans les deſtins ſuccéder la Régence,
Tems fortuné, marqué par la licence,
Où la folie agitant ſon grelot,
Jette ſur tout un vernis d'innocence:
Où le caffard n'eſt priſé que du ſot.
Tendre Argenton! folâtre Parabere!
C'eſt par vos ſoins que le dieu de cythère,

Régnant en maître au palais d'Orléans,
Sur les autels revoit fumer l'encens.
Le dieu du goût, ſon ſeul & digne émule,
Tâche d'unir les graces aux talens.
Faune & Priape & le brutal Hercule,
Forcés de fuir rentrent dans les couvens :
Ils n'oſent plus ſe faire voir en France
Que ſous les traits de Bieux ou de Vence.
Le bon régent de ſon palais royal
Des voluptés donne à tous le ſignal.
Vous répondez à ce ſignal aimable,
Jeune Berry, bel aſtre de la cour,
Vous répondez du ſein du Luxembourg,
Vous que Bacchus & le dieu de la table
Mènent au lit, eſcortés par l'amour.
Près de Paris ſous ſa pourpre romaine...
Mais je m'arrête : un ſemblable tableau
Pourrait au peintre attirer dure aubaine :
Il y faudrait placer plus d'un Bonneau
En robe courte : or dans ce dernier âge,
Homme d'épée eſt un fier maquereau :
Et moi chétif j'abhorre le tapage.
Je tiendrai donc contre l'appas flatteur :
Je me tairai, n'en déplaiſe au lecteur.
O Rambouillet, aſyle du myſtère !
Meudon, Choiſi, réduits délicieux !
Que les plaiſirs, les amours & les jeux
Ont ſi ſouvent préférés à Cythère,

Sur vos ſecrets cenſurés par Lignière,
Et reſpectés de ſon prudent recteur,
Ma chaſte Muſe eſt forcée à ſe taire.
Le tems préſent eſt l'arche du ſeigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel tombait en létargie.
Je me tairai; mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle,
O tendre objet, noble, ſimple, touchant,
O potelée & douce la Tournelle!
Si j'oſais mettre à vos genoux charnus,
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus!
Si je chantais cette haute fortune,
L'objet des vœux de Flavacourt la brune,
Si je chantais ce tendre & doux lien,
Ce nœud ſi cher quoique ſi peu chrétien,
Formé, béni par la vieille éminence,
Maudit, rompu par un prélat bigot,
Et reſſerré par ce grand roi de France,
Malgré l'avis & les ſermons d'un ſot!
Si de l'amour je déployais les armes,
Si je diſais.... Non, je ne dirai mot;
Je ſerais trop au-deſſous de vos charmes.
Dans ſon extaſe enfin le moine noir
Vit à plaiſir ce que je n'oſe voir.
D'un œil avide, & toujours très-modeſte,
Il contemplait le ſpectacle céleſte
De ces amans arrangés bout à bout;

Charles ſecond ſur la belle Portſmouth,
George ſecond ſur la graſſe Yarmouth :
Et ce dévot roi de Luſitanie,
En priant Dieu ſe pâmant ſur ſa mie,
Et ce Victor attrapé tour à tour
Par ſon orgueil, par ſon fils, par l'amour.
Mais quand au bout de l'auguſte enfilage
Il apperçut entre Iris & ſon page,
Perçant un cu, qu'il ſerrait des deux mains,
Cet auteur roi, ſi dur & ſi bizarre,
Que dans le Nord on admire, on compare
A Salomon, ainſi que les Germains
Leur empereur au Céſar des Romains,
Hélas, dit-il, ſi les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre,
Si l'univers doit en paſſer par-là,
Dois-je gémir que Jean Chandos ſe mette
Les deux gigots ſur la belle brunette ?
» Du ſeigneur Dieu la volonté ſoit faite.
» *Amen*, *amen* : il dit, & ſe pâma,
» Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.
Mais ſaint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle & la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois
Oui conter qu'on nouait l'aiguillette.
C'eſt une étrange & terrible recette,
Et dont un ſaint ne doit jamais uſer,

Que quand d'une autre il ne peut s'aviſer.
D'un pauvre amant le feu ſe tourne en glace,
Vif & perclus ſans rien faire il ſe laſſe;
Dans ſes efforts étonné de languir,
Et conſumé ſur le bord du plaiſir.
Telle une fleur des feux du jour ſéchée
La tête baſſe, & la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie & les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Anglais dans ſes droits de conquête.
Chandos ſuant & ſoufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt ſi Jeanne eſt une fille:
» Au diable ſoit, dit-il, la ſotte éguille.
Bientôt le diable emporte l'étui neuf:
Il veut encor ſecouer ſa guenille.
Jeanne échappant à ſon vainqueur confus,
Reprend ſes ſens quand il les a perdus,
Puis d'une voix impoſante & terrible
Elle lui dit: « Tu n'es pas invincible;
» Tu vois qu'ici dans le plus grand combat,
» Dieu t'abandonne & ton cheval s'abbat:
» Dans l'autre un jour je vengerai la France,
» Denis le veut, & j'en ai l'aſſurance;
» Et je te donne avec tes combattans
» Un rendez-vous ſous les murs d'Orléans.

Le grand Chandos lui repartit : « ma belle,
» Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle,
» J'aurai pour moi ſaint George le très-fort:
» Et je promets de réparer mon tort.

CHANT QUATORZIEME.

CORISANDRE.

Mon cher lecteur ſait par expérience
Que ce beau Dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne ſont point jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens.
L'un a des traits dont la douce piquûre
Se fait ſentir, ſans danger, ſans douleur,
Croit par le tems, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laiſſe une vive bleſſure.
Les autres traits ſont un feu dévorant,
Dont le coup part & brûle au même inſtant.
Dans les cinq ſens il porte le ravage.
Un rouge vif allume le viſage :
D'un nouvel être on ſe croit animé :
D'un nouveau ſang le corps eſt enflâmé.
On n'entend rien, le regard étincelle :
Sans réfléchir le geſte & l'acte ſuit :
L'eau ſur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui ſur les bords du broc qui la recèle,
S'élève, court, s'échappe, tombe & fuit,
N'eſt qu'une image imparfaite, infidele
Du feu d'amour, quand en nous il agit.
Vous connaiſſez tous ces états, mes frères :
Mais ce tyran de nos ames légères,

Ce dieu fripon, cet étourdi d'amour,
Faiſait alors un bien plus plaiſant tour.
Il fit loger entre Blois & Cutendre
Une beauté dont les aimables traits
Auraient paſſé tous les charmes d'Agnès,
Si cette belle avait eu le cœur tendre:
Beau don, qui vaut tous les autres attraits.
C'était la jeune & ſotte Coriſandre.
L'amour voulut, que tout roi, chevalier,
Homme de robe, & jeune bâchelier,
Dès qu'il verrait cette jeune imbécile,
Perdit le ſens à ſe faire lier.
Mais les valets, le peuple, eſpèce vile,
Etaient exempts de la biſare loi,
Il falait être ou gentilhomme ou roi
Pour être fou. Ce n'eſt pas tout encore:
L'art d'Eſculape & cent grains d'ellébore,
Contre ce mal étaient un vain ſecours:
Et la cervelle empirait tous les jours,
Juſqu'au moment où la belle innocente
Pour quelque amant ſerait compatiſſante:
Et ce moment du ciel était preſcrit,
Pour que la belle eût enfin de l'eſprit.
Plus d'un amant né ſur les bords de Loire,
Pour avoir vu Coriſandre une fois,
Avait perdu le ſens & la mémoire.
L'un ſe croit cerf & broute dans les bois;
L'autre penſant avoir un cu de verre,
Dès qu'un paſſant le heurte en ſon chemin,
Va s'écriant qu'on caſſe ſon derrière.

Gojon ſe croit du ſexe féminin,
Porte une jupe, & ſe meurt de triſteſſe,
Qu'à la trouſſer nul amant ne s'empreſſe:
D'un large bât Valori s'eſt chargé;
Il ſe croit âne, & ne ſe trompe guère,
Veut qu'on le charge & ne ceſſe de braire.
Sablé ſe croit en marmite changé,
Marche à trois pieds: une main poſe à terre;
L'autre fait l'anſe. Hélas! chacun de nous
Pourait fort bien ſe mettre au rang des fous
Sans avoir vu la belle Coriſandre.
Quel bon eſprit ne ſe laiſſe ſurprendre
A ſes deſirs? & qui n'a ſes travers?
Chacun eſt fou tant en proſe qu'en vers?
Or Coriſandre avait une grand'mère,
Femme de bien, d'une humeur peu ſévère,
Dont en ſecret l'orgueil ſe complaiſait
A voir les fous que ſa fille faiſait.
Mais de ſcrupule à la fin obſédée,
Elle eut pitié d'un ſi triſte fléau;
Sa fille donc ſi fatale au cerveau
Par elle fut dans ſa chambre enfermée.
Elle apoſta, pour garder le château,
Deux champions, à la mine aſſurée,
Qui défendaient l'accès de la maiſon
A tout venant qui riſquait ſa raiſon.
La belle ſotte ainſi claquemurée,
Filait, couſait, & chantait, ſans penſer,
Sans nul regret qui vint la traverſer;

Sans goût, ſans ſoins, & ſans la moindre envie
De s'appliquer à guérir la folie
De ſes amans : ce qui n'aurait tenu
Qu'à dire oui, ſi la belle eût voulu.
Le fier Chandos encor tout en colère
D'avoir raté ſa ſuperbe adverſaire,
Vers ſes Anglais retournait en grondant :
Semblable au chien dont la vorace dent
Saiſit en vain le liévre qui s'échappe,
Qui tourne, vire, & crie & pleure, & jape,
Puis vers ſon maître approche à petit pas,
Portant la queue & l'oreille fort bas.
Chandos maudit ſon animal revêche,
Qui lui fit faute en ce tendre duel.
Son général cependant lui dépêche
Pour le preſſer un jeune colonel,
Brave Irlandais nommé Paul Tirconel,
Portant l'air haut, une large poitrine,
Jarret tendu, bras nerveux, double échine,
Au ſourcil fier, & qui porte la mine
D'avoir toujours ſu parer à l'affront
Qui de Chandos faiſait rougir le front.
Ces deux guerriers avec leur noble eſcorte,
De Coriſandre arrivant à la porte,
Veulent entrer, quand des deux portiers l'un
Crie : « Arrêtez, gardez-vous d'entreprendre
» De pénétrer juſques à Coriſandre,
» Si vous voulez garder le ſens commun.
Le fier Chandos qui croit qu'on l'injurie,
Pouſſe en avant, & frappant en furie,

D'un coup d'eſtoc renverſe à douze pas
Un des huiſſiers qui ſe démet un bras,
Et tout meurtri roule au loin ſur le ſable.
Paul Tirconel non moins impitoyable,
De l'éperon donne à la fois deux coups,
Lache la bride, & ſerre les genoux
A ſon courſier, qui comme la tempête
Part de la main & paſſe ſur la tête
De l'autre huiſſier qui lève un front confus,
Reſte un moment interdit & perclus,
Et détournant reçoit une ruade
Qui le met bas avec ſon camarade.
Tel en province un brillant officier,
Jeune, galant, égrefin, petit maître,
Court au ſpectacle & roſſe le portier,
Gagne une loge, & placé ſans payer
Siffle par air tout ce qu'il voit paraître.
La ſuite Anglaiſe arrive dans la cour:
La vieille dame y deſcend éplorée.
A ce grand bruit Coriſandre effarée
Prend un jupon, ſort de la chambre, accourt,
Chandos leur fait un compliment fort court,
En digne Anglais qui de parler n'a cure.
Mais obſervant l'innocente figure,
Ce teint de lys, ces charmes ſucculens,
Ces bras d'ivoire & ces tetons naiſſans,
Que de ſes mains arrondit la nature,
Il s'en promet une heureuſe aventure:
Quand Coriſandre à l'hébêté maintien,

Jette au hasard un œil qui ne dit rien.
Pour Tirconel d'une façon gentille,
Il salua la grand'mère & la fille,
Et pour sa part fit aussi les yeux doux.
Qu'arrive-t-il? les voilà tous deux fous.
Chandos atteint de cette maladie,
En maquignon natif de Normandie
Pour un cheval prend la jeune beauté,
Prétend qu'il soit sellé, bridé, monté,
Et puis claquant sa croupe rebondie,
D'un demi-tour s'élance sur son dos.
La belle crie & tombe sous Chandos;
Quand Tirconel par une autre manie,
Au même instant se croit cabaretier,
Et prend la belle à genoux acroupie
Pour un tonneau qu'il convient préparer
Pour le percer & pour le soutirer
Par l'orifice au clair jusqu'à la lie.
Tout chevauchant alors Chandos lui crie,
« Vous êtes fou! God dam! l'esprit malin
» A détraqué, je crois, votre cervelle.
» Quoi! vous prenez pour un tonneau de vin
» Mon cheval blanc à crinière isabelle!....
» C'est mon tonneau, j'en porte le bondon...
» C'est mon cheval, ... c'est mon tonneau,
» mon frère....
Egalement tous deux avaient raison.
Ils soutenaient leur folle opinion,
Avec l'ardeur dont un moine en colere
Plaide en faveur du dévot scapulaire,

Et d'Olivet pour ſon cher Ciceron.
Des démentis en réplique & duplique,
Et certains mots que, grace à ma pudeur,
Mon ſtyle honnête épargne à mon lecteur,
Mots effrayans pour qui d'amour ſe pique,
Mirent en feu nos illuſtres Bretons
Qui ſe narguaient de leurs eſtramaçons.
Comme le vent d'abord faible murmure,
S'éleve, gronde, & briſant les vaiſſeaux
Trop agités pour réſiſter aux eaux,
Répand l'horreur ſur toute la nature:
Ainſi l'on vit nos deux Anglais, d'abord
Se plaiſanter, faire ſemblant de rire,
Puis ſe fâcher, puis dans leur noir délire
Aller d'un train à ſe donner la mort.
Tous deux en garde en la même poſture,
Le bras tendu, le corps en ſon profil,
La tête haute & le bras de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.
Mais auſſi-tôt ſans regle ni meſure
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.
Au mont Etna dans leur forge brûlante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincellante
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon dont ſe moque la terre.
Des deux côtés le ſang eſt répandu,

Du bras, du col, & du crâne fendu,
Sans qu'un ſeul cri ſuccede à la bleſſure.
La bonne mere en gémit de douleur,
Voudrait pouvoir leur ôter leur armure,
Dit ſon *pater*, demande un confeſſeur :
Et cependant ſa fille avec langueur
Se rengorgeant rajuſte ſa coëffure.
Nos deux Anglais ſanglans, laſſés, rendus,
Giſſaient tous deux ſur la terre étendus,
Quand arriva le grand roi de la France,
Et ces héros brillans porteurs de lance,
Et ces beautés qui formaient une cour
Digne de Mars & du dieu de l'amour.
La belle ſotte au devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment leur donne le bon jour,
Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'aurait cru que la nature mit
Tant de poiſon dans des yeux ſans eſprit !
Des beaux Français les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du ciel verſés bénignement
Sont des mortels reçus différemment :
Tout ſe façonne à notre caractere ;
Diverſement ſur nous la grace opère.
Le même ſuc dont la terre nourrit
Des fruits divers les ſemences écloſes,
Fait des œillets, des chardons & des roſes.
D'Argens ſoupire alors que d'Arget rit ;
Et Maupertuis débite des fadaiſes,

Comme Newton ſes doctes hypothèſes :
Et certain roi fait ſervir ſes ſoldats
A ſes amours ainſi qu'à ſes combats.
Tout ſe varie : une cervelle anglaiſe
Tourne autrement qu'une tête françaiſe.
Chacun ſe ſent des mœurs de ſon pays.
Chez les Anglais ſombres & durs eſprits,
Toute folie eſt noire, atrabilaire ;
Chez les Français elle eſt vive & légere.
D'abord nos gens ſe prenant par la main,
Danſent en rond, & chantent le refrein.
Le gros Bonneau lourdement ſe démene,
Hors de cadence ainſi que hors d'haleine.
Bréviaire en main le pere Bonifoux
A pas plus lents danſe avec tous ces foux.
Mais ſe plaiſant ſur-tout avec le page,
A ſon ſouris, à ſon dévot langage,
A ſes yeux doux, à ſon geſte, à ſon ton,
On croit au pere un reſte de raiſon.
Le mal nouveau qui faſcine la vue
De la royale & danſante cohue,
Leur fait penſer que la cour du château
Eſt un jardin avec un baſſin d'eau :
Et voulant tous s'y baigner ils dépouillent
Leurs corcelets ; & nuds ſur le gazon
Nageant à vuide & levant le menton,
Dans l'onde claire ils penſent qu'ils ſe mouillent.
Et remarquez que le moine en nageant
Allait toujours près du page engageant,

A cet amas de têtes ſans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothée, Agnès & la Pucelle,
Qui détournaient leur diſcrette prunelle,
Puis regardaient, & puis levaient les yeux
Avec le cœur & les mains vers les cieux.
Quoi! s'écria l'inébranlable Jeanne,
J'aurai pour moi ſaint Denis & mon âne:
J'aurai battu plus d'un Anglais profane,
Vengé mon prince & ſauvé des couvens:
J'aurai marché vers les murs d'Orléans;
Le tout en vain? le deſtin nous condamne
A voir périr nos travaux impuiſſans,
Et nos héros à perdre le bon ſens.
La douce Agnès, la tendre Dorothée,
De nos nageurs ſe tenaient à portée,
Pleuraient tantôt, & riaient quelquefois
De voir ſi fous des héros & des rois.
Mais que réſoudre? où fuir? quel parti prendre?
On regrettait le château de Cutendre.
Une ſervante en ſecret leur apprit
L'art de guérir ceux qui perdaient l'eſprit.
» La providence a décreté, dit-elle,
» Que le bon ſens ne peut être hébergé
» Chez les cerveaux dont il a délogé,
» Que quand enfin la belle Coriſandre
» Aux lacs d'amour ſe laiſſera ſurprendre,
Ce bon avis ne fut pas ſans profit.

Le muletier par bonheur l'entendit :
Car vous ſaurez que ce paillard terrible
Pour Jeanne d'Arc étant toujours ſenſible,
Jaloux de l'âne, avait d'un pied diſcret
Suivi de loin l'amazone en ſecret.
A ce propos il eut la confiance
De ſecourir & ſon prince & la France.
La belle était juſtement dans un coin
Propre au myſtere : il la guette de loin,
Puis court vers elle, armé, plein de courage.
On le crut fou ; mais c'était le ſeul ſage.
O muletier ! de quels rares tréſors
La juſte main de la riche nature
T'avait payé la trop commune injure
De la fortune ! En un ſeul haut-le-corps
Il met à bas la belle créature :
Il la ſubjugue, & d'un rein vigoureux
Faiſant jouer le bélier monſtrueux,
Il force, il rompt les quatre baricades,
Puis redoublant ſes vives eſtocades,
Il loge enfin dans toute ſa longueur
En ce foureau ſon braquemart vainqueur.
Du bruſque aſſaut la jeune Coriſandre
N'avait pas eu le tems de ſe défendre ;
Les poings fermés, tout le corps en arrêt,
Serrant les dents, retirant le jarret,
Sans dire mot, ſans rien voir, rien entendre,
Elle attendait, en invoquant les ſaints,
Que l'ennemi ſe fût caſſé les reins.
Pour elle enfin le moment vint d'apprendre

Et de ſavoir. A peine elle ſentit
La volupté, dont la triſte ignorance
De ſa jeune ame abrutiſſait l'eſſence,
De tous côtés le charme ſe rompit.
Chaque cervelle auſſi-tôt fut remiſe
En ſon état, non ſans quelque mépriſe :
Car le roi Charles obtint le gros bon ſens
Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
Celui du moine ; & chacun des galans
Troqua de même. On eut peu d'avantage
Dans ſes marchés : la raiſon des humains,
Ce don de Dieu, n'eſt que fort peu de choſe.
Il ne l'a pas verſée à pleines mains,
Et tout mortel eſt content de ſa doſe.
Ce changement n'en produiſit aucun
Chez les amans : chacun pour ſa maîtreſſe
Garda ſon goût, conſerva ſa tendreſſe :
Car en amour que fait le ſens commun ?
Pour Coriſandre, elle obtint la ſcience
Du bien, du mal, une honnête aſſurance,
De l'art, du goût, enfin mille agrémens,
Qu'elle ignorait dans ſa triſte innocence.
Un muletier lui fit tous ces préſens.
Ainſi d'Adam la compagne imbécile,
Dans ſon jardin vivant ſans volupté,
Dès que du diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée & ſubtile,
Telles que ſont les femmes de nos jours,
Sans appeller le diable à leur ſecours.

CHANT QUINZIEME.

Comment Jean Chandos veut abuſer de la dévote Dorothée. Combat de La Trimouille & de Chandos. Ce fier Chandos eſt vaincu par Dunois.

O Volupté, mere de la nature,
Belle Vénus, ſeule divinité,
Que dans la Grece invoquait Epicure,
Qui du chaos chaſſant la nuit obſcure,
Donne la vie & la fécondité,
Le ſentiment, & la félicité,
A cette foule innombrable, agiſſante
D'êtres mortels à ta voix renaiſſante :
Toi que l'on peint déſarmant dans tes bras
Le dieu du ciel, & le dieu de la guerre,
Qui d'un ſourire écartes le tonnerre,
Calmes les flots, fais naître ſous tes pas
Tous les plaiſirs qui conſolent la terre ;
Tendre Vénus, conduis en ſûreté
Le roi des Francs, qui défend ſa patrie.
Loin des périls conduis à ſon côté
La belle Agnès à qui ſon cœur ſe fie.
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas,

Elle n'eſt pas encor ſous ton empire :
C'eſt à Denis de veiller ſur ſes pas,
Elle eſt pucelle, & c'eſt lui qui l'inſpire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille & cette Dorothée.
Verſe la paix dans leurs ſenſibles cœurs ;
De ſon amant que jamais écartée
Elle ne ſoit expoſée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont perſécutée.
Tendre Vénus ! c'eſt par un muletier
Que tu formas le cœur de Coriſandre.
Depuis ce jour, douce, aviſée & tendre,
A tes autels prompte à ſacrifier,
Elle ſut plaire & jouir & ſe rendre
A tous les nœuds dignes de la lier :
Ainſi l'on voit un artiſan groſſier
Tourner, polir d'une main rude & noire
L'or, le rubis & le jaſpe & l'ivoire,
Dont ſe pavane un brillant chevalier.
Aux beaux Français dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie,
Au poſſeſſeur du bon ſens de Bonneau
La belle fait les honneurs du château
Et puis conclut un accord pacifique
Entre Charlot & Chandos le cynique.
Elle obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe irait de ſon côté,
Sans nul reproche & ſans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entr'elles.

Sur les Anglais elle étendit ſes ſoins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs, & leurs beſoins.
Un gros *roſtbif* que le beurre aſſaiſonne,
Des *plumpuddings*, des vins de la Garonne
Leur ſont offerts : & des mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique & flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la premiere fois
Sur la Pucelle il reprendrait ſes droits.
En attendant il reprit ſon beau page.
Jeanne revint, ranimant ſon courage,
Se replacer à côté de Dunois.
Le roi des Francs avec ſa garde bleue,
Agnès en tête, un confeſſeur en queue,
A remonté l'eſpace d'une lieue
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille & d'un flot inconſtant.
Sur des bateaux & des planches uſées
Un pont joignait les rives oppoſées.
Une chapelle était au bout du pont :
C'était dimanche. Un hermite à ſandale
Fait raiſonner ſa voix ſacerdotale :
Il dit la meſſe ; un enfant la répond.
Charle & les ſiens ont eu ſoin de l'entendre
Dès le matin au château de Cutendre ;

Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à son secours
Le juste ciel vengeur de l'innocence
Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea ses fideles amours.
Elle descend, se retrousse, entre vîte,
Signe sa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un & l'autre genou,
Joint les deux mains & baisse son beau cou.
Le bon hermite en se tournant vers elle,
Tout ébloui, ne se connaissant plus,
Au lieu de dire un *fratres oremus*,
Roulant les yeux, dit, *fratres, qu'elle est belle !*
Chandos entra dans la même chapelle,
Par passe-tems, beaucoup plus que par zèle.
La tête haute, il salue en passant
Cette beauté dévote à la Trimouille,
Et derriere elle en sifflant s'agenouille,
Sans un seul mot de *pater*, ou d'*avé*.
D'un cœur contrit au seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se prosternait par la grace excitée,
Front contre terre & derriere levé;
Son court jupon retroussé par mégarde,
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde
A découvert deux jambes que l'amour
Refit depuis pour porter Pompadour,
Cette beauté que pour Louis Dieu garde,
Et qu'au couvent il mettra quelque jour :

Jambes d'ivoire, & telles que Diane
En laiſſa voir au chaſſeur Actéon.
Chandos alors faiſant peu l'oraiſon,
Sentit au cœur un deſir très-profane.
Sans nul reſpect pour un lieu ſi divin,
Il va gliſſant une inſolente main
Sous le jupon que couvre un blanc ſatin.
Je ne veux point par un crayon cynique,
Effarouchant l'eſprit ſage & pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.
Mais la Trimouille ayant vu diſparaître
Le tendre objet dont l'amour le fit maître,
Vers la chapelle il adreſſe ſes pas.
Juſqu'où l'amour ne nous conduit-il pas ?
La Trimouille entre au moment où le prêtre
Se retournait, où l'inſolent Chandos
Etait tout près du plus charmant des dos,
Où Dorothée effrayée, éperdue,
Pouſſait des cris qui vont fendre la nue :
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaiſir ſur ces quatre viſages
L'étonnement des quatre perſonnages.
Le Poitevin criait à haute voix :
» Oſes-tu bien, chevalier diſcourtois,
» Anglais ſans frein, profanateur impie,
» Dans le lieu ſaint porter ton infamie » ?
D'un ton railleur où règne un air hautain,

Se rajuſtant, & regagnant la porte
Le fier Chandos lui dit : « que vous importe ?
» De cette égliſe êtes-vous ſacriſtain ?
» Je ſuis bien plus, dit le Français fidèle,
» Je ſuis l'amant aimé de cette belle ;
» Ma coutume eſt de venger hautement
» Son tendre honneur attaqué trop ſouvent.
Vous pourriez bien riſquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : « nous ſavons l'un & l'autre
» Notre portée ; & Jean Chandos peut bien
» Lorgner un dos, mais non montrer le ſien.
Le beau Français, & le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance & ſon rond bouclier,
Se met en ſelle, & d'une courſe fière,
Paſſe, repaſſe, & fournit ſa carrière.
De Dorothée & les cris & les pleurs
N'arrêtaient point l'un & l'autre adverſaire.
Son tendre amant lui criait : beauté chère,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il ſe trompait : ſa valeur & ſa lance
Brillaient en vain pour l'amour de la France.
Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracaſſé,
Prêt à ſaiſir une victoire ſûre,
Son cheval tombe, & ſur lui renverſé
D'un coup de pied ſur ſon caſque fauſſé

Lui fait au front une large bleſſure.
Le ſang vermeil coule ſur la verdure.
L'hermite accourt ; il croit qu'il va paſſer ;
Crie *in manus* , & le veut confeſſer.
Ah Dorothée ! ah douleur inouie !
Auprès de lui ſans mouvement , ſans vie ,
Ton déſeſpoir ne pouvait s'exhaler.
Mais que dis-tu lorſque tu pus parler ?
» Mon cher amant ! c'eſt donc moi qui te tue ?
» De tous tes pas la compagne aſſidue
» Ne devait pas un moment s'écarter ;
» Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
» Cette chapelle eſt ce qui m'a perdue ;
» Et j'ai trahi la Trimouille & l'amour ,
» Pour aſſiſter à deux meſſes par jour » !
Ainſi parlait ſa tendre amante en larmes.
Chandos riait du ſuccès de ſes armes.
« Mon beau Français , la fleur des chevaliers ,
» Et vous auſſi , dévote Dorothée ,
» Couple amoureux , ſoyez mes priſonniers ;
» De nos combats c'eſt la loi reſpectée :
» Venez , je veux que ce héros vaincu
» Soit en un jour & captif & cocu.
Le juſte ciel tardif en ſa vengeance ,
Ne ſouffrit pas cet excès d'inſolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés ,
Filles , garçons , tant de fois violés ,
Impiété , blaſphême , impénitence ,
Tout en ſon tems fut mis dans la balance ;

Et fut pesé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat & la déconvenue
De la Trimouille ; une femme éperdue,
Qui le tenait languissant dans ses bras,
L'hermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole,
A ces objets il pique, il court, il vole.
C'était alors l'usage en Albion,
Qu'on appellât les choses par leur nom.
Déja du pont franchissant la barrière,
Vers le vainqueur il s'était avancé.
Fils de putain nettement prononcé,
Frappe au tympan de son oreille altière.
« Oui, je le suis, dit-il, d'une voix fière,
» Tel fut Alcide, & le divin Bacchus,
» L'heureux Persée, & le grand Romulus,
» Qui des brigands ont délivré la terre.
» C'est en leur nom que j'en vais faire autant.
» Va, souviens-toi que d'un bâtard normand
» Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.
» O vous, bâtards du maître du tonnerre,
» Guidez ma lance & conduisez mes coups !
» L'honneur le veut, vengez-moi, vengez-vous.
Cette prière était peu convenable ;
Mais le héros savait très bien la fable ;
Pour lui la bible eut des charmes moins doux.
Il dit & part. Les molettes dorées
Des éperons armés de courtes dents,

De ſon courſier piquent les nobles flancs.
Le premier coup de ſa lance acérée,
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet,
Dont l'acier joint le caſque au corſelet.
Le brave Anglais porte un coup effroyable;
Du bouclier la voûte impénétrable,
Reçoit le fer qui s'écarte en gliſſant.
Les deux guerriers ſe joignent en paſſant;
Leur force augmente ainſi que leur colère:
Chacun ſaiſit ſon robuſte adverſaire.
Les deux courſiers ſous eux ſe dérobans,
Débarraſſés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un ſur l'autre roulans:
Ainſi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre & tous deux ſe ſerrans.
Du choc bruyant les échos retentiſſent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémiſſent.
Ainſi quand Mars ſuivi par la terreur,
Couvert de ſang, armé par la fureur,
Du haut des cieux deſcendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui,
Cent rois ligués dont elle était l'appui;
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée;

Et pâliſſant ſur ſes horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.
Les deux héros fiérement ſe relèvent,
Les yeux en feu ſe regardent, s'obſervent,
Tirent leur ſabre, & ſous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux ſont couverts.
Déjà le ſang coulant de leurs bleſſures,
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les ſpectateurs en foule ſe preſſans,
Faiſaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixe, ſans haleine,
N'oſant parler & remuant à peine.
On en vaut mieux quand on eſt regardé;
L'œil du public eſt aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, & tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saiſit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler ſon fer barbare,
Puis d'une jambe avancée à propos,
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
Mais en tombant ſon ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent ſur l'arène,

L'Anglais deſſous & le Français deſſus.
Le doux vainqueur dont les nobles vertus
Guident le cœur quand ſon ſort eſt proſpère,
De ſon genou preſſant ſon adverſaire,
» Rends-toi, dit-il; oui, dit Chandos, attends,
» Tiens, c'eſt ainſi, Dunois, que je me rends.
Tirant alors pour reſſource dernière
Un ſtilet court, il étend en arrière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au cou ſon vainqueur bienfaiſant;
Mais une maille en cet endroit entière
Fit émouſſer la pointe meurtrière.
Dunois alors cria: tu veux mourir,
» Meurs ſcélérat; & ſans plus diſcourir,
Il vous lui plonge avec peu de ſcrupule
Son fer ſanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, ſe débattant en vain,
Diſait encore tout bas, *fils de putain!*
Son cœur altier, inhumain, ſanguinaire,
Juſques au bout garda ſon caractère.
Ses yeux, ſon front pleins d'une ſombre horreur,
Son geſte encor menaçaient ſon vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainſi finit comme il avait vécu,
Ce dur Anglais par un Français vaincu.
Le beau Dunois ne prit point ſa dépouille:
Il dédaignait ces uſages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de ſon cher la Trimouille,

Il le ranime, & deux fois ſon ſecours,
De Dorothée ainſi ſauva les jours.
Dans le chemin elle ſoutient encore
Son tendre amant qui de ſes mains preſſé,
Semble revivre & n'être plus bleſſé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore;
Il les regarde & reprend ſa vigueur.
Sa belle amante au ſein de la douleur,
Sentit alors le doux plaiſir renaître:
Les agrémens d'un ſourire enchanteur,
Parmi ſes pleurs commençaient à paraître;
Ainſi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un ſoleil tempéré.

Le roi Gaulois, ſa maîtreſſe charmante,
L'illuſtre Jeanne embraſſent tour-à-tour
L'heureux Dunois, dont la main triomphante
Avait vengé ſon pays & l'amour.
On admirait ſur-tout ſa modeſtie,
Dans ſon maintien, dans chaque repartie.
Il eſt aiſé, mais il eſt beau pourtant
D'être modeſte alors que l'on eſt grand.

Jeanne étouffait un peu de jalouſie,
Son cœur tout bas ſe plaignait du deſtin.
Il lui fâchait que ſa pucelle main,
Du mécréant n'eût pas tranché la vie:
Se ſouvenant toujours du double affront,
Qui vers Cutendre a fait rougir ſon front,
Quand par Chandos au combat provoquée,
Elle ſe vit abattue & manquée.

CHANT SEIZIEME.

Repas à l'hôtel-de-ville d'Orléans, ſuivi d'un aſſaut. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès, &c.

J'AURAIS voulu dans cette belle hiſtoire,
Ecrite en or au temple de mémoire,
Ne préſenter que des faits éclatans;
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle, & l'amour & la gloire.
Il eſt bien dur d'avoir perdu mon tems
A vous parler de Cutendre, & d'un page,
De Grisbourdon, de ſa lubrique rage,
D'un muletier, & de tant d'accidens,
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.
Mais vous ſavez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le ſage;
Je le copie & n'ai rien inventé;
Dans ces détails ſi mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois ſa dure gravité
Juge mon ſage avec ſévérité,
A certains traits ſi le ſourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, paſſer la pierre ponce
Sur la moitié de ce livre enchanté;
Mais qu'il reſpecte au moins la vérité.
O vérité! vierge pure & ſacrée,
Quand ſeras-tu dignement révérée?

Divinité qui ſeule nous inſtruits,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits?
Du fond du puits quand ſeras-tu tirée?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidélement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins?
Oh qu'Arioſte étala de prudence,
Quand il cita l'archevêque Turpin!
Ce témoignage à ſon livre divin
De tout lecteur attire la croyance!
Tout inquiet encor de ſon deſtin
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de ſa troupe dorée;
D'armes, d'habits, richement décorée
Et demandant à Dunois des conſeils,
Ainſi que font tous les rois ſes pareils,
Dans le malheur dociles & traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charles croyait qu'Agnès & Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un eſpoir ſi doux,
L'amant royal ſouvent tourne la tête
Pour voir Agnès, & regarde, & s'arrête;
Et quand Dunois préparant ſes ſuccès
Nomme *Orléans*, le roi lui nomme *Agnès*.
L'heureux bâtard, dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France,
Le jour baiſſant découvre un petit fort
Que négligeait le fier duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville inveſtie:

Dunois le prend, le roi s'y fortifie.
Des assiégeans c'était les magasins.
Le dieu sanglant qui donne la victoire,
Le dieu joufflu qui préside aux festins,
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire,
L'un de canons, & l'autre de bons vins:
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaisirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château;
Dieu! quel butin pour Dunois & Bonneau!
Tout Orléans, à ces grandes nouvelles,
Rendit à Dieu des graces solemnelles.
Un *Te Deum* en faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité,
Un long dîner où le juge & le maire,
Chanoine, évêque, & guerrier invité
Le verre en main tomberent tous par terre;
Un feu sur l'eau dont les brillans éclairs
Dans la nuit sombre illuminent les airs,
Les cris du peuple & le canon qui gronde
Avec fracas, annoncerent au monde
Que le roi Charle à ses sujets rendu
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.
Ces chants de gloire & ces bruits d'allégresse
Furent suivis par des cris de détresse.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brêche, à la mort.
L'Anglais usait de ces momens propices
Où nos bourgeois, en vuidant les flacons,

Louaient leur prince & danſaient aux chanſons.
Sous une porte on plaça deux ſauciſſes,
Non de boudin, non telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau :
Mais ſauciſſons dont la poudre fatale
Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverſe tout, confond la terre & l'air,
Machine affreuſe, homicide, infernale,
Qui contenait dans ſon ventre de fer
Ce feu pêtri des mains de Lucifer.
Par une mêche artiſtement poſée
En un moment la matiere embraſée,
S'étend, s'éleve, & porte à mille pas
Bois, gonds, battans & ferrure en éclats.
Le grand Talbot entre & ſe précipite.
Fureur, ſuccès, gloire, amour, tout l'excite.
Depuis long-tems il brûlait en ſecret
Pour la moitié du préſident Louvet.
Ce beau Breton, cet enfant de la guerre
Conduit ſous lui les braves d'Angleterre.
» Allons, dit-il, généreux conquérans,
» Portons par-tout & le fer & les flammes,
» Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
» Prenons leur or, baiſons toutes leurs
» femmes.
Jamais Céſar dont les traits éloquens,
Portaient l'audace & l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ſes fiers combattans.
Sur ce terrain que la porte enflammée
Couvre en ſautant d'une épaiſſe fumée,

Eſt un rampart que la Hire & Poton
Ont élevé de pierre & de gazon.
Un parapet garni d'artillerie,
Pour repouſſer la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedfort.
Vomit par-tout la terreur & la mort :
Poton, la Hire y paraiſſent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue,
Le canon gronde, & l'horrible mot *tue*
Eſt répété quand les bouches d'enfer
Sont en ſilence & ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dreſſées,
Portent déjà cent cohortes preſſées ;
Et le ſoldat le pied ſur l'échelon,
Le fer en main pouſſe ſon compagnon.
Dans ce péril, ni Poton, ni la Hire,
N'ont oublié leur eſprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adreſſe à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante & la poix embraſée,
D'épieux pointus une forêt croiſée,
De larges faulx, que leur tranchant effort
Fait reſſembler à la faulx de la mort ;
Et des mouſquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant ſur les bretonnes têtes,
Tout ce que l'art & la néceſſité,
Et le malheur & l'intrépidité,
Et la peur même ont pu mettre en uſage,
Eſt employé dans ce jour de carnage.

Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule & par rangs entaſſés !
Ainſi qu'on voit ſous cent mains diligentes,
Tomber l'épi des moiſſons jauniſſantes.
Mais cet aſſaut fiérement ſe maintient,
Plus il en tombe, & plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes,
Tombant à terre, & toujours renaiſſantes,
N'effrayaient point le fils de Jupiter ;
Ainſi l'Anglais dans les feux, ſous le fer,
Après ſa chûte encor plus formidable,
Brave en mourant le nombre qui l'accable.
Tu t'avançais ſur ces remparts ſanglans,
Fier Richemont, digne eſpoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur & d'élite,
En chancelant marchent ſous ta conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu ;
Sa sève encor animait leur vertu :
Et Richemont criait d'une voix forte,
»Pauvres bourgeois, vous n'avez plus de porte ;
» Mais vous m'avez, il ſuffit, combattons.
Il dit, & vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un paſſage
Au haut du mur, & déjà dans ſa rage,
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ſes ſoldats,
Il s'établit ſur ce dernier aſyle
Qui te reſtait, ô malheureuſe ville !
Charle en ſon fort triſtement retiré,
D'autres Anglais par malheur entouré,

Ne peut marcher vers la ville attaquée,
D'accablement ſon ame eſt ſuffoquée.
» Quoi, diſait-il, ne pouvoir ſecourir
» Mes chers ſujets que mon œil voit périr?
» Ils ont chanté le retour de leur maître.
» J'allais entrer, & combattre, & peut-être
» Les délivrer des Anglais inhumains.
» Le ſort cruel enchaîne ici mes mains.
» Non, lui dit Jeanne, il eſt tems de paraître.
» Venez, mettez en ſignalant vos coups
» Ces durs Bretons entre Orléans & vous.
» Marchez mon prince, & vous ſauvez la ville;
» Nous ſommes peu, mais vous en valez mille.
Charles lui dit: « quoi! vous ſavez flatter!
» Je vaux bien peu, mais je vais mériter,
» Et votre eſtime, & celle de la France;
» Et des Anglais. Il dit, pique, & s'avance.
Devant ſes pas l'oriflamme eſt porté,
Jeanne & Dunois volent à ſon côté.
Il eſt ſuivi de ſes gens d'ordonnance;
Et l'on entend à travers mille cris,
Vive le roi, Montjoye & ſaint Denis.
Charles, Dunois, & la Baroiſe altière,
Sur les Bretons s'élancent par derrière:
Tels que des monts qui tiennent dans leur ſein
Les réſervoirs du Danube & du Rhin,
L'aigle ſuperbe aux ailes étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues;
Planant dans l'air tombe ſur des faucons
Qui s'acharnaient ſur le cou des hérons.

L'Anglais ſurpris, croyant voir une armée,
Deſcend ſoudain de la ville allarmée.
Tous les bourgeois devenus valeureux,
Les voyant fuir deſcendent après eux.
Charles plus loin, entouré de carnage,
Juſqu'à leur camp ſe fait un beau paſſage.
Les aſſiégeans à leur tour aſſiégés,
En tête, en queue, aſſaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de mort & de mourans jonchées,
Et de leurs corps ils faiſaient un rampart.
Dans cette horrible & ſanglante mêlée,
Le roi diſait à Dunois : « Cher bâtard,
» Dis moi, de grace, où donc eſt-elle allée?
» Qui, dit Dunois? ... Le bon roi lui repart:
» Ne ſais-tu pas ce qu'elle eſt devenue? ...
» Qui donc? .... Hélas! elle était diſparue
» Hier au ſoir avant qu'un heureux ſort
» Nous eut conduits au château de Betfort.
» Et dans la place on eſt entré ſans elle.
» Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
» Ciel! dit le roi, qu'elle me ſoit fidèle,
» Gardez-la moi. » Pendant ce beau diſcours
Il avançait & combattait toujours.
Oh! que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques!
Homere ſeul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre & de les répéter,
De ſupputer les coups & les bleſſures,

Et d'ajouter aux grands combats d'Hector,
De grands combats, & des combats encor.
C'eſt-là, ſans doute, un ſûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me réſoudre à vous taire
D'autres dangers dont un deſtin cruel
Circonvenait la belle Agnès Sorel,
Quand ſon amant s'avançait vers la gloire.
Dans le chemin, ſur les rives de Loire,
Elle entretient le pere Bonifoux,
Qui toujours ſage, inſinuant & doux,
Du tentateur lui contait quelque hiſtoire
Divertiſſante, & ſans réflexions:
Sous l'agrément déguiſant ſes leçons.
A quelques pas la Trimouille & ſa dame
S'entretenaient de leur fidèle flâme,
Et du deſſein de vivre enſemble un jour,
Dans leur château tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend ſous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, ſemblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Athalante.
Sur le duvet de cette herbe naiſſante
Agnès approche, & chemine avec eux.
Le confeſſeur ſuivit la belle errante.
Tous quatre allaient tenant de beaux diſcours
De piété, de combats & d'amours.
Sur les Anglais, ſur le diable on raiſonne.
En raiſonnant on ne vit plus perſonne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme & cheval ſous le terrain mouvant.

D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête,
Tout disparut; ainsi qu'à cette fête
Qu'en un palais d'un auteur cardinal
Trois fois au moins par semaine on apprête,
A l'opéra souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer descend par une trappe.
Monrose vit du rivage prochain
La belle Agnès, & fut tenté soudain
De venir rendre à l'objet qu'il observe
Tout le respect que son ame conserve.
Il passe un pont : mais il devient perclus,
Quand la voyant son œil ne la vit plus.
Froid comme marbre, & blême comme gipse.
Il veut marcher : mais lui-même il s'éclipse.
Paul Tirconel, qui de loin l'apperçut,
A son secours à grand galop courut.
En arrivant sur la place funeste,
Paul Tirconel y fond avec le reste.
Ils tombent tous dans un grand souterrain.
Qui conduisait aux portes d'un jardin,
Tel que n'en eut Louis le quatorzieme,
Aïeul d'un roi qu'on chérit & qu'on aime :
Et le jardin conduisait au château
Digne en tout sens de ce jardin si beau.
C'était .... mon cœur à ce seul mot soupire,
De Conculix le formidable empire.
O Dorothée, Agnès & Bonifoux !
Qu'allez-vous faire ? & que deviendrez-vous ?

CHANT DIX-SEPTIEME.

Comment Jeanne tomba dans une érrange tentation.

Que la vengeance eſt une paſſion
Funeſte au monde, affreuſe, impitoyable!
C'eſt un tourment, c'eſt une obſeſſion:
Et c'eſt auſſi le partage du diable.
Le gros damné de pere Grisbourdon,
Terrible encor au fond de ſa chaudiere,
En blaſphémant cherchait l'occaſion
De ſe venger de la Pucelle altiere,
Par qui là-haut d'un coup d'eſtramaçon,
Son chef tondu fut privé de ſon tronc.
Il s'écriait « O Belzébut; mon pere
» Ne pourrais-tu dans quelque gros péché,
» Faire tomber cette Jeanne ſévere?
» J'y crois pour moi ton honneur attaché.
Il ne faut pas beaucoup de rhétorique,
Pour engager le tentateur antique
A travailler de ſon premier métier.
De tout méchef ce maudit ouvrier
Courut bien vîte obſerver ſur la terre
Ce que faiſaient ſes amis d'Angleterre;
En quel état & de corps & d'eſprit
Se trouvait Jeanne. Après le grand conflit

Charles, Dunois, & la groſſe amazone,
Laſſés tous trois des travaux de Bellone,
Etaient enfin revenus dans leur fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des aſſiégés la brêche réparée,
Aux aſſaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe eſt retirée.
Les citoyens, le roi Charle & Bedfort,
Chacun chez ſoi ſoupe en hâte & s'endort.
Muſes, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future;
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les ſages goûts d'une tendreſſe pure,
Remerciez le bon monſieur Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.
Il vous ſouvient que je vous ai promis
De vous donner des mémoires fidèles
De ce baudet poſſeſſeur de deux aîles.
La nuit des tems cache encor aux humains
De l'âne aîlé quels étaient les deſſeins,
Quand il avait ſur ſes aîles dorés
Porté Dunois aux Lombardes contrées.
De ce héros cet âne était jaloux.
Plus d'une fois en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il ſentit l'étincelle
De ce beau feu plus vif encor que doux,
Ame, reſſort, & principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes,

Produit

Produit les corps & les anime tous.
Ce feu sacré dont il nous reste encore
Quelques rayons de ce monde épuisé,
Fut pris au ciel pour animer Pandore.
Depuis ce tems le flambeau s'est usé.
Tout est flétri ; la force languissante
De la nature en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il est encor une flamme agissante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus, Uranie,
Ne cherchez point chez les faibles humains,
C'est l'attribut des roussins d'Arcadie.
Beaux céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs ;
Tendres amans en cuirasse, en soutane,
Prélats, abbés, colonels, conseillers,
Gens du bel air, & même cordeliers,
En fait d'amour défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par sa métamorphose,
De celui-ci n'approchait pas encor,
Il n'était qu'homme, & c'est bien peu de chose.
La grosse Jeanne au visage vermeil,
Qu'ont rafraîchi les pavots du sommeil,
Entre ses draps doucement recueillie,
Se rappellait les destins de sa vie.
De tant d'exploits son jeune cœur flatté,

A ſaint Denis n'en donna pas la gloire ;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir laiſſa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ſes ſens.
Denis voulut que ſa Jeanne qu'il aime,
Connût enfin ce qu'on eſt par ſoi-même ;
Et qu'une femme en toute occaſion,
Pour ſe conduire a beſoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piége affreux que tendit le démon.
On va bien loin ſi-tôt qu'on ſe fourvoie.
Le tentateur qui ne négligeant rien,
Autour de nous rode épiant ſans ceſſe,
Prenait ſon tems ; il le prend toujours bien.
Il eſt par-tout : il entra par adreſſe
Au corps de l'âne, il lui forma l'eſprit,
Valeur des ſons à ſa langue il apprit :
A ſa voix rauque il ôta la rudeſſe,
Il l'inſtruiſit aux fineſſes de l'art,
Approfondi par Ovide & Bernard.
L'âne éclairé ſurmonta toute honte ;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit où dans un doux repos,
Jeanne en ſon cœur repaſſait ſes travaux :
Puis doucement s'accroupiſſant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, & ſur-tout d'être belle.
Ainſi jadis le ſerpent ſéducteur,

Quand il voulut ſubjuguer notre mere,
Lui fit d'abord un compliment flatteur.
L'art de louer commença l'art de plaire.
» Où ſuis-je, ô ciel! s'écria Jeanne d'Arc:
» Qu'ai-je entendu? par St. Luc! par St. Marc!
» Eſt-ce mon âne! ô merveille! ô prodige!
» Mon âne parle, & même il parle bien.
L'âne à genoux compoſant ſon maintien,
Lui dit: » ô d'Arc! ce n'eſt point un preſtige.
» Voyez en moi l'âne de Canaan.
» Je fus nourri chez le vieux Balaam:
» Chez les païens Balaam était prêtre;
» Moi j'étais Juif: & ſans moi mon cher
» maître
» Aurait maudit tout ce bon peuple élu,
» Dont un grand mal fut ſans doute advenu.
» Adonaï récompenſa mon zele.
» Au vieil Adam d'abord il me donna;
» Adam avait une vie immortelle:
» J'en eus autant; & le maître ordonna
» Que le ciſeau de la parque cruelle
» Reſpecterait le fil de mes beaux ans.
» Je jouis donc d'un éternel printems.
» Dans le jardin de vos premiers parens
» Avec Adam dont je fus la monture.
» Là pour nous deux l'indulgente nature
» Sans s'épuiſer prodiguait ſes préſens.
» De ce jardin le maître débonnaire
» Me permit tout, hors un cas ſeulement:

» Il m'ordonna de vivre chaſtement ;
» C'eſt pour un âne une terrible affaire.
» Jeune & ſans frein dans ce charmant ſéjour,
» Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
» Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
» J'obéis mieux que votre premier homme,
» Qui perdit tout pour manger une pomme :
» Je fus vainqueur de mon tempérament ;
» La chair ſe tut ; je n'eus point de faibleſſes,
» Je vécus vierge ; & ſavez-vous comment ?
» Dans le jardin il n'était point d'âneſſes.
» Je vis couler, content de mon état,
» Plus de mille ans dans ce doux célibat,
» Lorſque Bacchus vint du fond de la Grece
» Porter le thyrſe, & la gloire, & l'ivreſſe
» Dans les pays par le Gange arroſés.
» A ce héros je ſervis de trompette :
» Les Indiens par nous civiliſés
» Chantent encor ma gloire & leur défaite.
» Silène & moi nous ſommes plus connus
» Que tous les grands qui ſuivirent Bacchus.
» Bientôt il plut au maître du tonnerre,
» Au créateur du ciel & de la terre,
» Pour racheter le genre-humain captif,
» De ſe faire homme, &, ce qui pis eſt, Juif.
» Joſeph, Panthere, & la brune Marie,
» Sans le ſavoir, firent cette œuvre pie.
» A ſon époux la belle dit adieu,
» Puis acoucha d'un bâtard qui fut Dieu.

» Il fut d'abord ſuivi par la canaille,
» Par des Matthieus, des Jacques, des enfans:
» Car Dieu ſe cache aux ſages comme aux
» grands:
» L'humble le ſuit, l'homme d'état s'en raille:
» La cour d'Hérode & les gens du bel air
» Narguent un Dieu bâtard & fait de chair.
» De cette chair l'humanité ſacrée
» Eſt de Pilate aſſez peu révérée.
» Mais quelques jours avant qu'il fût feſſé,
» Et qu'un long bois pour Jéſus fût dreſſé,
» Il devait faire en public ſon entrée.
» C'était un point de ſa religion,
» Que ſur un âne il entrât dans Sion:
» Cet âne était prédit par Iſaïe,
» Ezéchiel, Baruc & Jérémie:
» C'était un cas important dans la loi:
» O Jeanne d'Arc; cet âne, c'était moi.
» Un ordre vint à l'archange terrible,
» Qui du jardin eſt le Suiſſe inflexible,
» De me laiſſer ſortir de ce beau lieu.
» Je pris ma courſe, & j'allai porter Dieu.
» Notre préſence impoſait aux oracles:
» A chaque pas nous faiſions des miracles:
» Vérole, toux, fièvre, chancre, ſatcin,
» Diſparaiſſaient à notre aſpect divin.
» Chacun criait: Vive le roi de gloire!
» Vous connaiſſez le reſte de l'hiſtoire.

» Le créteur pendu publiquement
» Reſſuſcita bientôt ſecrettement.
» Je fus fidèle, & reſtai chez ſa mere,
» Très-mal bâté, faiſant très-maigre chere.
» Marie, au jour de ſon aſſomption,
» Par teſtament me laiſſa penſion:
» Et je vécus mille ans dans la maiſon,
» Juſques au jour où cette maiſon ſainte
» De la cité quittant l'indigne enceinte
» Alla par mer aux rivages heureux,
» Où de Lorrette eſt le tréſor fameux.
» Là du ſeigneur je ſervis les pucelles:
» J'en fus aimé, je fus plus vierge qu'elles.
» Enfin là-haut dans ces plaines d'azur,
» Lorſque ſaint George à vos Français ſi dur,
» Ce fier ſaint George aimant toujours la
» guerre,
» Voulut avoir un courſier d'Angleterre,
» Quand ſaint Martin, fameux par ſon
» manteau,
» Obtint encor un cheval aſſez beau,
» Monſieur Denis qui comme eux fait figure,
» Voulut comme eux avoir une monture;
» Il me choiſit, près de lui m'appella.
» D'étrilles d'or mon maître m'étrilla:
» Du doux Jéſus les bontés paternelles
» Me firent don de deux brillantes aîles.
» Et dans le tems que les anges des airs
» Faiſaient voguer la maiſon ſur les mers,

» Je pris mon vol aux voûtes éternelles :
» L'aigle de Jean & le bœuf de Matthieu
» Me firent fête en cet auguſte lieu :
» L'agneau ſans tache avec moi brouta
» l'herbe ;
» Là je bravai ce cheval ſi ſuperbe,
» Qui doit porter par arrêt du deſtin
» Tantôt Luther & tantôt Jean Calvin.
» Je fus nourri de nectar, d'ambroiſie.
» Mais, ô ma Jeanne ! une ſi belle vie
» N'approche pas du plaiſir que je ſens,
» Au doux aſpect de vos charmes puiſſans.
» L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même,
» Ne valent pas votre beauté ſuprême.
» Croyez ſur-tout que de tous les emplois,
» Où m'éleva mon étoile bénigne,
» Le plus heureux, le plus ſelon mon choix,
» Et dont je ſuis peut-être le plus digne,
» C'eſt de ſervir ſous vos auguſtes loix.
» Quand j'ai quitté le ciel & l'empirée,
» J'ai vu par vous ma fortune honorée.
» Non, je n'ai point abandonné les cieux,
» J'y ſuis encor ; le ciel eſt dans vos yeux.
Ainſi parlait l'âne avec élégance,
En appuyant ſa flatteuſe éloquence
D'un geſte heureux que n'ont point eu Baron,
Et Bourdaloue, & le doux Maſſillon.
Ce beau récit, cette hiſtoire admirable,
Cet air naïf dont l'âne débitait,

Mais plus que tout, ce geſte inimitable,
Firent ſur Jeanne un vif & prompt effet,
Que ſon Dunois n'avait point encore fait.
Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
Le grand Dunois qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout ſtupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'amour lui ſuſcitait.
Il entre, il voit; ô prodige! ô merveille!
Le poſſédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
De Débora la lance redoutable
Etait chez Jeanne auprès de ſon chevet;
Il la ſaiſit; la puiſſance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Le grand Dunois pourſuit l'eſprit malin:
Belzébuth tremble, & prompt à diſparaître,
Emporte l'âne à travers la fenêtre.
Il le conduit par le chemin des airs
Dans ce château, fatal à l'innocence,
Où Conculix tenait en ſa puiſſance
La belle Agnès & les héros divers,
Anglais, Français, qui tombés dans le piége,
Sont priſonniers en ce lieu ſacrilége.
Ce Conculix depuis le jour cruel
Où le bâtard & la pucelle altiere,
L'ayant couvert d'un affront éternel,
De ſon palais ont forcé la barriere,

Se gardait bien de donner des ſoupés
Aux chevaliers dans ſes lacs attrapés.
Il les traitait avec rude maniere,
Et les tenait dans le fond d'un caveau.
Son chancelier s'en vint en long manteau
Signifier à la troupe éplorée
De Conculix la volonté ſacrée.
» Vous jeûnerez & vous boirez de l'eau,
» Serez feſſés une fois par ſemaine,
» Juſqu'au moment où quelqu'une, ou
» quelqu'un,
» En rempliſſant un devoir peu commun,
» Pourra ſauver votre demi douzaine.
» Tâchez d'aimer. Il faut qu'un de vous ſix
» Du fond du cœur brûle pour Conculix.
» Il veut qu'on l'aime : il en vaut bien la peine,
» Si nul de vous ne peut y réuſſir,
» Soyez feſſés, car tel eſt ſon plaiſir.
Il s'en retourne après cette ſentence.
Les priſonniers reſtent en conférence.
Mais qui voudra ſe dévouer pour tous ?
Agnès diſait : pourrais-je en conſcience
» Du dieu d'amour ſentir ici les coups ?
» Le don d'aimer ne dépend pas de nous :
» Et je ſerai fidèle au roi de France.
Parlant ainſi, ſes regards affligés
Lorgnent Monroſe, & de pleurs ſont chargés.
Monroſe dit : « Pour moi j'aime une belle,
» Que pour des dieux je ne ſaurais quitter.

» Cent Conculix ne ſauraient me tenter :
» Et je voudrais être feſſé pour elle !
» Je voudrais l'être auſſi pour mon amant,
Dit Dorothée. « Il n'eſt point de tourment
» Que de l'amour le charme n'adouciſſe :
» Quand on eſt deux, eſt-il quelque ſupplice?
Son la Trimouille, à ce diſcours charmant,
Tombe à ſes pieds, & s'abandonne en proie
A des douleurs qu'allége un peu de joie.
Le confeſſeur ayant touſſé deux fois,
Leur dit : « Meſſieurs, j'étais jeune autrefois ;
» Ce tems n'eſt plus : & les rides de l'âge
» Ont ſillonné la peau de mon viſage.
» Que puis-je ? hélas ! je ſuis par mon emploi
» Dominicain, & confeſſeur du roi ;
» Je ne ſaurais vous tirer d'eſclavage.
Paul Tirconel qu'anime un fier courage
Se leve, & dit : « Eh bien ! ce ſera moi.
A ces trois mots dits avec aſſurance,
Les priſonniers reprirent l'eſpérance.
A Conculix, le lendemain matin,
Etant pourvu de ſexe féminin,
Paul écrivit une lettre fort tendre,
Qu'au chancelier la géoliere alla rendre.
Paul y joignit un petit madrigal
D'un goût tout neuf, & fort original.

CHANT DIX-HUITIEME.

La présidente Louvet devient folle d'amour pour le sire Talbot, & la Pucelle pour l'âne de Denis.

JE dois conter quelle terrible suite,
De Conculix eut l'infâme conduite ;
Ce que devint l'éfronté Tirconel,
Et quel secours étrange & salutaire,
Sut procurer notre révérend pere
A Dorothée, à la douce Sorel,
Et par quel art il les tira d'affaire.
Je dois chanter par quels feux, quels exploits,
L'âne ravit la pucelle à Dunois,
Et comment dieu punit l'âne infidele
Par qui Satan pollua la Pucelle.
Mais avant tout le siége d'Orléans,
Où s'escrimaient tant de fiers combattans,
Est le grand point qui tous nous intéresse.
O dieu d'amour ! ô puissance ! ô faiblesse !
Amour fatal ! tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rampart de la France,

Ce que l'Anglais n'osait plus espérer,
Ce que Betfort & son expérience,
Ce que Talbot & sa rare vaillance
Ne purent faire, amour! tu l'entrepris.
Songez, lecteurs, que ces fatales flâmes
Brulent vos corps & hasardent vos ames.
Tu fais nos maux, cher enfant, & tu ris.
En te jouant dans la triste contrée,
Où cent héros combattent pour deux rois,
Ta douce main blessa depuis deux mois
Le grand Talbot d'une fleche dorée,
Que tu tiras de ton premier carquois.
C'était avant ce siége mémorable,
Dans une trêve, hélas! trop peu durable.
Il conféra, soupa paisiblement
Avec Louvet ce grave président,
Lequel Louvet eut la gloire imprudente
De faire aussi souper la présidente.
Madame était un peu collet-monté.
L'amour se plut à dompter sa fierté.
Il hait l'air prude, & souvent l'humilie.
Il dérangea sa noble gravité,
Par un des traits qui donne la folie.
La présidente en cette occasion,
Gagna Talbot & perdit la raison.
Vous avez vu la fatale escalade,
L'assaut sanglant, l'horrible canonade,

Tous

Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en-dedans, en-dehors,
Lorſque Talbot & ſes fieres cohortes
Avaient briſé les ramparts & les portes,
Et que ſur eux tombaient du haut des toits,
Le fer, la flamme, & la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait d'un pas agile,
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix :
» Anglais ! entrez ; bas les armes, bourgeois !
Il reſſemblait au grand dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la diſcorde, & Bellone, & le ſort,
Arment ſon bras miniſtre de la mort.
La préſidente avait une ouverture
Dans ſon logis auprès d'une mazure,
Et par ce trou contemplait ſon amant,
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La préſidente en était tout en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois d'une loge grillée,
Une beauté dont l'amour prit le cœur,
Lorgnait Baron cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintient, ſes geſtes, ſa parure,

Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.
N'en pouvant plus, la belle préſidente,
Dans ſon accès dit à ſa confidente,
« Cours, ma Suzon, vole, va le trouver,
» Dis-lui, dis-lui, qu'il vienne m'enlever.
» Si tu ne peux lui parler, fais-lui dire,
» Qu'il ait pitié de mon tendre martyre;
» Et que s'il eſt un digne chevalier,
» Je veux ſouper ce ſoir dans ſon quartier.
La confidente envoie un jeune page;
C'était ſon frere; il fait bien ſon meſſage;
Et ſans tarder ſix eſtafiers hardis
Vont chez Louvet & forcent le logis.
On entre; on voit une femme maſquée,
Et mouchetée, & peinte, & requinquée,
Le front garni de cheveux vrais ou faux,
Montés en arc & tournés en anneaux.
On vous l'enleve, on la fait diſparaître
Par les chemins dont Talbot eſt le maître.
Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant eſſuyé d'alarmes,
Voulut le ſoir dans les bras de l'amour,
Se conſoler du malheur de ſes armes.
Tout vrai héros, ou vainqueur, ou battu,
Quand il le peut ſoupe avec ſa maîtreſſe.
Sire Talbot qui n'eſt point abattu,
Attend chez lui l'objet de ſa tendreſſe.

Tout était prêt pour un souper exquis.
De gros flacons à panse ciselée,
On rafraîchit dans la glace pilée
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient cîteaux dans ses caveaux bénis.
A l'autre bout de sa superbe tente,
Est un sopha d'une forme élégante,
Bas, large, mou, très-proprement orné,
A deux chevets, à dossier contourné,
Où deux amis peuvent tenir à l'aise.
Sire Talbot vivait à la française.
Son premier soin fut de faire chercher
Le tendre objet qui l'avait su toucher.
Tout ce qu'il voit parle de son amante;
Il la demande; on vient; on lui présente
Un monstre gris en pompons enfantins,
Haut de trois pieds en comptant ses patins.
D'un rouge vif ses panpieres bordées
Sont d'un suc jaune en tout tems inondées:
Un large nez, au bout tors & crochu,
Semble couvrir un long menton fourchu.
Talbot crut voir la maîtresse du diable.
Il jette un cri qui fait trembler la table.
C'était la sœur du gros monsieur Louvet,
Qu'en son logis sa garde avait trouvée,
Et qui de gloire & de plaisir crevait,
Se pavanant de se voir enlevée.

La préſidente en proie à la douleur,
D'avoir manqué ſon illuſtre entrepriſe,
Se déſolait de la triſte mépriſe :
Jamais Valois n'a plus maudit ſa ſœur.
L'amour déjà troublait ſa fantaiſie.
Ce fut bien pis, lorſque la jalouſie,
Dans ſon cerveau porta de nouveaux traits :
Elle devint plus folle que jamais.
L'âne plus fou revint vers la Pucelle.
Jeanne s'émut : ſes ſens furent charmés :
Les yeux en feu, « par ſaint Denis, dit-elle,
» Eſt-il bien vrai, monſieur, que vous
» m'aimez ?
» Si je vous aime ! en doutez-vous encore,
Répondit l'âne ? oui, mon cœur vous adore ;
» Ciel ! que je fus jaloux du cordelier !
» Qu'avec plaiſir je ſervis l'écuyer,
» Qui vous ſauva de la fureur clauſtrale
» Où s'emportait la bête monacale !
» Mais que je ſuis plus jaloux mille fois
» De ce bâtard, de ce brutal Dunois !
» Yvre d'amour & fou de jalouſie,
» Je tranſportai Dunois en Italie.
» Las ! il revint ; il vous offrit ſes vœux ;
» Il eſt plus beau, mais non plus amou-
» reux.
» O noble Jeanne ! ornement de ton âge !
» Dont l'univers vante le pucelage,

» Eſt-ce Dunois qui ſera ton vainqueur ?
» Ce ſera moi ; j'en jure par mon cœur.
» Ah ! ſi le ciel en m'ôtant les ânesſes
» Te réſerva mes plus pures careſſes,
» Si toujours doux, toujours tendre & diſcret,
» Juſqu'à ce jour j'ai gardé mon ſecret,
» De mes deſirs ſi Jeannette eſt flattée,
» Si pénétré du plus ardent amour
» Je te préfere au céleſte ſéjour,
» Et ſi mon dos tant de fois t'a portée,
» Tu pourras bien me porter à ton tour.
Jeanne reçut cet aveu téméraire
Avec ſurpriſe autant qu'avec colere ;
Et cependant ſon grand cœur en ſecret
Etait flatté de l'étonnant effet
Que produiſait ſa beauté ſinguliere
Sur les ſens lourds d'une ame ſi groſſiere.
Vers ſon amant elle avance la main
Sans y ſonger, puis la tire ſoudain.
Elle rougit, s'effraie & ſe condamne,
Puis ſe raſſure, & puis lui dit : « bel âne !
» Vous concevez un chimérique eſpoir :
» Reſpectez plus ma gloire & mon devoir :
» Trop de diſtance eſt entre nos eſpeces :
» Non, je ne puis approuver vos tendreſſes.
» Gardez-vous bien de me pouſſer à bout.
L'âne reprit : « l'amour égale tout.

» Songez au cigne à qui Léda fit fête
» Sans ceſſer d'être une perſonne honnête ?
» Connaiſſez-vous la fille de Minos ?
» Un taureau l'aime : elle fuit des héros,
» Et va coucher avec ſon quadrupede :
» Sachez qu'un aigle enleva Ganimede,
» Et que Philire avait favoriſé
» Le dieu des mers en cheval déguiſé.
Il pourſuivait ſon diſcours : & le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fourniſſait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos ſavans.
Jeanne écoutait : que ne peut l'éloquence !
Toujours l'oreille eſt le chemin du cœur :
L'étonnement eſt ſuivi du ſilence.
Jeanne ébranlée admire, rêve, penſe,
Aimer un âne & lui donner ſa fleur !
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir ſauvé ſon innocence
Des muletiers & des héros de France ?
Après avoir par la grace d'en-haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut ?
Mais ce bel âne eſt un amant céleſte ;
Il n'eſt héros ſi brillant & ſi leſte ;
Nul n'eſt plus tendre & nul n'a plus d'eſprit,
Il eut l'honneur de porter Jeſus-Chriſt ;
Il eſt venu des plaines éternelles ;
D'un ſéraphin il a l'air & les aîles ;

Il n'eſt point là de beſtialité ;
C'eſt bien plutôt de la divinité.
Tous ces penſers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, & confondaient ſa tête.
Ainſi l'on voit ſur les profondes mers
Deux fiers tyrans des ondes & des airs,
L'un accourant des cavernes auſtrales,
L'autre ſifflant des plaines boréales
Contre un vaiſſeau cinglant ſur l'Océan
Vers Sumatra, Bengale, ou Ceïlan ;
Tantôt la nef aux cieux ſemble portée,
Près des rochers tantôt elle eſt jetée :
Tantôt l'abîme eſt prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît ſortir.
Notre amazone eſt ainſi tourmentée.
L'âne eſt preſſant : & la belle agitée
Ne peut tenir dans ſon émotion
Le gouvernail que l'on nomme raiſon.
D'un tendre feu ſes yeux étincelerent,
Son cœur s'émut ; tous ſes ſens ſe troublerent :
Sur ſon viſage un inſtant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur.
Du harangueur le redoutable geſte
Etait ſurtout l'écueil le plus funeſte.
Elle n'eſt plus maîtreſſe de ſes ſens ;
Ses yeux mouillés deviennent languiſſans ;
Deſſus ſon lit ſa tête s'eſt penchée ;
De ſes beaux yeux la honte s'eſt cachée ;

Ses yeux pourtant regardaient par en bas :
Elle étalait ſes robuſtes appas ;
De ſon cu brun les voutes s'éleverent,
Et ſes genoux ſous elle ſe plierent.
Tels on a vu Thibouville & Villars,
Imitateurs du premier des Céſars,
Tout enflâmés du feu qui les poſſede
Tête baiſſée attendre un Nicomède,
Et ſeconder par de fréquens écarts
Les vaillans coups de leurs laquais picards.
L'enfant malin qui tient ſous ſon empire
Le genre humain, les ânes, & les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux ſourire,
Serrant la feſſe & tortillant le cu,
Brûler des feux dont ſon amant pétille,
Hâter l'inſtant de ceſſer d'être fille,
Et du ſatin de ſon croupion charnu
Et ſon baudet preſſer l'inguen à cru.
Déja trois fois la défunte Pucelle
Avait ſenti dans ſon brulant manoir
Jaillir les eaux du céleſte arroſoir :
Et quatre fois la terrible alumelle
Juſques au vif ayant percé la belle,
Jeanne avait vu, car ſentir c'eſt bien voir,
Du chaud brafier qui couve au-dedans d'elle,
Naître & mourir mainte & mainte étincelle :

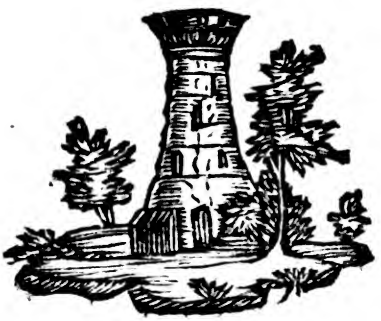
Quand tout à coup on entend une voix,
» Jeanne, accourez, ſignalez vos exploits,
» Levez-vous donc, Dunois eſt ſous les armes,
» On va combattre, & déja nos gendarmes
» Avec le roi commencent à ſortir:
» Habillez-vous! eſt-il tems de dormir!
C'était la belle & jeune Dorothée,
De bonté d'ame envers Jeanne portée,
Qui la croyant dans les bras du ſommeil,
Venait la voir & hâter ſon réveil.
Ainſi parlant à la belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée,
Vit le *duo* dans le fort des exploits,
Et ſe ſigna de honte par trois fois.
Jadis Vénus fut bien moins confondue,
Lorſqu'en des rets formés de fil d'airain,
A tous les dieux ce cocu de Vulcain
Sous le dieu Mars la fit voir toute nue.
Jeanne ayant vu que Dorothée eſt là
Témoin de tout, immobile reſta,
Puis dans ſon lit ſe remit, s'ajuſta,
Puis en ces mots d'un ton ferme parla:
» Vous avez vu, ma fille, un grand myſtere,
» Suite d'un vœu que j'ai fait pour le roi:
» Si l'apparence eſt un peu contre moi,
» J'en ſuis fâchée, & vous ſaurez vous taire;
» De l'amitié je ſais remplir les droits,
» En cas pareil comptez ſur mon ſilence:

» Cachez ſur-tout cette affaire à Dunois,
» Vous riſqueriez le ſalut de la France.
Après ces mots elle ſauta du lit,
D'eau de lavande amplement ſe ſervit,
Prit ſa culotte & changea de chemiſe,
Son corcelet & ſon haubert vêtit,
Quand Dorothée, encore toute ſurpriſe,
Ainſi lui parle avec pleine franchiſe:
» En vérité, madame, mon eſprit
» Ne connaît rien à pareille aventure:
» Je vous tiendrai le ſecret, je vous jure,
» Car de l'amour j'éprouvai la bleſſure,
» J'en ſuis atteinte, & mon malheur m'apprit
» A pardonner des faibleſſes aimables.
» Oui, tous les goûts ſont pour moi reſpectables:
» Mais j'avouerai que je ne conçois pas,
» Lorſque l'on peut ſerrer entre les bras
» Le beau Dunois, comment on peut deſcendre
» Aux vils devoirs qu'un âne peut vous rendre,
» Comment on peut ſoutenir l'appareil
» De l'attitude aptée à cas pareil,
» Comment on eſt d'avance conſternée,
» Epouvantée, abîmée, étonnée.
» De la douleur qu'on ne peut qu'endurer
» pour donner place à la groſſeur outrée,
» Longueur, roideur, force démeſurée

» De l'inſtrument qui doit vous déchirer,
» Pour de droit fil en plein vous perforer,
» Comment enfin on peut ſans réſiſtance,
» Sans nul dégoût, en bonne conſcience,
» S'aimer ſi peu, ſi peu ſe reſpecter,
» Que d'aſſouvir le deſir ſi profane
» De préférer au beau Dunois un âne,
» Et d'eſpérer quelque plaiſir goûter,
» Vous en goûtiez pourtant, la belle dame;
» Car je l'ai lu dans vos yeux plains de flâme.
» Certes en moi la nature pâtit:
» Je me connais; je ſerais alarmée
» D'un tel galant. « Jeanne alors répartit
En ſoupirant: » Ah! s'il t'avait aimée!

C'eſt par ces vers, enfans de mon loiſir,
Que j'égayais les ſoucis du vieil âge:
O don du ciel! tendre amour! doux deſir!
On eſt encor heureux par votre image:
L'illuſion eſt le premier plaiſir.
J'allais enfin, libre en mon hermitage,
Chantant les feux de Jeanne & de Dunois,
Me conſoler de la jalouſe rage,
Des faux mépris, des cruautés des rois:
Des traits du ſot, des ſotiſes du ſage;
Mais quel démon me vole cet ouvrage?
Briſons ma lire: elle échappe à mes doigts.

Ne t'attends pas à de nouveaux exploits.
Lecteur ! ma Jeanne aura ſon pucelage,
Juſqu'à ce que les vierges du ſeigneur,
Malgré leurs vœux, ſachent garder le leur.



LETTRE

De M. de VOLTAIRE à l'Académie Françaiſe, ſur les premieres éditions de ce Poëme.

MESSIEURS,

JE crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui ſont, comme vous, à la tête de la littérature, d'adoucir les nouveaux déſagrémens auxquels les gens de lettres ſont expoſés depuis quelques années. Lorſqu'on donne une piece de théatre à Paris, ſi elle a un peu de ſuccès, on la tranſcrit d'abord aux repréſentations, & on l'imprime ſouvent pleine de fautes. Des curieux ſont-ils en poſſeſſion de quelques fragmens d'un ouvrage, on ſe hâte d'ajuſter ces fragmens comme on peut; on remplit les vuides au haſard; & on donne hardiment, ſous le nom de l'auteur, un livre qui n'eſt pas le ſien. C'eſt à la fois le voler & le défigurer. C'eſt ainſi qu'on s'aviſa d'imprimer ſous mon nom, il y a deux ans, ſous le titre ridicule d'hiſtoire univerſelle, deux petits volumes ſans ſuite & ſans ordre, qui ne contiendraient pas l'hiſtoire d'une ville, & où chaque date était une erreur.

Quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on eſt en poſſeſſion, on le vend en manuſcrit; & j'apprends qu'à préſent on débite de cette maniere, quelques fragmens informes & falſifiés des mémoires que j'avais amaſſés dans les archives publiques, ſur la guerre de 1741. On en uſe encore ainſi à l'égard d'une plaiſanterie faite, il y a plus de trente ans, ſur le même ſujet qui rendit Chapelain ſi fameux. Les copies manuſcrites qu'on m'en a envoyées de Paris ſont de telle nature, qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrere, qui ſait un peu ſa langue, & qui a puiſé quelque goût dans votre ſociété & dans vos écrits, ne ſera jamais ſoupçonné d'avoir compoſé cet ouvrage, tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une maniere non moins ridicule & non moins révoltante. Ce poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il ſoit annoncé de Louvain, & l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne ſont pas plus exactes que la premiere.

Cet abus de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falſifier ceux que nous avons faits, & de vendre ainſi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténebres doivent tomber. C'eſt à vous, Meſſieurs, & aux Académies formées ſur votre modele,

dont j'ai l'honneur d'être associé, que je dois m'adresser. Lorsque des hommes comme vous élevent leurs voix pour réprouver tous ces ouvrages que l'ignorance & l'avidité débitent, le public que vous éclairez est bientôt désabusé. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

REPONSE DE L'ACADEMIE.

L'Académie est très-sensible aux chagrins que vous causent les éditions furtives & défigurées dont vous vous plaignez; c'est un malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous consoler, Monsieur, c'est de savoir que les lecteurs capables de sentir le mérite de vos écrits, ne vous attribueront jamais les ouvrages que l'ignorance & la malice vous imputent, & que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des sentimens de l'Académie, je vous prie d'être persuadé, &c. DUCLOS, *Secrét.*

ÉPITRE

Du Pere Grisbourdon, à M. de Voltaire.

Mon cher confrere en fine diablerie,
Féal Voltaire, élu né de l'enfer,
Salut, honneur, & joie en Lucifer,

Digne patron de notre coterie.
Notre seigneur & commun souverain,
Ces jours passés dans notre sanhédrin,
Certain damné jeune & de haut parage,
Tout frais venu chez nous en équipage,
Genoux en terre, à Lucifer offrit
De la pucelle un extrait manuscrit.
Le noir monarque avec un ris farouche,
Qui fit sortir un charbon de sa bouche,
Comme un pontife, à ce nouveau vassal,
Faisant baiser son ergot infernal,
Prit de ses mains le poëme cinique,
Et le remit soudain à Griphael,
Greffier en chef, civil & criminel,
Pour qu'il en fit la lecture publique.
Tous les démons s'étant mis sur les bancs
Pour éviter le bruit & le désordre,
Comme aux états, acroupis par trois rangs,
Ceux du clergé, des nobles, du tiers-ordre.
Dom Griphael ayant toussé trois fois,
Et craché deux, nous lut à haute voix
Les faits brillans de la coureuse Jeanne,
Et ceux d'Agnès, & ceux du divin âne,
Que dans tes vers tu rajustes si bien,
Que hors du vice on n'est instruit de rien.
On entendait, pendant cette lecture,
Un bruit confus s'élever dans les airs:
De tous côtés, on chuchote, on murmure,
Aucun mortel, fût-ce le plus pervers,
Se disait-on l'un à l'autre à l'oreille,

Ne peut écrire une hiſtoire pareille
Sans avoir fait un cours dans les enfers.
Quelques-uns même, (à vrai dire des Grimes,
Des diabloteaux peu faits à de grands crimes),
En écoutant les rimes rougiſſaient,
Et ſur leur front leurs cornes ſe dreſſaient.
Mais nos démons de Grece & de Florence,
Nos gros bonnets & de cloître & de cour,
Surpris, charmés de ta rare ſcience,
Battant des mains te louaient tour à tour.
Quand Griphael eut achevé de lire
Cet inſtruiſant, mais déteſtable écrit
Qui nous avait de ſi bon cœur fait rire,
Le ſouverain du ténébreux empire
Ayant un peu recueilli ſon eſprit,
Fit de la griffe un ſignal de ſilence :
Puis auſſi-tôt roulant ſur l'aſſiſtance
Des yeux en feu, frappa des pieds, & dit :
« Fourche ! ceci paſſe la raillerie :
» On nous a fait une friponnerie.
» Mais, par mon chef, ſur l'heure je prétens
» Savoir quel eſt, ou qui ſont les faux freres
» Aſſez hardis pour divulguer aux gens
» Nos plus ſacrés & plus profonds myſteres.
» Ne croyez pas, non, non, c'eſt une erreur,
» Ne croyez pas que l'auteur ſophiſtique
» De cet écrit, ſi fort, ſi ſéducteur,
» Si digne enfin d'être de ma fabrique,
» Lui ſeul ait pu ſi bien ſe mettre au fait

» De tout le fin de ma cour diabolique.
» Quelqu'impudent qu'il puiſſe être en effet,
» Quoique verſé dans notre politique,
» Aurait-il dit ce qu'on fait en ſecret
» Dans nos foyers & dans nos réfectoires,
» S'il n'eût pas eu ſur cela des mémoires?
» Je le connais : il eſt ſi bon chrétien,
» Que ſur le cou je lui laiſſe la bride
» Suivre tout ſeul, ſans l'inſpirer en rien,
» L'heureux penchant que ſa belle ame guide.
» Mais pour le coup dans ſes vers je vois bien
» Que l'un de vous a dirigé ſa plume.
» Toi, Grisbourdon, parle, réponds, froc-
» card?
» Il eſt ſouvent de toi, dans ce volume,
» Fait mention. N'as-tu point par haſard
» A cet auteur révélé nos myſteres?
Non, ſire : hélas! j'en jure par vos ſerres,
Lui répondis-je avec un air ſoumis :
Je le connais ſeulement par ſes œuvres.
De plus, Seigneur, à mes meilleurs amis,
Je ne voudrais révéler vos manœuvres.
Quoique damnés, nous autres gens à froc,
Sommes toujours plus fermes que des rocs
Au vœu ſacré qui nous lie à notre ordre.
Comme ſur nous on ne cherche qu'à mordre,
Avec grand ſoin, pour de bonnes raiſons,
On tient ſecret au ſtupide vulgaire,
Ce qui ſe paſſe au ſein de nos maiſons.
Trop de motifs me portent à me taire,

Tandis qu'hélas ! je grille dans ces lieux,
Tous nos dévots me comptent dans les cieux.
Notre couvent, au moyen de la quête,
Tire de quoi faire chommer ma fête,
Et fait de moi l'office en faux bourdon.
Mainte femelle a dans un reliquaire,
Sous sa chemise un bout de mon cordon.
Sur terre enfin je suis saint Grisbourdon,
Confesseur, vierge, au commun du bréviaire,
Patron banal (pour ce que vous savez)
De ces bâtards nommés enfans trouvés.
A ce discours chacun se prit à rire.
Mais Belphegor se levant, lui dit : « sire,
» En écoutant avec attention
» Ce manuscrit, excellent protocole
» De la plus sale abomination,
» Fait en un mot pour nos maîtres d'école,
» J'ai pensé moi, qu'il peut être dicté
» Par notre ami le seigneur Asmodée,
» Directeur né d'une ame débordée,
» Et professeur en fait d'impureté.
Maître Asmodée, à ce galant reproche,
Levant en l'air une main sale & croche,
Se récria : « c'est à tort, monseigneur,
» Qu'on met ici cet écrit sur mon compte,
» On me fait même en cela trop d'honneur.
» Car entre nous, je l'avoue à ma honte,
» Je ne pourrais, messieurs, c'est un fait sûr,
» Si bien dépeindre en style si lubrique
» Tous les ressorts de mon esprit impur.

» Quant à l'auteur, il eſt bien de ma clique :
» C'eſt mon éleve ; & dès ſes jeunes ans,
» J'ai cultivé ſes mœurs & ſes talens.
» J'ai réuſſi pleinement, je m'en pique.
» Je lui ſervais alors de précepteur :
» Je l'ai depuis fait mon prédicateur,
» Mon lieutenant, mon premier ſecrétaire :
» Et le chef-d'œuvre enfin qu'il vient de faire
» Eſt un garant de ſa capacité.
» Qui que ce ſoit de nous ne l'a dicté.
» Et dans ſon cœur, puiſqu'il faut vous le dire,
» Il a puiſé tout ce qu'on vient de lire.
» Il eſt bien vrai qu'avant que de l'écrire
» Il m'invoqua : je fus le voir ſoudain :
» Et l'embraſſant lui ſoufflai dans le ſein
» Tout le poiſon de mes feux impudiques.
» Je fis paſſer devant ce libertin
» Ces traits hardis & ces tableaux ciniques,
» Peints ſous mes yeux jadis par Aretin :
» Puis je lui dis : vois cette perſpective :
» Elle te plaît, t'enchante, te ravit,
» Suis les écarts de ta verve laſcive ;
» Ecris, mon cher. Le ſatyre écrivit.
» Ah ! s'écria le prince à face noire :
» Ah ! l'heureux fond, l'excellent naturel !
» De ce génie exaltons tous la gloire :
» Au grand Voltaire érigeons un autel.
» Cher Aſmodée ! ô patron des toupies !
» Que ſous vos yeux, à l'inſtant Griphael,
» De cet écrit tire mille copies,

» Que mes ſujets puiſſent le lire tous.
» Car je prétends qu'en ces ſombres demeures
» Chacun ſur ſoi le porte en guiſe d'heures ;
» Vous, Philopode, au fait de tous ſes goûts,
» Dût en créver ſa cabale ennemie,
» Expédiez un brevet à l'auteur
» D'aſſocié dans notre académie.
Ainſi parla notre maître & ſeigneur.
Moi, qui pour toi me ſens rempli de zele,
Et qui te dois ſans doute du retour
Pour avoir ſu mettre en un ſi beau jour,
Si fort en vogue, & preſqu'en parallelle,
Mes grands talens, & ceux de mon mulet,
Je t'ai ſur l'heure écrit ce long billet
Pour t'annoncer cette heureuſe nouvelle.
Il n'eſt beſoin de te faire valoir :
Ce brillant grade & cet honneur inſigne,
Où Lucifer t'admet d'un plein vouloir,
Tu le ſens bien, & de plus en es digne.
Adieu, mon cher : adieu, juſqu'au revoir.
Qu'avec plaiſir dans notre ardente étuve,
Je te verrai deſcendre un de ces jours ?
En t'attendant je vais chauffer toujours,
Et ta couchette & ta fatale cuve,
Où l'on t'aprête un petit bain ſouffré.
Dès qu'avec nous tu ſeras engouffré,
Tu trouveras, je t'en préviens d'avance,
Dans ce pays des gens de connaiſſance ;
Dépêche, accours : tes amis des enfers
Te recevront chacun à bras ouverts.

*Jugement ſur le Poëme de la Pucelle, à M***, qui en a fait deux éditions peu exactes.*

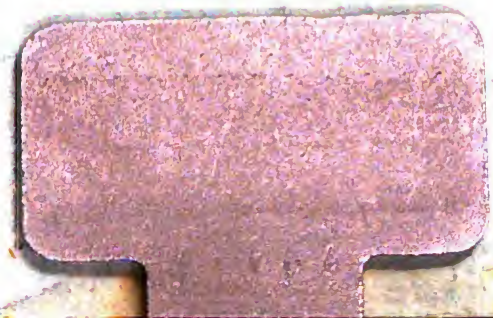
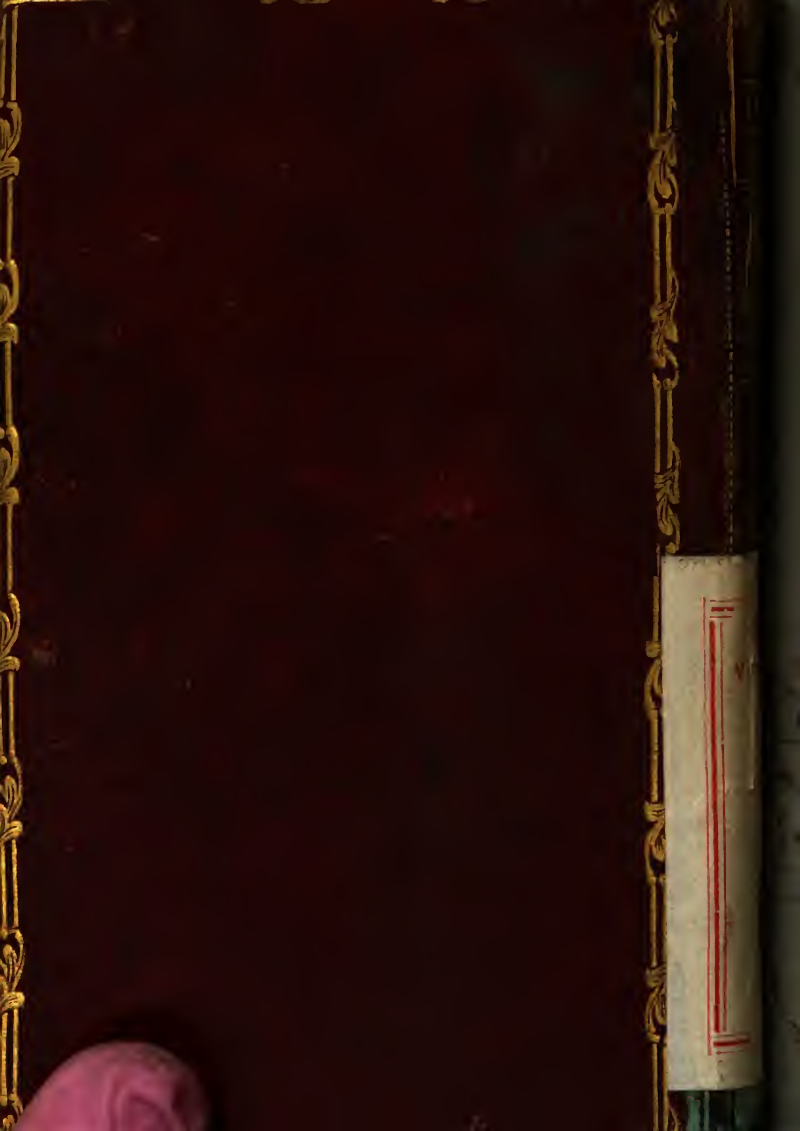
LA nouveauté, quel qu'en ſoit l'avantage,
Ne fit jamais tout le prix d'un ouvrage :
Du jugement l'équitable clarté
Des préjugés diſſipe le nuage,
Et ne nous fait donner notre ſuffrage
Que lorſqu'il eſt à bon droit mérité.
C'eſt de la mode être bien entêté
Que de prôner pour gentille pucelle
Une hideuſe & ſalle péronnelle,
Rebut honteux de ruſtres, de valets:
Digne ſupôt des plus vils cabarets.
Notez encor que dans votre grimoire
On liſait mal cette piteuſe hiſtoire :
Il y manquait élégans afiquets,
Riches clinquans, brillans colifichets,
Que nous avons avec l'aide d'un ſage
Reſtitué preſque de page en page,
Pour la honnir & la vilipender.
Beſoin n'était de la tant ravauder.
De ces hauts faits nous n'avions l'ame épriſe :
Nuls ornemens n'ont pu l'achalander.
Voyez un peu la pénible entrepriſe,
Que de garder pendant un an entier
Son pucelage offert au muletier,
Ce monſtrueux, ce hardi pucelage,
Dont n'eût voulu laquais, moine, ni page.
Ce bijou rare à la ſotte reſta,

Parce qu'après nul autre il ne tenta.
Fors un galant, portant longues oreilles,
Qui ne fit rien, & promettait merveilles.
Nous n'y voyons de l'un à l'autre bout,
Que rêves creux d'un immodeſte crâne,
Brides à veaux, & contes de peau d'âne,
Faits entaſſés ſans juſteſſe & ſans goût,
Comparaiſons froides & monotones,
Malheureux choix de lieux & de perſonnes,
Et ſaletés brochantes ſur le tout,
Un Conculix, un baron de Cutendre,
Que ſans horreur on ne ſaurait entendre,
De cent beautés ne ſont que l'avant-goût,
Nous exceptons cependant ſœur Beſogne
Jouant ſon rôle avec quelque vergogne,
Jeune, naïve, & que le cœur abſout
Très-volontiers d'un peu de paillardiſe
Pour ſa vaillance & pour ſa mignardiſe.
La belle Agnès, qui craignant l'embarras
De réſiſter à ce que lui propoſe
Ou l'aumônier, ou Chandos, ou Monroſe,
Fuit gauchement, & tombe à chaque pas,
De tous les trois tour à tour dans les bras,
Toujours aimable, & toujours ingénue,
Toujours de crainte ou de plaiſirs émue.
L'aimable page, au teint brillant & frais,
Qui dans ſon cœur fait pancher la balance,
Riche en talens, comme pourvu d'attraits,
Sur Charles même ayant la préférence:
(Tel autrefois l'élégant Adonis

L'avait ſur Mars dans le cœur de Cypris.)
Nous approuvons encor la prévoyance
Du gros Bonneau, qui, ſage & ſans fracas,
De tous les maux ne craint que l'abſtinence,
Et prend le ſoin d'en prévenir le cas.
Otez enfin quelques traits de ſatyre,
Quelques portraits brillans & pleins de feu,
Fruit du génie autant que du délire,
Et reliez le tout en papier bleu
Pour être joint à Pierre de Provence,
Richard ſans peur, les douze pairs de France,
Et ce fatras de ſublimes écrits,
Qui du pont-neuf forment les beaux eſprits;
Duſſions-nous voir la préſente critique
Tenir ſon rang dans la même boutique.

Epigramme ſur le Poëme de la Pucelle.

A L'œuvre on connaît l'ouvrier:
En liſant la ſale Pucelle,
Amis, pourquoi vous récrier
Sur l'eſprit dont elle étincelle?
C'eſt du Voltaire.... Et tout eſt beau,
Tout plaît chez lui juſqu'au blaſphême,
Lorſqu'on y trouve le tableau
D'un auteur qui s'eſt peint lui-même.

FIN.

VA 1 1520509